

Idir AIT MOHAND

M'hend et ses épisodes

Note de l'auteur

La ressemblance avec des faits ou événements, des lieux, des personnes existantes ou ayant déjà existé, n'est que fortuite.

Si j'ai choisi de mettre cette photo en couverture de ce témoignage, c'est parce qu'elle m'a semblé exprimer tout le désarroi du moment.

J'ai gardé cette photo en souvenir d'une triste époque qui m'a marqué, tout comme le fut mon ami M'hend auquel je rends hommage à travers ces récits.

Cette photo qui se passe de commentaire, a été trouvée au poste militaire de notre village après le départ de l'armée d'occupation. Triste jour de Ramadhan où je subissais un interminable interrogatoire, traité comme un « bagnard » à l'âge où on est supposé être au collège.

Ces épisodes ont été réalisés hâtivement et entièrement par mes soins pendant un hiver. Aussi, si le lecteur découvre des anomalies ou des erreurs, je lui saurais gré de bien vouloir me comprendre.

Idir Ait Mohand © 2009

Préface

A travers ses bribes de souvenirs, M'hend nous plonge sans ménagement dans les méandres de la vie de ses personnages.

Un récit douloureux, parfois drôle mais toujours émouvant. Les anecdotes relatées dans cet ouvrage, nous dressent un tableau réaliste de ce qu'était le quotidien des gens de cette époque dans cette partie de l'Algérie.

Des personnages qui aspirent à la modernité tout en restant profondément enracinés dans les traditions, écartelés entre révolte et résignation.

Des gens rudes et généreux, pauvres et dignes à l'image de leur montagne. Un quotidien âpre et monotone, en cette période de guerre, où seuls, les conflits, les mariages ou les affrontements viennent en modifier le cours.

Des tranches de vie dans toute leur vérité et toute leur naïveté.

Nora

Introduction

Tout d'abord, je tiens à remercier mes enfants qui m'ont aidé en mettant à ma disposition leur matériel, sans quoi, il m'aurait été impossible de rapporter cette tourmente vécue et racontée par cet homme d'une modestie exemplaire. En effet, cet outil merveilleux, avec sa mémoire artificielle, m'a été d'un grand secours pour rédiger ces épisodes d'un passé tumultueux.

Tous mes remerciements vont également à ma sœur Nora qui m'a encouragé et orienté. Sans elle, j'allais abandonner ce projet à ses débuts, car il faut le dire, je ne possède pas ce don de manier facilement la plume et je ne prétends pas découvrir, soudain, une vocation dans ce domaine. Cependant, le personnage de cette aventure a vécu des moments si forts, qu'il serait dommage de les passer sous silence. Donc, je vais essayer de les raconter avec des mots simples tels qu'ils

se présentent, comme ils sont dits exactement par M'hend.

Je l'ai écouté attentivement, il ne s'agit ni d'un conte ancien, ni d'un fruit de son imagination, c'est le vécu d'une époque récente dictée par cet homme d'une grande simplicité. Il aurait pu se hisser en haut de l'échelle et mieux réussir sa vie, mais comme il est incompris par son environnement, il s'est résigné à subir ce qu'on lui a imposé comme modèle de vie qui n'est pas à son goût, mais qu'il doit obligatoirement accepter.

Cet exemple de témoignage m'a ému au point de vouloir le partager, d'abord avec mes enfants et pourquoi pas avec d'autres personnes par le biais de ces récits. Je sais que mes enfants sont tellement préoccupés par la vie active et surtout moderne, que cela m'étonnerait fort qu'ils puissent s'intéresser à ces histoires du temps passé. Et pourtant, comme tout le monde le sait, c'est avec le passé qu'on construit l'avenir.

En faisant une projection dans le futur, le présent de M'hend qui deviendra le passé de demain, sera t-il perçu de la même manière par la génération future ? La seule différence est, à mon avis, l'écoute attentive que les anciens prêtaient à leurs aïeux. Il y avait une transmission de la tradition orale, mais malheureusement, cette dernière a tendance à disparaître, je dois dire que de toutes manières, elle n'intéresse presque personne de nos jours.

Nos jeunes, trop branchés sur le monde moderne, n'ont évidemment pas de temps à consacrer pour écouter ce qui pourrait leur paraître sans aucune valeur, donc sans importance. Il y a beaucoup de jeunes qui ne connaissent rien de leur passé immédiat, souvent nés en ville, ils n'ont jamais cherché à connaître leurs origines, ne serait-ce que visiter la terre qui a nourri leurs parents, d'ailleurs, cela ne les intéresse pas outre mesure. Ont-ils raison ou pas, personnellement, je ne le sais pas et je n'ai pas la prétention d'en tirer un jugement quelconque.

Il est vrai que les générations passées, depuis les temps reculés, se ressemblaient à quelque chose près. Il n'y avait pas de machines, c'est ce qui a fait la différence. Nous sommes passés d'un monde verrouillé, complètement fermé au monde extérieur, à un monde moderne avec le net et autres multimédias.

Ce progrès, auquel je n'étais pas préparé, me fascine au plus haut degré. Je suis arrivé au monde au moment où même le courant électrique n'existait pas encore chez nous, cela peut donner un aperçu de ce que je ressens en face de cette machine, si intelligente et rationnelle, que l'homme a inventée mais qui le dépasse quelque part.

A travers ces récits, je vais essayer de remonter le temps avec mon ami M'hend, et tenter de rapporter les épisodes qu'il a vécus durant une époque qui a chevauché sur deux mondes, l'archaïque et le moderne.

J'ai fait la connaissance de mon grand ami, il y a de cela longtemps, sur une base du sud. Il venait d'être recruté

pour un petit travail à la société où j'étais employé depuis trois ans. Originaire de la région de l'est, il s'est intégré à notre groupe de copains et sans tarder, j'ai sympathisé avec lui à cause de ses qualités qui ont fait de cet homme quelqu'un d'exceptionnel.

Il m'a souvent surpris et étonné par sa façon de voir les choses, je ressentais une similitude sur beaucoup de plans et notre amitié avait quelque chose de particulier.

Notre entente était telle, que nous partagions nos petits secrets. J'ai beaucoup appris de lui, de mois en mois et d'année en année, je découvrais en M'hend quelqu'un de différent par rapport aux autres. Ce qu'il me racontait chaque jour me surprenait, il me donnait l'impression de posséder des dons de voyance.

Je vais m'efforcer de mettre sur papier ce que mon ami me disait autrefois : « Un jour tu écriras mon histoire ». Comment expliquer qu'il avait vu juste, moi qui ne suis pas destiné à l'écriture. J'étais loin de penser à ce moment inattendu où les circonstances ne sont pas

propices, c'est donc, avec beaucoup de difficultés mais avec une volonté que je n'ai pas cherchée, que je vais me lancer dans cette aventure en hommage à mon ami de toujours.

Pendant longtemps, une énigme taraudait l'esprit de M'hend. A sa naissance, son père « Amokrane » avait 40

ans, sa mère « Malha » n'en avait que 20. Comment comprendre que son père ait épousé une fillette de 9 ans alors qu'il en avait 29, un écart incompréhensible... Comment admettre que son père, ayant auparavant vécu et roulé sa bosse, acceptait cette union. Il fut propriétaire d'un petit hôtel/restaurant au nord de la France quand il émigra pour la première fois à l'âge de 17 ans.

D'après Malha, son époux Amokrane fit un songe où une apparition, dans un de ses rêves, lui suggérait de l'épouser s'il voulait avoir un héritier. Par la suite, elle dira qu'il voulait prendre une fille et l'emmener en France pour l'adopter, rien que des arguments qui ne tenaient pas la route. Dans tous les cas, il disparut avec son mystère, emportant avec lui quelques petits secrets que son fils M'hend aurait aimé connaître.

Comme beaucoup d'autres villageois, travailler pour gagner de l'argent, cela voulait dire prendre le bateau à destination de Marseille. Une fois arrivés en France, il fallait faire comme tout le monde, se regrouper pour

atténuer l'éloignement, chercher un emploi, accepter n'importe quoi et vivre difficilement. Ils essayaient d'économiser un peu d'argent afin d'envoyer de petits mandats à leurs familles en attendant le jour du retour tant rêvé.

Ce qui, malheureusement, n'était pas le cas pour tous puisque d'années en années, ce jour tant espéré s'éclipsait au fil des temps. Pris au piège, ils gommaient leur passé pour mieux s'effacer de la vie. Les uns s'oubliaient tandis que d'autres tentaient une autre existence que celle qui leur était destinée. Triste retour que faisaient quelques uns dans des cercueils pour être enterrés dans leur village.

Amokrane ne fit pas exception à la règle, orphelin de père dès l'âge de 12 ans, rien ne pouvait le retenir pour aller chercher l'aventure. Très jeune, en compagnie d'autres adultes, il avait pris le chemin de son destin qui le mènera jusqu'à l'une des plus belle capitale à deux mille kilomètres de là.

De montagnard qu'il était, en quelques années il se confondit dans la vie parisienne, à tel point qu'on le surnomma « le Parisien ». Là-bas, dans ce monde si étrange et envoûtant, il se débrouilla très bien puisque le résultat, après quelques temps, s'avéra positif. Il commença par suivre des cours du soir, se forma et s'éleva tout en travaillant.

Ce jeune paysan, qui n'avait jamais franchi les frontières de son petit village, finit par réaliser sa première vraie vie de l'autre côté de la méditerranée. Il ne cacha pas que durant sa jeunesse, à l'instar de beaucoup d'autres émigrés, il fonda un foyer et vécut en ménage avec une française. De cette union, naquit une petite fille qu'il ne connaîtra pas, puisqu'il devait abandonner son foyer quelques temps avant sa naissance. M'hend n'apprendra que le nom de la française : Mariette-Clara.

Avant de quitter le pays, Amokrane était déjà marié avec une fille qui ne tarda pas à le quitter, c'était une proche parente. Mis à part leur très jeune âge, lui-même ne voulait pas de cette union réalisée à l'aveuglette par sa

mère, il était son fils unique avec ses deux sœurs aînées. Son célibat retrouvé, il fila vers l'autre côté de la méditerranée en quête d'aventure.

Après un aller qui avait duré quelques bonnes années, il retourna au bercail, contraint ou ensorcelé par quelques personnes du village. Ces derniers voyaient mal le fils de l'hadj Mohand, homme influent d'une grande notoriété, largement respecté par toute la région, abandonner les terres que son père lui avait léguées par acte notarié. Les gens attachaient une importance capitale à leur terre natale, aux us et coutumes, ils avaient ce sens aigu de l'honneur qui comptait plus que toutes autres richesses.

Pendant qu'Amokrane s'oubliait en France, sa mère décéda pendant un hiver et leur maison tomba en ruines. En somme, il ne lui restait plus que ses deux sœurs déjà mariées et les terres ayant une valeur symbolique, qui le rattachaient encore à son village. Il aurait voulu ne pas revenir, faire comme les autres et disparaître à jamais, sans ce hasard qui lui fit croiser un

jour des gens de son douar, il leur en voudra beaucoup de l'avoir influencé et mis toute la pression pour qu'il revienne au pays.

Ses économies lui permirent de reconstruire hâtivement une maison et se remarier. Après un séjour au bled, il repartira en France en prenant soin de confier sa femme à ses sœurs.

A son retour, il demanda des nouvelles de son épouse qui n'était plus à la maison. On lui fit savoir qu'elle avait été répudiée par Ouali, ce doyen de la famille dont la décision fut sans appel car la faute était grave.

Mais alors, qu'avait-elle fait pour mériter une telle punition ? se demanda Amokrane. Le marché hebdomadaire avait lieu le Vendredi, les femmes avaient le champ libre pour circuler jusqu'en début d'après midi, les hommes étaient censés être au marché, il ne fallait pas qu'ils se montrent au village. Ce jour là, l'épouse d'Amokane, en compagnie d'un petit groupe de

femmes, était allée visiter un lieu saint et faire une prière pour avoir un enfant.

Ouali avait été informé par sa femme du projet de visite et au lieu d'aller faire le marché comme les autres, il se cacha sur un arbre en bordure du chemin menant vers le lieu saint puis attendit, prenant tout son temps. A l'arrivée du groupe, il sauta de son arbre, prit la femme d'Amokrane par les cheveux, la traîna jusqu'au village et la renvoya sur le champ sans lui donner le temps de ramasser ses affaires.

Amokrane constata qu'il ne restait plus rien dans sa maison, ses sœurs avaient tout emporté. Il n'y avait que le métier à tisser accroché au mur sur lequel pendait un burnous à moitié fini, sa femme le lui destinait. Ayant compris que son environnement lui était hostile, son entourage lui compliquait la vie, il alla voir son beau père à qui il expliqua sa situation.

Après une longue discussion, il lui proposa un dédommagement pour le préjudice subit par sa fille et

lui fit part des difficultés rencontrées auprès des siens. Après tout, pourquoi ne pas saisir cette occasion pour retrouver son exil, repartir pour toujours et peut-être renouer avec la française qu'il avait abandonnée.

Il reprit son chemin sur le champ vers le monde civilisé qui lui seyait si bien, essayant d'oublier ce qui venait de se passer, d'autant plus qu'à la veille de son départ, il avait reçu des menaces sérieuses. Un membre de sa famille, un dur parmi d'autres, s'était juré de lui faire la peau sans aucune raison. Pour sauver sa tête, Amokrane n'alla pas par trente six chemins, ayant compris ce que voulait son cousin, il lui fit cadeau d'un mouton entier et de quelques billets d'argent.

Pendant cette période des années vingt, Amokrane travaillait dans un arsenal militaire où étaient employés des civils. La main d'œuvre dans cette région de la métropole, manquant sérieusement, il proposa au commandant de cet établissement de ramener des ouvriers. Amokrane ne tarda pas à rentrer au pays pour y passer quelques jours de congé. A son retour, il

débarqua avec quelques personnes du village qui ne demandaient qu'à travailler.

Celui qui allait devenir son futur beau père « Hamou » faisait partie du groupe. Les deux s'entendaient bien et ne tardèrent pas à devenir de bons amis, jusqu'à conclure cette histoire de mariage, le troisième dans la vie d'Amokrane.

Quelle était sa position dans cet arsenal pour avoir autant d'influence et choisir sa propre équipe de travailleurs ? Son fils ne saura pas grand-chose, sinon que son père préféra diriger des gens de son pays que de commander des étrangers.

Son ami Hamou avait beaucoup de filles assez belles, sept au total dont l'une était très convoitée, parce que plus belle encore que ses sœurs. Cette dernière avait été « donnée » en mariage contre une somme d'argent, à un borgne issu d'une famille riche du village. Hamou avait un cousin qui était également riche, il désirait reprendre la fille qui ne voulait plus rester chez le borgne.

Après avoir conclu un accord avec son riche cousin, Hamou négocia la répudiation de sa fille. La famille du borgne exigea un dédommagement pour le divorce, le riche cousin accepta de payer la somme demandée et Hamou encaissa les dividendes. Apparemment, les filles se vendaient et se marchandait comme aux enchères. Le mariage eut lieu et chacun y trouva son compte. Quelques temps plus tard, la femme aux multiples prétendants, décéda à la suite de son premier accouchement.

Amokrane avait entendu parler de la fille en question et de son divorce avec le borgne, il fut le premier à la demander à son ami Hamou. D'après les dires, il y avait entre les deux partenaires une affaire d'argent en plus de l'amitié qui les liait. Hamou lui avait fait la promesse de lui accorder la main de sa fille, mais entre temps, il avait conclu l'affaire avec son cousin et avait empoché la somme exigée pour le divorce.

Donc, il lui fallait trouver un arrangement pour se tirer d'affaire et s'acquitter de la dette envers son ami. La

combine était simple, remplacer la grande fille par la plus petite. Ce quiproquo allait contraindre Amokrane à l'union impossible. Comment comprendre autrement cette histoire, sinon qu'il ne s'agissait que d'un leurre et de sous entendus.

D'après M'hend, la version donnée par sa mère Malha n'était pas crédible, comme quoi, mis à part le songe, Hamou avait la réputation d'être craint au village. Par conséquent, Amokrane avait arrangé une alliance avec Hamou dans le but de préserver et protéger ses biens pendant ses longues absences. Une affaire énigmatique et complexe qui demeura secrète. Après cette union avec une fillette de 9 ans, Amokrane ne tarda pas à repartir en France laissant sa très jeune épouse chez ses parents.

De retour en 1937, après une absence de six longues années, Amokrane célébra officiellement son mariage avec Malha qui venait d'avoir ses 15 ans. Peu après, il retourna en France laissant, encore une fois, sa jeune femme aux bons soins de ses beaux parents moyennant

une bonne pension alimentaire. Comme toujours, Hamou devait profiter de la situation pour exiger un plus de la part de son ami et beau fils qui en avait les moyens.

La seconde guerre mondiale l'obligea à rejoindre son pays à la hâte, abandonnant son commerce qu'il liquida via un notaire. Durant la longue période passée au pays, au moins une douzaine d'années, il s'occupa de ses champs et vivait de ses économies qu'il finit par épuiser.

Amokrane n'aimait pas parler de son passé d'émigré, il racontait plus la misère, l'épidémie de typhus ou la famine. Cet épisode de vie en France, rempli d'énigmes et entouré de mystère passa sous silence.

Et cet étrange destin de Malha qui n'était pas non plus épargnée par son sort, à l'âge de 9 ans elle en était déjà à son second foyer. Une histoire abracadabrante d'un autre âge, incroyable mais vraie, la première fois que son père l'avait « donnée », elle n'avait que 4 ans. Avec sa grande sœur, elles furent « vendues » par leur père

Hamou à son cousin moyennant une dote assez cossue : l'aînée pour le fils, la cadette Malha pour le demi-frère du cousin.

L'union pour Malha n'aura duré que quelques temps, en effet, peu de temps après, l'enfant « prétendant » mourra à la suite de l'ingestion d'un champignon mortel. Quant à sa grande sœur d'une beauté remarquable, elle eut beaucoup d'enfants avec son époux, handicapé dès son enfance par une poliomyélite, donc loin d'être un mari à sa mesure. Malgré son âge, Malha garda intactes les images de certains moments passés dans la nouvelle maison à côté de sa sœur.

Pendant cette période de guerre et de famine, Amokane se débrouillait très bien, il était l'élu du village, l'équivalent d'un maire chargé de s'occuper du ravitaillement. Donc, Il ne subissait pas tellement le manque, homme de culture, il faisait bon ménage avec les autorités de l'époque. A la fin de la guerre, il lui fut décerné un titre honorifique pour sa contribution à la libération de la France.

M'hend qui hérita d'une petite valise contenant les documents de son père, eut la surprise de tomber sur le fameux document. Voulant en savoir plus, il écrivit aux autorités françaises qui l'informèrent qu'il s'agissait, en effet, d'une reconnaissance de la République. Il crut en tirer quelques avantages pour sa mère, mais le titre n'avait pas de valeur pécuniaire.

En 1940 naquit leur premier enfant tant espéré par le couple Amokrane et Malha, enfin un héritier qu'ils prénommèrent Mohand-Amokrane, c'est à dire Mohand le grand. Une lueur d'espoir qui fut éphémère, onze mois seulement de bonheur, puis une simple maladie l'emporta brusquement en une nuit.

La mortalité infantile était courante, toutes les mamans perdaient un ou plusieurs de leurs enfants, c'était normal et naturel à cause du mode de vie, il n'y avait ni vaccin ni soins. Les bébés mourraient à la suite d'une angine, d'une coqueluche ou autres maladies d'enfants.

Un an plus tard, naquit M'hend-Akli, ce qui voulait dire en dialecte local « Le nègre » pour que la mort n'en voudra pas à cause de son prénom. Il arrivait à temps pour leur sécher les larmes, du coup, ils firent tout leur possible pour le garder, ne le montraient jamais à personne à cause du mauvais œil.

A l'âge de 4 mois, en allant déposer les ordures dans leur champ pas loin de la maison, Malha chargea son mari de faire très attention au bébé qui était couché sur une paille. Le bébé roula jusqu'à atteindre le foyer plein de braises, puis empoigna le trépied chauffé au rouge y laissant les doigts de sa main droite.

Des gens rapportèrent que le pauvre papa était affolé, criant à haute voix et à qui voulait l'entendre, qu'il venait de brûler son fils. Sa belle mère arrivant juste après, courut vers le petit puis rassura son gendre qui était dans tous ses états, lui faisant remarquer que comme ça, le bébé était « vacciné » contre la mort et donc vivra longtemps.

Deux années plus tard, ils eurent une fille et trois ans après, encore un garçon suivi de deux autres. Les deux derniers garçons décédèrent de la même manière que le premier dès l'âge de neuf à dix mois. Pour le dernier, il eut suffi d'une nuit pour qu'il rende l'âme à la suite d'une forte fièvre, sa mère désarmée ne sachant que faire, le couva jusqu'au petit matin. M'hend qui avait une dizaine d'année, assista au douloureux événement dont il se souviendra toujours.

Pour annoncer la nouvelle au malheureux papa qui était en France, Malha appela ce jour là un cousin sachant mieux dire les mots pour atténuer la douleur d'Amokrane. Il fallait entre autre, lui expliquer que cet hiver avait emporté avec lui beaucoup d'enfants, un malheur qui toucha tout le monde.

Comment le pauvre papa avait encaissé la nouvelle, difficile d'y répondre, personne d'autre ne pouvait être à sa place pour comprendre. En quittant sa chambre, la concierge de l'immeuble lui remit la lettre et au lieu de l'ouvrir, il préféra la mettre dans sa poche pour faire

durer le plaisir car il attendait avec impatience les nouvelles du bled. Dehors, il prit place sur un banc en bordure de la seine puis ouvrit l'enveloppe.

La réponse d'Amokrane à la missive portait des taches d'encre, c'était des larmes car elle était écrite avec un stylo à plume qu'il avait reçu, entre autres, comme cadeau d'encouragement par l'Etablissement qui l'employait. L'émotion fut d'autant plus forte qu'on ne pouvait l'imaginer. Il s'attendait à rentrer en congé annuel qu'il préparait avec soins, faisant des achats pour toute sa famille grandie d'un bébé. Hélas, cet espoir prit soudain un goût amer, il ne connaîtra jamais son dernier né arrivé au monde juste après son départ.

Par recouplement et selon les dires des anciens, M'hend essaya de remonter le temps en commençant par reconstituer l'arbre généalogique de sa famille. Son grand père paternel « Mohand » serait né en 1836,

orphelin dès l'âge de deux mois, il fut élevé par sa grand-mère maternelle habitant un village voisin.

Devenu adolescent, on raconta qu'il rejoignit la maison natale puis s'attela à fabriquer des ustensiles en bois qu'il vendait ailleurs. A dos de mulets chargés de son produit, il parcourait les vallées lointaines. De chaque voyage, il rentrait avec beaucoup d'argent qui lui permit d'acheter les terres les plus fertiles du village.

Grand chasseur, on rapporta qu'un soir, il s'était mit à l'affût dans un de ses champs pour chasser la perdrix. Il suspendit à un arbre la cage dans laquelle se trouvait son perdreau apprivoisé pour attirer les perdrix. Au début, le perdreau cacabait normalement, puis changea de ton pour siffler.

Mohand scruta les abords de la forêt et vit un lion qui l'observait, le fauve devait être en quête de nourriture. Mohand prit immédiatement sa cage et changea de secteur, quittant tout le versant.

Le même scénario se reproduisit en s'installant ailleurs, mais au bout du troisième essai, il abandonna la partie et rentra à la maison. Il raconta à ses filles qu'il venait d'échapper à trois lions et que s'il eut la vie sauve, ce fut grâce à son perdreau. Mais en y réfléchissant, il finit par comprendre qu'il ne pouvait s'agir que du même et seul lion qui le poursuivait ce soir là.

En citant ce passage concernant son grand père, M'hend se rappela un fait émouvant que lui raconta son père qui ne disait que la vérité. Ses nombreux récits s'apparentant à des contes se révélèrent authentiques, tel cet événement tragique qui eut lieu au début 19ème siècle dans une région montagneuse. Il y avait une forêt qui abritait un lion à la crinière noire, un grand fauve parmi d'autres de ce maquis de l'Atlas.

Vers 1940, Amokrane avait un ami qui lui fit part d'une terrible scène qu'il avait vécue étant tout petit. Il devait avoir à peine une dizaine d'années quand il accompagnait son père, devenu aveugle, pour lui servir de guide à travers les nombreux chemins. Durant toute

sa vie, le père ne faisait que parcourir les villages montueux à dos de mulet chargé d'épices qu'il vendait pour nourrir sa famille. Son fils l'aidait à se repérer en lui décrivant l'endroit où ils se trouvaient quand son père le lui demandait.

Il connaissait parfaitement les endroits environnants qu'il avait sillonnés une multitude de fois. Ce soir là, il se faisait tard et il fallait atteindre le prochain hameau pour y passer la nuit. Il y avait deux chemins, le plus long n'arrangeait pas le vieux à cause de l'heure tardive. Il décida d'emprunter un raccourci, un sentier traversant une forêt réputée dangereuse car un lion hantait les lieux. Le vieux le savait bien, mais il n'avait pas d'autre choix que de prendre le risque de s'y engager.

Il avait pour habitude de faire monter son fils derrière lui, leur monture était assez robuste pour supporter leur charge ainsi que la petite marchandise. A mi-chemin de la forêt, le mulet s'arrêta net et refusa d'avancer, ayant flairé la bête. Alors, le vieux demanda à son fils de

scruter les alentours, s'il y voyait un bœuf ou un autre animal.

La réaction de son mulet à ses gestes pour le faire avancer, lui donna la certitude qu'ils avaient à faire à un lion ou à la limite à une hyène. Pour ne pas inquiéter son enfant, il lui dit de ne pas avoir peur s'il voyait un « taureau rouge ». Le petit répondit à son père qu'il n'y avait rien et qu'il ne voyait que des buissons.

Ayant le pressentiment que quelque chose devait leur arriver, il demanda à son fils de passer devant lui. Ensuite, tenant la bride de ses deux mains, avec son petit entre ses bras, il secoua son mulet tout en lui donnant des coups d'étriers. Le mulet complètement affolé, tournoya avant de se lancer à toute vitesse.

Après un court moment, le vieux demanda à son fils de regarder derrière eux s'ils n'étaient pas poursuivis par l'animal. En retournant sa tête, l'enfant vit le fauve foncer sur eux à quelques distances. Ignorant le danger à

cause de son jeune âge, il lui fit savoir qu'un gros animal était trop près derrière.

Son père lui recommanda de bien s'accrocher pour ne pas tomber jusqu'à l'arrivée au village, de leur dire qu'ils étaient attaqués par le taureau appartenant à la famille Ighil Izem, nom du lieu où ils étaient et qui voulait dire en dialecte local le versant du lion. Le vieux avait inventé le taureau pour ne pas angoisser son enfant, et aussi pour que les villageois comprennent qu'il s'agit d'un lion et non pas d'un taureau.

Pour protéger son fils, il lâcha prise dès qu'il sentit la bête arriver sur eux. L'enfant s'accrocha sur le dos du mulet qui fonça sur le sentier menant tout droit au village. A son arrivée, le petit en sanglots, lança des cris de détresse répétant que son papa était attaqué par le taureau de la famille Izem. Les villageois saisirent la situation et immédiatement, ceux qui possédaient des fusils partirent au secours du vieillard qu'ils connaissaient bien.

A l'approche des lieux, ils lancèrent des cris et ne tardèrent pas à voir le fauve s'acharner sur le vieux en le traînant par terre. Ils tirèrent des coups de feu qui firent fuir le lion qui finit par abandonner sa proie. Le pauvre, complètement malmené, fut transporté sur une civière dans un état lamentable mais encore en vie jusqu'au village où il rendit l'âme dès l'arrivée.

Cette tragédie fut reprise par M'hend dans un sujet de dissertation ayant pour thème un fait émouvant à développer. Curieusement, le professeur ne se donna même pas la peine de noter sa narration, jugeant le récit invraisemblable. C'était durant son stage de recyclage à Alger où il fut envoyé par son employeur suivre une formation.

Autrefois, dans cette partie du pays, il y avait toute une faune sauvage. Le sanglier n'existait pas ou n'était pas connu dans la région avant les années 40. Cet animal fit son apparition après la disparition des grands fauves. Amokrane croisa un lion sans savoir ce que c'était, cela se passait vers 1915.

Avec des jeunes de son âge, ils avaient pour habitude de passer les longues soirées d'hiver dans une maison isolée au bout du village. Ils « tuaient » le temps autour d'un grand feu tout en se racontant des histoires. Ce soir là, en rupture de leur stock de bois, ils décidèrent ensemble d'aller voler l'équivalent d'un stère que quelqu'un avait entreposé dans son champ.

La neige tombait par flocons, le sol était recouvert d'une épaisseur dépassant le demi-mètre, quand dehors, à quelques pas de leur endroit, ils firent connaissance avec l'animal inconnu de tous. C'était pour eux, un ogre ou bien un monstre, il n'y avait que sa tête qui dépassait sur la neige. Pris de panique, ils s'enfermèrent jusqu'au petit matin après une nuit glaciale. Amokrane ne sut qu'il s'agissait d'un lion que lorsqu'il visita, pour la première fois, le jardin des plantes à Paris.

Le grand père de M'hend était connu comme étant une personnalité dans sa région. Il jouissait d'une grande

notoriété auprès de tous les villages environnants. Combattant contre les troupes de Napoléon, il fut blessé lors de la fameuse bataille d'Icheridhen. Après la défaite de cette révolte de 1871, il fut choisi pour diriger et représenter son village.

Plus tard, il fit son pèlerinage à l'époque où le voyage par caravane durait une année. Il prit soin de prendre en charge son demi-frère aîné qui avait une mauvaise réputation au village. Ce dernier faisait des bêtises que Mohand réparait et pour l'absoudre de ses péchés, il lui offrit le pèlerinage qui l'obligea à abandonner ses mauvaises habitudes et suivre le bon chemin.

Mohand épousa plusieurs femmes consécutivement, on disait sept au total, allant jusqu'à avancer le chiffre exagéré de quatorze. De toute façon, personne n'apportera la preuve du nombre exact car aucun document n'existait à cette époque. En réalité, les seules épouses connues furent les trois dernières avec lesquelles il eut beaucoup d'enfants.

La première donna naissance à 4 filles suivies d'un garçon prématuré. Cet événement authentique rapporté par la descendance fit la « une » de l'époque. Le bébé n'était pas mort, mais n'était pas considéré comme étant en vie non plus. Son épouse lui demanda ce qu'il y avait lieu d'en faire et le papa embarrassé, lui suggéra de le jeter carrément ou bien de le donner au chat. C'était sa façon de répondre par une plaisanterie à une question ambiguë.

Après réflexion, elle décida de le l'envelopper dans une touffe de laine après l'avoir enduit d'huile d'olive. Ensuite, elle le cacha sous un couscoussier pour ne pas être mangé par des chats ou des rongeurs. Le soir, à chaque retour des champs et à l'insu de son mari, elle lui mettait quelques gouttes d'huile dans sa bouche.

Deux mois s'écoulèrent, puis un jour, le bébé lança son premier cri comme s'il venait de naître. L'heureux papa qui n'en revenait pas, prit son fusil de chasse, tira deux coups de feu pour annoncer la naissance effective d'un garçon. Enfin il venait d'avoir un héritier, mais sa joie ne

fut pas entière. Au fil des mois et des années, son enfant fragilisé par sa prématurité grandissait avec son rachitisme. Cet héritier, auquel le papa n’y croyait pas trop, finit par avoir beaucoup d’enfants et après le décès de son père, il le remplaça à la tête du village.

La seconde épouse lui donnera encore 4 filles et un garçon tout à fait normal, malheureusement l’enfant décédera à l’âge de 14 ans. Mohand, qui espérait tant avoir un second héritier, était un homme juste mais rigide, on rapporta qu’il avait interdit la baignade dans la rivière à son fils qui ne l’écoula pas. Le jeune garçon récidiva et fut surpris par son père qui le corrigea jusqu’à le rendre malade. D’après les dires, il aurait mal supporté la punition dont il ne se relèvera jamais.

Mohand ne badinait pas lorsqu’un membre de sa famille inventait un mensonge, il aimait ses filles, mais une fois, elles lui mentirent à propos de la viande qu’il avait achetée et qui avait disparu.

Alors pour découvrir la menteuse, il les gava toutes d'une potion puis les fit vomir et la voleuse se faisait prendre sur le champ. Pour la punir, il lui enduisait le visage avec du miel et la faisait asseoir en face de lui, faisant mine de la surveiller au cas où elle lèverait la main pour chasser les mouches. Une idée originale de Mohand pour s'assoupir tranquillement dans le préau de sa maison.

Donc, avec 8 filles sur les bras plus un garçon trop fragile et après le décès de sa première femme, il décida d'épouser une troisième qui donna naissance à deux filles encore. Mohand était âgé et désespéré, l'unique enfant qu'il avait n'en était pas un à ses yeux, il disait que c'était une portion de fils.

Dix filles en tout, un chiffre pesant pour ses 68 ans, quand sa troisième et dernière épouse lui offrit en 1902 le benjamin de la famille. Mohand décédera 12 ans après, laissant derrière lui sa nombreuse famille. Juste 5 ans après le décès de son père, le benjamin qui n'était autre qu'Amokrane partait à destination de Paris,

quittant sa mère et ses deux sœurs mariées. Il ne reverra plus jamais sa mère décédée à son tour pendant sa longue absence.

Aussi loin que remontaient les souvenirs qui marquèrent M'hend, celui-ci fut parmi les plus poignants. Il n'était pas encore scolarisé, donc avait moins de 7 ans. Son père le prenait toujours avec lui quand il allait aux champs, soit pour y travailler ou faire paître ses bêtes. Ce jour là, c'était pour aller chercher de quoi nourrir leurs animaux. Il fallait trouver de l'herbe qui était rare en été, certains endroits encore humides ne pouvaient offrir qu'une petite quantité insuffisante pour les bêtes.

Amokrane compensait cela par des feuilles de frêne ou de figuier. Il remplissait le filet de corde fait par des connaisseurs, puis le chargeait sur le dos de son âne assez grand et robuste. Il avait pour habitude de placer M'hend sur le filet rempli de frêne. Le petit bambin s'accrochait de ses deux mains sur les cordes, Amokrane

marchait devant pour diriger l'âne en le tenant par la bride.

Chemin faisant, jusqu'à un endroit de passage commun avec ses neveux « les fils du demi frère d'Amokrane ». Là, se trouvait l'aîné des neveux qui leur barra le passage avec ses pieds légèrement écartés, les mains sur les hanches, d'un air menaçant dit à son oncle Amokrane pour le provoquer :

- Ici, il n'y a pas de passage pour vous !

A ce moment là, malgré son âge, M'hend sentant instinctivement le danger, lança du haut de l'âne un cri terrifiant. Son père le saisit par les aisselles et le mit derrière l'âne comme pour le protéger. Il vit son père déboutonner son cache poussière et faire un geste de sa main vers son ceinturon.

M'hend garda intactes, dans leurs moindres détails, les images de cette scène qui restera gravée dans sa mémoire. La provocation faillit tourner au drame, car son père avait juré, que s'il devait disparaître, il ne serait

pas seul à partir, son pistolet chargé ne le quittait jamais à cause des menaces répétées. Le second des frères s'était caché derrière un fourré prêt à tirer avec un fusil de chasse, quant au troisième, il était armé d'un gourdin juste à côté.

La préparation d'une tuerie fut bouclée si ce n'était une voisine qui descendait vers son champ. Sur son chemin, elle observa le guet-apens et pendant un instant elle prêta l'oreille sans être vue. Elle fila prévenir son frère du coup qui se préparait. Le brave homme rejoignit immédiatement l'endroit, se cacha derrière un maquis à quelques pas de là, puis attendit la tournure des événements.

Ce fut au moment crucial, comme tombé du ciel, le sauveur s'interposa entre eux et s'adressant uniquement à Amokrane :

- Amokrane, je jure par le renvoi de ma femme Nouara, que tu passeras là où je le déciderais.

Le brave homme, faisant mine d'ignorer les méchants neveux, fraya un chemin en enlevant des ronces. Cette ouverture restera longtemps le passage pour la famille d'Amokrane.

Bien plus tard, après quelques décennies, cette zone envahie par la forêt, devenue presque inaccessible, n'intéressera plus personne. Comme le dit l'adage, « il ne restera dans l'oued que ses pierres ».

M'hend, repassant par ces lieux pour éliminer quelques graisses ou pour une promenade, revit l'affreux souvenir. Quelquefois, il raconta la scène à des intimes qui l'accompagnaient.

Amokrane était réputé pour sa sagesse, son sens de l'analyse et surtout son expérience. Son demi-frère, fellah de son état qui avait à sa charge une famille nombreuse, 8 filles et 5 garçons, éprouva beaucoup de peine à subvenir à leurs besoins. Amokrane qui travaillait de l'autre côté, l'aida beaucoup, allant jusqu'à

rembourser des hypothèques que son demi frère engageait.

Après le décès de ce dernier, ses enfants issus d'un deuxième lit, furent remontés par leur mère contre leur oncle Amokrane. Celui qui les avait tant aidés étant orphelins, le bien contre le mal, était devenu leur pire ennemi. Une fois majeurs, ils voulaient reprendre un des champs que leur père avait bien vendu.

Prétextant une hypothèque déjà réglée, ils citaient en justice le nouveau propriétaire. Pour cela, ils contactèrent trois vieux du quartier qui acceptèrent de faire un faux témoignage. Amokrane les avait prévenus de ne pas l'appeler, leur faisant savoir qu'il ne ferait pas de fausse déclaration même si la vie de son fils M'hend en dépendait.

Lors de l'instruction, contraint à se présenter, il fut convoqué par le tribunal à une séance où il dira la vérité, sa conscience d'homme honnête ne pouvait le guider autrement. A partir de ce moment là, la mésestente et

les provocations fusèrent de leur part. Les tentatives de réconciliations toujours infructueuses, organisées par la djemaa ne servirent à rien.

Une fois, le second des frères, ils étaient quatre contre Amokrane, s'était mis à l'affût avec un fusil de chasse derrière un mur, jurant par tous les saints d'abattre son oncle dès sa sortie de la maison. Le drame n'aura pas lieu, la grande sœur d'Amokrane qui avait flairé le coup, empêcha son frère de quitter la maison, lui adjurant de ne pas sortir, invoquant un malheur qu'elle pressentait. Elle réussit à le convaincre sans pour autant lui dire pourquoi, mais il avait certainement compris et ne chercha pas à en savoir plus.

Quelques décennies plus tard, ce même fusil fut braqué par la même personne contre son jeune frère, le menaçant de le liquider. Quelques années après, ce fut avec la même arme, devenue maudite, qu'un des fils du neveu qui voulait assassiner Amokane, tua sa propre sœur à quelques jours de son mariage, un lâche assassinat qu'ils maquillèrent en suicide. Avec la

complicité de quelques personnes prétendues sages qui faisaient partie du comité du village, ils parvinrent à aider au classement du dossier.

Leur mère Zaina « belle sœur d'Amokrane », était trop méchante. A son arrivée dans son foyer, elle trouva deux filles et un garçon nés d'un premier mariage. On rapporta que la seconde fille et le garçon avaient fini leurs vies dans des conditions floues. L'aînée échappa au sort car mariée très jeune, elle était déjà dans son foyer. Zaina poussa la deuxième fille du balcon puis lui écrasa les vertèbres en poussant sur ses épaules. Depuis elle fut handicapée à vie et maltraitée jusqu'à la fin.

Quant au garçon, il vivra jusqu'à l'âge du service militaire. Lors de sa première permission, deux jours après son arrivée, il mourra des suites d'un empoisonnement.

Zaina fut la principale cause du conflit avec Amokrane, elle poussa ses enfants à l'irréparable, elle cherchait à nuire par tous les moyens. Par exemple, elle ordonna à

son fils cadet et son petit fils de faire paître leurs bovins dans le jardin potager d'Amokrane. Un jour, M'hend faillit se faire lyncher si ce n'était l'intervention des voisins, il avait osé leur dire pourquoi ils leur faisaient tant de mal.

Une fois, Zaina s'était mise à attendre Amokrane sur son passage, il allait rentrer à la maison quand elle le provoqua, le traitant de tous les noms, des insultes inacceptables à tel point qu'une gifle partit instinctivement. Ce fut l'occasion de demander à son fils aîné de la venger. Le méchant n'attendait que ça, il se voulait le vengeur de sa mère qui avait reçu une gifle à juste titre.

A cause de toutes ces histoires, Malha faisait souvent des crises aiguës d'angoisse. Alitée, elle sentait la fin tellement proche, qu'elle appela souvent sa mère pour lui faire part de ses dernières volontés, elle ne savait pas que son fils prêtait l'oreille. Ces scènes avaient trop marqué M'hend, il était trop attaché à sa mère, chaque jour au retour de l'école, il tendait l'oreille avant

d'entrer, le cœur emplit d'un mauvais pressentiment, il craignait qu'un malheur ne soit arrivé pendant son absence. S'il n'entendait ni pleurs, ni hurlement, il était rassuré car cela voulait dire que sa mère n'avait pas quitté ce monde, du moins pas encore.

Un jour, Malha était couchée comme d'habitude mais entourée de tous les membres de la famille, ce fut pour M'hend un choc indescriptible. Sa grand-mère maternelle le rassura, lui disant que c'était simplement leur vache qui l'avait encornée. En fait, c'était l'aîné des frères « le vengeur », se prenant pour un justicier, qui frappa Malha avec le manche d'une hache, la laissant pour morte, elle subissait sur place une fausse couche.

M'hend apprendra, beaucoup plus tard, que sa sœur cadette avait vu toute la scène à travers la porte d'entrée entrebâillée. Elle était trop jeune pour comprendre pourquoi le méchant avait accostée sa mère, la poussant de ses deux mains, la faire tomber et s'acharner sur elle.

La scène avait aussi pour témoin l'orphelin Salah n'ayant pas connu son père puisqu'il était bébé quand son père décéda. Sa mère, l'aînée de Zaïna, décidait de ne pas se remarier et élever ainsi son enfant chez sa famille. Mal acceptée par ses frères et sa mère, la jeune veuve et son petit, rejetés par les leurs, trouvaient souvent un réconfort auprès de Malha qui les accueillait en cachette lorsqu'ils furent purement mis dehors en pleine nuit. Ces souvenirs poignants remontèrent lors d'une rencontre fortuite au village entre M'hend et Salah.

Ce dernier revenait après un exil à Alger de plus de quarante ans. Pourquoi Salah avait décidé de mettre une croix sur son village natal, sans pour autant, couper toutes relations avec les siens et ses connaissances ? Une question que beaucoup de gens se posèrent.

M'hend savait qu'il s'agissait d'un facteur psychologique et en effet, Salah avait subi toutes les brimades durant son enfance, ses oncles lui faisaient faire toutes sortes de corvées.

Il cita en exemple le jour où il fut envoyé aux champs effectuer des travaux et en même temps faire paître les animaux. Son oncle, l'aîné des frères, alla jusqu'à lui demander de montrer ses mains pour les sentir, au cas où il aurait ramassé et mangé une orange tombée à terre. Par cette rencontre avec Salah, M'hend apprit beaucoup de détails qu'il ignorait et qui le laissèrent pantois.

Jeune adolescent, Salah décidait de prendre sa mère et de quitter la maison de ses oncles, il réintégra la vieille et unique pièce héritée de son père. Dès qu'il fut en mesure de se débrouiller, il se maria et ne tarda pas à quitter carrément le village pour venir s'installer à Alger avec sa famille. Depuis cette année de 1963, il ne fit qu'un rapide aller retour en 1969, obligé d'assister aux funérailles de sa belle mère. Ensuite il se résolut à mettre en quarantaine son village pendant une durée de 38 ans d'affilée.

La rencontre fut très chaleureuse et Salah, ravi de retrouver le pays, semblait avoir fait son deuil et tenait à

revisiter certains endroits du quartier. Ce fut une sorte de pèlerinage, comme s'il voulait rattraper tout le temps perdu. Il pressa de questions tous les gens qu'il croisait et essayait de reconnaître ses anciens camarades. Il expliqua à M'hend, sans qu'il le lui demande, la cause de son absence du village, lui rappelant quelques passages de leur enfance et leur adolescence.

Il lui rappela également toutes les misères qu'ils subirent, lui et sa mère, de la part de ses oncles. Il surprit M'hend en lui apprenant qu'il était là quand son oncle accosta sa mère. Salah avait assisté à toute la scène, il fut terrifié en observant Malha suppliant son bourreau, le priant par tous les saints de la laisser en paix. Pour toutes ces raisons, Salah jura en quittant le village, de mettre une croix sur son passé.

Le jour où Malha subissait le martyre, Amokrane était absent. Pour arranger les choses, Ouali « doyen de la famille », alla à sa rencontre pour lui dire que son neveu avait juré de venger sa mère. Par conséquent, il avait décidé d'une rencontre en appelant Malha qui accepta

de recevoir quelques gifles, en sa présence afin de faire passer la colère et éviter l'irréparable. Amokrane répondit à Ouali que, ce qu'il venait de faire était abject et indigne d'un homme.

Amokrane crut à l'argument et ne chercha pas à en savoir plus. Sa sagesse et sa raison rallièrent les gens du village à sa cause mais se trouvèrent désarmés face à des gens bornés. Un jour, lors d'une tentative de réconciliation par la « djemaa », un des frères prit la parole pour dire aux sages :

- Laissez-moi l'éduquer au lieu que ce soit d'autres personnes qui l'éduquent.

La stupéfaction fut à son comble et la réaction immédiate du doyen des sages ne se fit pas attendre, il se leva pour s'adresser au neveu en ces termes :

- Petit, il me semble que tu ne sors jamais de la maison, toujours dans ton coin, tu n'as pas côtoyé les gens à part tes animaux pour apprendre à parler ?

Puis il s'adressa aux présents pour leur dire de se lever, il n'y avait plus rien à attendre de part de gens aussi mal élevés.

Au début de la révolution, il n'y avait plus d'école, les classes avaient été brûlées, M'hend secondait sa mère aux divers travaux. Ce jour là, toute sa famille était au champ, c'était en plein été et il fallait chercher de l'herbe pour les animaux.

Alors, l'aîné des frères, celui qui avait frappé Malha, profita de leur absence de la maison pour empoisonner tout ce qui pouvait l'être. C'est-à-dire, la jarre d'eau, la soupe qui était préparée tôt le matin pour le retour des champs, le lait de leur vache qui était mis à fermenter ainsi que leur réserve d'huile. Avant de commettre son forfait, il avait pris soin de vérifier qu'il n'y avait personne à la maison, une voisine l'avait vu entrer et même entendu jurer d'en finir une fois pour toute.

A leur retour, Malha réchauffa la soupe qu'ils mangèrent avec du couscous. Aussitôt après, ils commencèrent à

vomir un par un puis tombaient à tour de rôle. Ce fut un miracle qu'ils aient échappés à la mort, il n'y avait pas d'autres soins que ceux du terroir. Personne dans l'entourage ne pensa à autre chose, que d'attendre la fatalité. Ils furent nombreux à être allongés, M'hend, sa mère, sa vieille tante paternelle, sa sœur et son frère ainsi qu'une cousine qui eut la malchance d'être venue, ce jour là, leur donner un coup de main.

Tous hurlèrent de douleurs insupportables suivies d'une très forte diarrhée accompagnée de vomissements, la sueur inonda leurs corps et la fièvre atteignit son seuil.

Pendant ces moments d'agonie, Ouali tâta souvent la main de M'hend pour regarder ses ongles, pourquoi donc ce geste ? Il sut plus tard, que c'était un moyen de savoir si la fin était proche, dans ce cas les ongles viraient au bleu. Ouali ordonna d'évacuer vers sa maison la cousine qui présentait des signes de mort imminente.

Malha, voyant son fils dans un état extrême, se força pour se traîner vers M'hend et crier de toute ses forces :

« Non pas mon fils avant moi et les autres ! » disait-elle aux personnes qui tentaient de lui prodiguer quelques remèdes maison. Son fils entendit, vaguement dans un semi coma, les paroles de sa mère.

Il raconta par la suite, qu'il se vit allongé sur une natte à même le sol dans la demeure de sa vieille tante. Entouré par des vieux vêtus de gandoura et burnous blancs, collés les uns aux autres, l'image qui se présentait au pauvre petit était si effroyable qu'il lança un cri d'angoisse. Ce fut, en effet, une vision délirante, puisqu'on lui confirma par la suite, qu'il n'était pas dans la demeure de sa tante, mais bien dans une pièce de leur maison. Pendant sa convalescence prolongée M'hend ne put rien avaler, les séquelles de cet empoisonnement lui causèrent beaucoup de dégâts sur le plan psychologique.

Pendant la révolution, Amokrane était en France, Hamou se sentit menacé, craignant pour sa vie, il se cachait et passait ses nuits dans son champ pour échapper au couteau. En fait, la méchante Zaina inventa

un moyen de liquider M'hend et son grand père. Elle alla à plusieurs reprises au maquis, se présentait comme étant la maman de « flen » et la soeur de « flen », ensuite, elle leur disait que Hamou avait un contact avec l'armée d'occupation.

Quand les maquisards lui demandaient par quel moyen et comment Hamou contactait les militaires, la formule de Zaina était bien calculée. Elle leur disait que Hamou, ne sachant ni lire ni écrire, dictait à M'hend qui écrivait la missive. Et comment allait-elle parvenir aux militaires et qui leur remettait la lettre ? L'argument pouvait paraître grossier mais vu les circonstances du moment, certains y avaient cru.

M'hend avait entre 13 et 14 ans, sa mère et ses grands parents ne parlait que de ça, ils vivaient dans l'angoisse d'être interpellés un jour ou une nuit. La discussion se passait en secret, ils ne se doutaient pas que M'hend les épiait et écoutait tout ce qui se disait. Il souffrait en silence, angoissé, passant la majeure partie de son temps à s'imaginer avec un couteau sur la gorge. Au

moindre bruit au dehors ou si leur porte d'entrée bougeait par le fait d'un souffle du vent, il se vit emmener vers l'abattoir.

Toutes ces violences avaient fini par lui donner des troubles maniaco-dépressifs durant toute son adolescence.

Plus tard, sa force de caractère et son intelligence lui permirent, non pas de vaincre totalement sa maladie, mais d'avoir le dessus et pouvoir remonter la pente. Un jour, il fit la connaissance d'un psychanalyste français, venu passer son service civil au sud, il rencontra le couple lors d'un tournoi de tennis et sympathisa avec eux.

Ils finirent par devenir presque des amis, ce fut une aubaine pour M'hend qui n'attendait que ça et réciproquement, le médecin trouva en lui un cas atypique qui l'intéressa beaucoup. Ils discutaient longuement de tout les sujets de la vie, M'hend avait un penchant pour l'abstrait, avec son interlocuteur, il apprit

beaucoup de choses sur certaines questions qu'il se posait et auxquelles il n'avait pas de réponse. Sa mère disait qu'il était d'une curiosité inouïe, dès ses premières phrases, il l'étonna beaucoup avec ses drôles de questions sans réponses, par exemple : « Pourquoi une brebis ne donne pas un chevreau ».

Au début de son adolescence, lorsque pour la première fois, il se posa la question sur l'existentialisme : « Et s'il n'y avait pas ce monde ? ». Il fut saisi par une bouffée de chaleur qui l'envahit instantanément des pieds au cou, puis sa tête n'existait plus comme si on la lui ôtait brusquement, il ne restait plus que le noir suivi d'un néant. Pendant ce laps temps, où il ne fut plus de ce monde, exactement comme s'il sombrait subitement dans une anesthésie générale, il resta debout dans la même position.

C'était pendant la période de fenaison, ce jour là, avec son cousin du même âge, ils décidèrent d'en finir avec une parcelle d'herbes qu'il fallait couper. M'hend tenait entre ses mains une faux et s'apprêtait à l'aiguiser,

lorsqu'il fit sa première expérience de ne pas être. Quand il reprit conscience, comme s'il revenait d'outre tombe, il lâcha sa faux par terre, lança un cri terrifiant et courut de toutes ses forces en direction de la maison. Son cousin surpris de ce qui arrivait à son compagnon, le suivit de quelques pas en l'appelant de toute sa voix, essayant de comprendre. M'hend l'entendait mais il était déjà loin.

Sa mère, qui était à la maison située à quelques centaines de mètres en haut de la colline, courut à sa rencontre. A mi-chemin, il se lâcha dans ses bras en plein cimetière bordant le sentier, il ne souffla pas un mot, incapable de dire quoi que ce soit, il l'entendait dans un semi coma faire des prières. Une épreuve difficile à surmonter pour le jeune paysan, presque analphabète, n'ayant connu d'autres univers que les montagnes et les collines entourant son village.

Pendant les premiers jours qui suivirent, il fut dans un état second avec des troubles de conscience, comme un objet végétatif et non pas une personne. Enroulé dans

un petit burnous, il ne répondait à personne, il était dans une coquille qui n'était pas lui mais une chose vivante. Impossible de décrire cet état qui lui était indifférent, sans angoisse ni peur, aucun intérêt pour la vie, étranger à tout ce qui l'entourait.

Il n'était plus là et il n'était pas ailleurs non plus, il ne ressentait aucune douleur ni sensation, une situation bizarre qu'il venait de vivre pour la première fois.

Quelques temps après, il retrouva petit à petit ses esprits comme avant la crise, il fut dans un état normal pendant environ deux ans. Puis un jour, il refit le même épisode mais moins aigu que le précédent. Ensuite, d'autres épisodes suivirent de plus en plus décroissants, de moins en moins accentués, allant jusqu'à disparaître totalement après son adolescence.

Après cela, il fut très bien dans sa peau pendant de longues années, sans ces affres qui finirent par le hanter, quand soudain, la même sensation de coupure avec ce monde le reprit dans un aéroport. Il ne fallait pas qu'il

cède à la panique, il y avait beaucoup de monde et il était assez adulte pour surmonter l'épreuve. En effet, la chose qu'il vivait intérieurement se passa normalement, sans montrer de signe perceptible de l'extérieur.

Il prit conscience, ce jour là, que ce qui l'habitait avait quelque chose de psychogène. Il se tranquillisa en pensant que peut-être, tout le monde ressentait le même phénomène mais ne le montrait pas. Cette façon de voir l'emmena à penser que dans ce cas précis, les autres étaient peut-être plus armés mentalement, par conséquent, il fallait qu'il soit aussi fort pour s'y accoutumer et vivre avec.

Avec le temps, il finit par apprendre à vivre avec ses crises et même à les provoquer, comme ce fut le cas lors d'une visite médicale de travail, pendant que le médecin l'auscultait. Ce phénomène étrange auquel il ne comprenait rien, le poussa à faire toute une série d'examens médicaux pour essayer d'en savoir plus, mais là aussi, il n'y avait aucune anomalie organique à signaler, tout était normal.

Toute sa vie lui sembla marginale, il se sentit différent des autres, il se dit que quelque chose ne tournait pas rond dans sa tête. Dès lors, une multitude de questions lui taraudèrent l'esprit, « une vraie bouillabaisse », il s'interrogea et se questionna sur toutes choses, le pourquoi et le comment. Quelques fois, la réponse jaillit d'elle-même claire comme de l'eau, parfois elle se révéla floue ou bien carrément inexistante.

M'hend enchaîna sur ce récit assez dur pour un enfant de 4 ou 5 ans, peut-être bien moins que ça, difficile de situer son âge quand sa mémoire enregistrait pour la première fois son premier traumatisme. La peur que provoqua par la suite la difficile épreuve faillit tourner en psychose. Il était endormi à côté de son père sur une paille, quand il fut réveillé par le rejet d'un ascaris par sa bouche en criant : un serpent, un serpent !

Son père ayant une phobie des reptiles sursauta, se mit debout en répétant plusieurs fois : où est-il ? Cherchant à se saisir de la lampe à pétrole, il était debout devant la porte, complètement perdu.

Le tout petit bambin répéta plusieurs fois avec effroi et en sanglots : il est là. Dès que son père alluma la lampe à pétrole avec difficulté, il vit le pseudo serpent en lâchant un ouf de soulagement, du moment qu'il ne s'agissait que d'un ascaris mais pour l'enfant c'était autre chose.

Depuis ce jour, le rejet du ver tout vivant mettait M'hend dans un état de peur indescriptible, quelques fois, il le sortait hors de sa bouche avec ses doigts. De temps à autre, l'ascaris glissait puis pendait à moitié dans son anus, il le tirait de ses doigts pour l'évacuer. Au fil des mois il s'accoutuma à cela, mais le plus dur c'était quand l'ascaris remontait son œsophage. M'hend le sentait et n'avait d'autre choix que d'attendre avec angoisse le temps nécessaire jusqu'à la délivrance.

Pendant ce temps, sa mère l'assistait en lui donnant une pincée de sucre, pensant attirer le parasite afin de soulager son fils plus rapidement. Aussitôt débarrassé du ver, il replongea dans son anxiété se demandant pour quand le prochain. Il décrit l'ascaris comme étant un

parasite de l'intestin grêle, long de dix à vingt centimètres de couleur blanche.

Son père s'occupait à travailler la terre qui ne produisait pas grand-chose. Il fut obligé d'accepter des petits boulots, tels que passer la saison des dattes au sud chez M. Lounis, un négociant pour lequel il faisait la comptabilité. Amokrane, acculé par les difficultés à subvenir aux besoins de sa famille, tenta l'aventure en France malgré son âge assez avancé.

Il avait la cinquantaine quand il avait pris la décision d'emprunter un peu d'argent et partir.

Pendant les premiers mois de son émigration, sa famille survivait des produits de leurs champs, les quelques animaux n'apportèrent pas grand-chose. Le manque d'hygiène aidant, M'hend vivait avec ses parasites auxquels s'ajoutaient des poux. Il fallait attendre qu'il soit en mesure d'aller seul acheter un vermifuge pour se débarrasser enfin, des répugnants vers qui le hantaient.

Longtemps après, il garda cette sensation qu'un ascaris remontait son œsophage, lorsque qu'il ne s'agissait que d'une légère irritation de sa gorge. Son imagination lui jouait des tours lui faisant revivre les affreux moments de panique.

Son frère cadet était infesté d'oxyures, de minuscules vers qui le démangeaient, il n'arrêtait pas de pleurer et ça l'empêchait de dormir. Avec un chiffon, Malha lui nettoyait l'anus à la lumière d'une lampe à pétrole, pensant le soulager et pouvoir dormir, mais elle passait des nuits blanches à cause de cela.

Chacun avait ses propres parasites, un tabou qu'il fallait garder pour soi, beaucoup de femmes avaient le ver solitaire « ténia ». Lorsque ses anneaux se détachaient, couissant le long des leurs jambes, elles les écrasaient avec le pan de leurs robes, faisant mine de les cacher. En cachette et dans les camps, combien d'hommes s'étaient débarrassés de cet énorme ver en buvant du lampant, ignorant le danger que cela pouvait entraîner, des deux maux il fallait choisir le moindre.

Les sages du quartier avaient décidé d'un commun accord, de construire des toilettes publiques pour hommes. Un bénévole offrit gracieusement un terrain, les autres quartiers du village firent de même. C'était des cabines entourées d'un mur, couvertes d'un toit et sans eau. Au fur et à mesure que les fosses béantes à ciel ouvert se remplissaient, l'odeur devenait insupportable, ce n'était pas la bonne trouvaille.

Un jour, un bonhomme allant faire ses besoins, évacua à cet endroit une partie d'un ver solitaire qu'il traîna sur une bonne longueur. Croyant perdre ses intestins, il cria au secours à haute voix. Il était tellement affolé et terrorisé qu'il oublie sa nudité devant des gens stupéfaits par l'incroyable scène.

Dans ce monde étrange, personne ne cherchait à apporter un mieux pour changer leur quotidien qui n'avait pas de sens. Si quelqu'un d'éclairé tentait d'apporter quelque chose de nouveau, il était mal vu et pris à partie par les autres qui faisaient la majorité dans la médiocrité. Des disputes courantes entre personnes,

des bagarres entre familles dont l'une d'elles fut sanglante, elle opposait deux grandes familles et pour cause :

Un monsieur civilisé, très en avance sur son époque, était venu pour passer ses vacances au village. Il avait une maison assez moderne, l'une des maisons du quartier à posséder un WC. M'hend entendit certaines personnes dire de bouche à oreille, ce que venait de faire Lounis, un WC chez lui et en plus mixte. Une honte, car à l'époque les femmes avaient leur coin quelque part au niveau de la maison et même qu'elles y allaient en groupe.

Quant aux hommes, ils allaient dans les champs loin du village en pleine nature.

Lounis avait invité son cousin Arab et sa femme pour passer quelques jours de vacances. Arab était marié à une française, un couple blonds aux yeux bleus comme la couleur de leur patelin. Son nom à consonance

berbère le gênait un peu mais pour le reste, rien ne le distinguait d'un européen.

Lui et sa dame arrivaient de la cote d'azur où ils habitaient. Une française au village, c'était un événement curieux. Alors les femmes proches de la famille de Lounis, s'appelaient et s'invitaient pour aller « regarder » la « Roumia », voir la française comme on va au spectacle.

Il avait sa maison au milieu de son verger, il y avait en bordure quelques grands arbres qui longeaient un sentier. La française s'installait souvent à l'ombre d'un grand frêne sur une chaise longue, pour lire ou pour simplement prendre l'air. Les femmes la toisaient sur tous les angles, elles faisaient des commentaires sur sa couleur, ses cheveux, ses habits et sa façon de s'asseoir.

Ce jour là, elle dégustait des crabes, voyant les curieuses la regarder d'un peu trop près, elle leur proposa d'y goûter en leur tendant un crabe. La Roumia mangeant une telle horreur, un sujet de conversation qui attisa

encore plus la curiosité. Malha accepta un crabe, elle l'apporta à la maison, personne n'en voulait sauf la sœur de M'hend qui le broya de ses dents avec sa carapace.

Lounis avait un poste Radio fonctionnant avec une batterie, les proches se rendaient souvent chez lui pour écouter la boîte magique. Ce jour là, le son musical était entendu par la famille voisine, une grande famille réputée méchante, tous des durs. Ils avaient chargé un des leurs, de rouer de coups le pauvre type tiré à quatre épingles.

En guise de représailles, la famille de Lounis essaya de le venger, mais hélas, elle avait reçu une bonne tannée, car l'autre famille était plus forte et même réputée pour ses dépassements. Une mêlée générale s'en suivit, du haut de la maison d'Amokrane on pouvait tout voir.

Certains s'étaient armés de gourdins, d'autres avec des objets tranchants et même des armes à feu. Malha avait enfermé son mari à clé pendant qu'il faisait la sieste, un geste instinctif, elle avait peur qu'il s'en mêle. Fort

heureusement, la bagarre se solda par des blessures plus ou moins sérieuses mais pas graves.

A un certain âge, les hommes se mettaient en conflit avec la jeune génération, ils critiquaient le présent, vantaient leur passé et le citaient en exemple. Ce passé devait, au contraire, les faire rougir car pas toujours brillant. Par exemple, dans beaucoup de foyers, la femme n'était pas considérée, elle était moins que rien. En hiver sur de la neige, elle allait à la fontaine chercher l'eau, quelques fois, avec les pieds nus, l'homme sur sa monture et sa femme devait le suivre avec un fardeau sur la tête.

Dans certains foyers, si les hommes pouvaient se permettre du café, les femmes n'y avaient pas droit, elles mangeaient après les hommes et devaient se contenter des restes. Un comportement inhumain qui paraissait normal, quand une femme s'adressait à un homme et citait une autre femme, elle devait prononcer la formule « Sauf votre respect ».

L'homme devait battre sa femme périodiquement, lui donner une correction sans l'avoir mérité, un pur produit du terroir. Quelqu'un se vanta d'avoir ordonné à son frère cadet, venu passer son congé, de battre leurs deux femmes en sa présence. Le cas de Boussad finit par être su par l'entourage, à son arrivée d'un voyage, son oncle paternel ôta son ceinturon, le tendit à son neveu et lui ordonna de donner une tannée à sa femme.

Boussad s'entendait très bien avec son épouse, une fois dans la chambre, il tapa fort sur le lit et sa femme joua la comédie en criant de plus belles. Son oncle savoura le moment et hurla comme une bête : c'est bien, plus fort encore ! Si seulement, il découvrait la mise en scène, s'en était fini pour le couple.

Un brutal parmi les plus entêtés, fit choisir à sa pauvre femme deux solutions : accepter d'avalier une cuillerée d'excréments ou être répudiée. La pauvre femme savait que si son mari décidait quelque chose c'était irréversible, elle fit le choix de la cuillerée à cause de ses enfants en bas âge.

Il alla vers l'endroit où les femmes faisaient leurs besoins, remplit une cuillère à soupe puis la donna à sa femme en présence de ses deux autres femmes, car il en avait trois.

La malheureuse ferma les yeux et avala d'un trait le contenu puis elle demanda vite de l'eau. Ses deux autres femmes furent obligées d'assister à la sentence pour leur démontrer son autorité.

Des pères qui initiaient leurs enfants à la chique très tôt, comme si chiquer pouvait leur donner des forces et les faire grandir plus vite. Ils leurs apprenaient aussi à devenir durs et méchants pour être toujours les plus fort. Une fois, Ouali attrapa M'hend par les poignées, l'immobilisa puis appela son fils, à peu près du même âge, pour le rouer de coups. Il lui ordonna de le mordre jusqu'à lui arracher l'oreille afin qu'il ait le dessus à l'avenir sur son cousin.

Dans leur jargon « Travailler quelqu'un », c'était le rendre docile pour que l'autre soit supérieur. C'était

cette éducation que Ouali voulait donner à son fils, et lui-même, l'avait acquise de son père. Peut-être que ce genre de comportement leur était imposé par la rudesse de cette nature sauvage et hostile.

M'hend se posa la question s'il fallait rire de ce passé, de lui-même d'abord, ou pleurer l'ignorance des gens ainsi que la sienne. Pourquoi, il passa sous silence l'autre visage de sa région, peut-être hostile mais généreuse aussi, ayant des qualités exemplaires pour avoir forgé un esprit ingénieux et brillant imposant la fierté. M'hend fit le choix de raconter certains épisodes de sa vie qu'il voulait partager, avant tout, avec ses enfants. Impossible de décrocher, il persista dans ses récits et enchaîna sur un souvenir d'écolier.

En quittant la classe, les élèves aperçurent un petit hélicoptère qui ressemblait à une libellule, il tournoya dans le ciel avant de se poser au lit de l'Oued Abbas situé à quelques encablures du village. On pouvait apercevoir la rivière depuis l'école, mais l'objet mystérieux venu du ciel n'était pas perceptible et il

fallait voir de près la chose. Quelques adultes abandonnèrent leur burnous pour mieux dévaler la pente et courir voir de plus près. A leur arrivée, il n'y avait rien car, entre-temps, l'hélicoptère avait quitté le sol pendant qu'ils traversaient les buissons.

A cette même époque, furent entrepris la réalisation d'une piste carrossable et les travaux d'électrification du village. Beaucoup de gens passaient des heures entières à regarder les engins, deux bulldozers, un grand et un petit. Ils portaient deux marques « D6 et D8 » qui n'étaient pas un détail pour M'hend qui revit ce moment. Le premier engin harcelait les grands arbres avant de les faire tomber et les pousser vers le bas côté. Le spectacle était si grandiose que des vieilles femmes couvertes de leurs châles, assises sur le flan d'une colline d'un côté, les hommes de l'autre, admiraient le travail avec une bonne distance. Pour eux, il n'était pas question de trop s'y approcher par crainte d'y laisser sa peau.

Les deux conducteurs en tenue kaki, short et chapeau de brousse sur la tête, ne semblaient guère gênés par la présence de ce monde insolite. A l'heure du déjeuner, ils descendaient les pelles des engins, arrêtaient les moteurs puis prenaient leurs couffins d'où ils sortaient des choses bizarres.

Sur la natte, il y avait du pain rond que les « spectateurs » ne connaissaient guère, des boites de conserves qu'ils ouvraient comme par magie puis commençaient à manger. De temps à autre, ils débouchaient leurs bouteilles, buvaient une gorgée et les rebouchaient.

M'hend s'arma de courage pour traverser la piste qui coupait le sentier menant vers leur champ. Ce jour là, il devait conduire leurs animaux au pâturage et passer pas trop loin des deux « monstres ». Les bêtes continuèrent leur chemin normalement sans être effrayés par le ronflement des moteurs, quant à M'hend, il hésita un instant avant de prendre ses jambes à cou et filer comme une flèche suivre son bétail.

Les travaux d'électrification du village venaient de débiter, ce fut aussi un spectacle. Les ouvriers marocains hissaient avec de longues fourches les poteaux, ils les faisaient glisser dans leur emplacement puis les attachaient avec des cordes, ensuite ils coulaient le béton. Ces travaux durèrent quelques temps, une fois achevés, des agents de l'électricité proposèrent l'installation gratuite et complète pour tous. Quelques uns étaient si ignorants qu'ils refusèrent l'offre, il n'était pas question qu'un étranger entre dans leurs maisons, ils avaient leur curieuse intimité qu'il ne fallait pas violer.

Pour la maison d'Amokrane qui se trouvait en France, Malha ne put échapper à l'exception, elle se fia à Ouali qui se concerta avec quelques proches pour prendre une décision.

Ils conclurent par un refus catégorique du cadeau qui leur était proposé, ils s'obstinèrent à garder leurs lampes à pétrole pour s'éclairer. L'électricité était perçue comme un signe de modernité, donc porteuse de toutes les déviations et le choix fut vite fait pour

demeurer dans sa coquille afin de rejeter tout corps étranger. Tout le village n'était pas aussi ignorant, il y avait des familles, ayant une longueur d'avance sur les autres, qui saisirent cette aubaine.

Quelques jours avant l'inauguration de la piste de dix kilomètres et le coup d'envoi de l'éclairage, les maîtres d'école sélectionnèrent, par une sorte de casting, un groupe d'élèves dont M'hend faisait partie, c'était pour leur apprendre à chanter la marseillaise. Pendant plusieurs jours, après les heures de classe, ils les faisaient répéter la chanson et leur apprenaient comment se tenir devant la délégation. Les élèves ne saisirent pas tellement pourquoi accueillir des gens avec la marseillaise, ils étaient trop jeunes et naïfs. Le but de la mise en scène leur échappait également, mais ils étaient contents car c'était quelque chose de différent qui les changea des leçons habituelles.

Le jour J, les élèves furent alignés dans la cour de l'école, prêts à exécuter les ordres. La scène était préparée comme au théâtre, il y avait des drapeaux tricolores

accrochés un peu partout, des « personnalités » étaient invitées. Le village était un centre municipal, son représentant portait en bandoulière un large drapeau tricolore. La délégation arriva dans un nuage de poussière, la piste était toute fraîche et le sol sec.

Tout le monde était au garde-à-vous à leur descente de voitures, ils étaient peu nombreux. Le maître d'école fit signe aux élèves d'entamer la marseillaise, il avait une règle à la main à l'image des chefs d'orchestres. Un couscous général était préparé et attendait d'être servi à tous les présents, même quelques privilégiés du village eurent droit à leur part à domicile. Quant aux petits choristes, ils furent libérés par leur maître se contentant des applaudissements des convives.

Ce soir là, le village découvrait la magie de l'électricité, les lampadaires flambants neufs éclairaient de mille feux les ruelles. Les enfants s'en donnèrent à cœur joie, courant dans tous les sens pour admirer le spectacle éblouissant en pleine nuit. Le village fut l'un des

premiers de la région à bénéficier de cette lumière et d'une piste pour véhicules.

Pour la première fois, M'hend montait sur la benne d'un camion pour se rendre au marché hebdomadaire. Très jeune, il accompagnait son père ou son grand père maternel au marché, à dos d'âne ou de mulet. Cette fois, c'était autre chose, il s'offrit le prix de la place un aller et retour pour 50 centimes, la découverte en valait bien plus car il n'était jamais monté sur un quatre roues ni même un deux roues.

Le camion roulait très lentement à cause de la piste en pente, des virages et tournants, mais il lui paraissait filer à vive allure. Il voyait défiler les arbres derrière et devant lui, comme si c'était l'environnement qui reculait ou avançait et non pas le camion.

Des gens sur leur monture reculaient et disparaissaient au bout d'un tournant, une impression bizarre. Curieusement et contrairement à quelques uns parmi les

passagers qui vomirent, M'hend n'eut qu'un léger mal de route.

Quelques temps après, une excursion fut organisée par l'école, les élèves embarquaient dans deux camions pour rejoindre les deux autocars garés en bout de piste. Sur cet espace goudronné, les élèves en colonnes, ainsi que quelques accompagnateurs prenaient place dans les autocars qui démarrèrent en direction de la ville surplombant la mer. La vue de cette immense étendue d'eau de couleur bleue, en bas de la crête, donnait l'impression que la mer se dressait à la verticale comme un mur montant à l'infini. M'hend découvrait, pour la première fois, d'autres horizons que ceux qui se limitaient aux collines entourant son village.

Amokrane qui était reparti en France chercher du travail, resta deux ans sans rentrer, il se débrouilla très bien et se fit embaucher à l'usine qu'il avait quittée deux décennies plus tôt. Il travailla durement pour s'acquitter des dettes contractées durant les dernières années. A l'occasion d'un retour de quelqu'un, il n'omettait jamais

d'envoyer à sa famille de l'argent ainsi qu'une grande valise remplie d'effets vestimentaires et autres.

Parfois, on y trouvait à l'intérieur quelques fruits hors saison et des boites d'un genre bizarre. En ouvrant l'une d'elle, Malha, très étonnée du contenu, n'hésita pas à tout jeter vers leur champ situé derrière leur maison.

On n'avait jamais vu ça, une espèce de chair rougeâtre, les autres boites ne furent pas ouvertes, elles subirent le même sort. Même certains habits de qualité furent mis de coté et cachés, Malha n'osera jamais porter un sous vêtement et M'hend, pas question de mettre une chemise de luxe blanche. Il se sentait plus à l'aise dans sa blouse et son pantalon de confection locale, des vêtements faits avec une toile épaisse pour servir de nid aux poux.

M'hend avait environ 13 ans, c'était vers la fin de l'année 1954, quand il entendit parler de l'arrivée des « Rousses ». Il s'imagina, par naïveté et par ignorance, des géants ayant un œil au milieu du front, comme dans les

contes anciens où l'ogre était souvent cité. Dans leurs têtes de paysans pour qui le monde se limitait à l'horizon, ils voyaient des envahisseurs prêts à les dévorer, donc il fallait faire très attention et ne pas s'attarder dans les champs. Une vieille voisine jura qu'elle échappa de justesse à un « Rousse » qui se trouvait aux abords d'une forêt. On poussa la bêtise jusqu'à décrire ce « monstre » habillé de lambeaux de peaux d'animaux qu'il attacha avec l'écorce de troncs d'arbres.

L'école primaire fut construite parmi les premières de toute la périphérie, la rentrée se faisait à l'âge de sept ans pour les garçons, les filles n'étaient pas concernées. M'hend fit connaissance avec cette école quand il y avait deux classes pour l'ensemble des élèves. Certains parents ne se souciaient guère de l'instruction de leurs enfants, ils se moquaient de que ce l'école pouvait leur apporter comme connaissances. La préférence était pour une série d'apprentissages ayant trait exclusivement au monde rural.

Les pères avaient la charge des garçons, les mères devaient s'occuper des filles, rien d'autre que la méthode qu'ils assimilèrent de leurs aïeuls. Les tous petits n'avaient rien d'autres pour s'épanouir que d'imiter les grands, faire comme son père, tel l'adage « Moh engendra Moh. ». Un garçon, plus astucieux que ses camarades, fabriqua une petite charrue en bois qu'il tenta d'atteler à deux pauvres chats et jouer au laboureur. Des jeux aussi stupides que tout le reste, tout un enchevêtrement des pensées spécifiques à ce milieu.

M'hend faisait partie de cette nature hostile remplie de maquis, il la connaissait parfaitement, jusqu'aux plus petites herbes qui servaient à de multiples usages. Comment expliquer que les animaux, par instinct, ne broutaient pas certaines herbes très vénéneuses voire mortelles, alors que des adultes les utilisaient sciemment comme remèdes.

Par exemple, pour soigner la coqueluche, ils faisaient bouillir la racine d'une plante extrêmement dangereuse dans du lait qu'ils donnaient à leurs enfants malades. On

préparait des plats avec des herbes toxiques qu'on avalait sans mâcher. La cuillerée devait passer dans le gosier sans être en contact avec les muqueuses pour éviter des clocs instantanées dans la bouche. L'usage des herbes et des plantes était multiple et les recettes nombreuses, tout le monde en profitait y compris les animaux.

Amokrane avait monté trois huttes dans un de ses champs, deux d'entre elles servaient à stocker la réserve de foin pour l'hiver, la troisième était vide, elle servait d'abris par temps de pluie. On pouvait y trouver à l'intérieur quelques ustensiles rudimentaires, du sel, de l'huile d'olive et une boîte d'allumettes, l'huile de table n'était pas connue.

A chaque début de printemps, M'hend allait cueillir des asperges sauvages d'une saveur exceptionnelle, il y avait aussi toutes sortes de champignons dont une espèce de truffe qu'il faisait cuire dans de la cendre. Après la traite du lait auquel il mélangeait une petite quantité de sève de figuier, il fabriquait son « fromage ».

De sa vie de petit berger, il apprit énormément de choses, sa passion pour les pièges fut sans limites. Pendant la période migratoire, les étourneaux envahissaient le ciel et il en attrapait beaucoup faisant profiter sa famille pendant les moments de disette. Tout le monde braconnait, le gibier le plus apprécié de tous fut le lièvre, la perdrix et la grive. Mais aussi tout y passait, le chacal ou d'autres espèces d'animaux sauvages, tels le porc-épic ou le hérisson, ces deux derniers étaient très prisés. Les gens mangeaient de tout, sauf le sanglier interdit par la religion.

Sa vieille tante l'accompagnait souvent aux champs, elle lui donnait un coup de main, quand il s'agissait de couper du frêne pour les animaux. Muni de sa hache, il montait sur l'arbre pour couper les branches et sa tante se chargeait du feuillage. Ce matin là, il était en haut d'un frêne quand il fut harcelé par deux gros lézards verts, il devait boucher l'orifice de leur nid.

Une bataille acharnée s'en suivit, le premier lézard passa à travers sa chemise, il sentit ses griffes sur son dos, le

second passa par le pan de son pantalon. M'hend réussit à faire tomber un des deux pendant que l'autre l'attaqua à son tour.

L'affolement faillit prendre le dessus sans sa tante qui l'encouragea à tenir bon pour ne pas tomber, ça lui aurait été fatal. Du coup, le lézard tombé à terre remonta vers son nid, entre temps, M'hend s'était déplacé sur le tronc dégageant ainsi l'entrée du nid et les deux lézards retrouvèrent leur cache. Il redescendit de l'arbre sain et sauf mais tremblotant, il jura de se venger contre les maudites bêtes.

Avec habilité, il fabriqua un poignard en prenant soin de bien aiguiser la lame à double tranchant, puis s'entraîna au lancer tous les jours pendant que ses animaux paissaient. Par une belle journée de printemps, soudain, il vit un énorme lézard vert immobile sur le tronc d'un arbre, il lui lança son poignard qui se planta dans le dos du reptile. Content de son exploit, il savoura un instant le plaisir puis appela sa tante pour venir admirer son tir.

A part le poignard, il avait son « tire boulettes » et sa fronde qu'il confectionna avec du raphia.

Sa tante avait une brebis qu'elle détestait car elle n'était pas docile, elle allait brouter dans des endroits impossibles. Cette fois, la brebis se trouvait au bord d'un talus quand sa tante lui demanda de la tirer. Le boulet qui partit aussitôt souleva la pauvre bête qui tomba dans un précipice.

Sa tante qui n'y croyait pas vraiment, frappa de ses deux mains croyant la brebis morte mais quelques instants après, elle réapparut sans séquelles.

Elle avait, également, un bélier qui cognait sur n'importe quoi, M'end proposa à sa tante de le dresser. Il l'attacha contre un arbre avec une corde assez solide, s'arma d'un gourdin, prit ses distances puis provoqua le bélier. Ce dernier prit son élan pour foncer sur son adversaire, M'hend le recevait avec des coups sur sa tête jusqu'à épuisement. L'astuce fut une réussite car depuis ce jour, le bélier devint docile comme un mouton.

Pour le seconder dans la garde de ses animaux, M'hend avait un petit chien qu'il appela Fox, il était blanc et moucheté de taches orange, tellement intelligent qu'il en fit presque un confident. Au début de la révolution et pour la première fois, l'armée montait au village pour visiter les maisons. C'étaient des chasseurs alpins avec leurs larges bérets sur la tête, un des militaires tenait en laisse deux gros bergers tout noirs. Fox osa les attaquer de trop près et les deux chiens eurent très peur, sûrement dressés pour autre chose. Le militaire réagit en braquant sa mitraillette sur fox et ordonna à M'hend de tenir son clébard.

Hélas, Fox devait subir un sort atroce, l'ordre fut donné d'abattre tous les chiens qui gênaient par leurs aboiements. Ceux qui circulaient de nuit ne voulaient pas être dérangés et pourtant, à cette époque il n'y avait pas encore de militaires aux alentours. Quelques « pseudos » ne décampaient jamais du village, ils passaient de maison en maison.

M'hend assista à la pendaison de pas moins onze chiens, victimes de leur gueule. Un type, de très grande taille surnommé « Touil », se porta volontaire pour les liquider à sa manière. Le propriétaire passait un nœud coulant autour du cou de son chien, Touil se chargeait de la besogne, il les balançait un par un au travers d'un grand arbre jusqu'à ce que la mort s'en suive.

M'hend aimait son compagnon, il refusa de l'emmener à la potence mais il n'avait pas le choix, c'était son chien ou lui. Comment faire disparaître Fox sans souffrance se demanda t-il ? Le lendemain matin, dans leur champ avec ses bêtes, il était là à réfléchir à la solution quand arriva un berger avec son troupeau de chèvres. Le vieux berger lui proposa de l'aider à en finir, il organisa la pendaison en préparant la corde. M'hend s'exécuta en attachant son chien à un arbre surplombant un talus.

Le berger fit une grimace d'en bas et Fox sauta d'en haut, il pendit au bout de la corde mais touchait le talus. Avant de mourir, Fox coupa sa langue en lambeaux, son agonie fut insupportable pour son maître qui eut

énormément de regrets. Il se sentit coupable, son choix n'était pas le bon, il aurait mieux fait de le confier à Touil, son chien aurait moins souffert.

Un braconnier, de retour de sa partie de chasse avec son fusil en bandoulière, s'adressa à quelques jeunes qui se trouvaient à la « djemâa » et leur dit qu'il venait d'abattre deux chacals, s'ils en voulaient. En cet hiver où tout manquait, l'occasion fut propice pour M'hend et ses deux cousins qui saisirent cette occasion. La neige avait cessé de tomber la veille mais au sol, il y avait une épaisseur d'environ 20 à 30 centimètres.

Une fois sur les lieux, les trois compères firent leur choix et optèrent pour le plus grand, ils allaient l'embarquer lorsqu'ils furent interpellés par Touil qui se trouvait juste en bas, remontant la pente. Il leur suggéra de prendre le plus petit, car leur disait-il, le grand était trop lourd. Bien sûr que la présence de Touil sur les lieux était pour quelque chose. Il mit le grand chacal sur ses épaules et traça son chemin.

De retour à la maison, les trois mômes ne surent pas comment dépecer le gibier, ils étaient trop jeunes pour cela, alors ils pensèrent à Da Boualem qui se fit une joie de le travailler moyennant sa part. Le chacal fut partagé en quatre parts égales, deux gigots, deux épaules et tout le reste sauf les viscères. Les parts furent tirées au sort, M'hend prit sa ration et rentra à la maison pour aider à préparer le dîner. Ce soir là, toute la famille se gava de viande de chacal cuit sur un feu de braise par un temps de neige.

Les gens mangeaient de tout, par pudeur et pour ne pas montrer leur dénuement, ils disaient que le chacal était un remède, à condition de le faire mijoter pendant longtemps. Durant la guerre, on ne consommait plus le chacal, on disait qu'il avait mangé de la chaire humaine, par conséquent, il devenait impropre à la consommation.

A l'indépendance, une vieille femme ramena trois minuscules petits chacals dont les yeux étaient encore clos, ils venaient à peine de naître. Ceux là, n'avaient pas

mangé de l'humain, donc, ils tombaient à point pour la marmite et surtout pour guérir une maladie « bizarre » ramenée du sud par le frère de celle qui les trouva. M'hend pria la vieille femme de lui en donner un, pas pour le manger mais pour l'élever par plaisir.

C'était en fin d'après midi, il pensa l'alimenter à l'aide d'une tétine qui accompagnait certains flacons de médicaments, sur le champ il n'en trouva pas. Alors, il mit le chacal dans un béret, ajouta une touffe de laine pour le protéger contre le froid, puis le déposa dans la demeure de sa vieille tante en attendant de trouver le compte gouttes qui servirait de biberon.

Au matin, il n'y avait que le béret vide, le chacal avait disparu, il pensa immédiatement, que sa tante l'avait jeté. S'adressant à elle, lui demandant où était son chacal, elle lui répondit sèchement, lui faisant savoir qu'elle n'y avait pas touché et que son chacal ne l'intéressait pas du tout. Alors, M'hend se retourna contre son jeune frère qui jura qu'il n'y était pour rien

non plus. Une énigme qui le laissa pantois, comment le chacal s'était-il volatilisé ?

Durant cette époque de l'été 1962, M'hend était nouveau marié. Sa jeune épouse ayant entendu le miaulement de petits chats, alla voir de près dans la demeure de la vieille. Après la découverte, elle appela son mari pour la rejoindre au plus vite. M'hend ne crut pas ses yeux, le chacal était là, il tétait la chatte en même titre que les petits chatons. Une surprise de taille pour M'hend qui avait repris le chacal pour le remettre dans le béret et voir ainsi comment cela s'était passé. La chatte le suivit, puis saisit le chacal par le cou et l'emmena vers ses petits.

De jours en jours, le petit chacal téta tout le lait de la chatte, lésant les chatons qui devinrent rachitiques. En grandissant, il prit des formes, son museau s'étira, sa queue devint poilue et son instinct de chacal omniprésent. M'hend pensa en faire un animal domestique, du fait qu'il fut séparé de sa mère très tôt, mais le chacal agissait exactement comme ses

semblables. Un habitant du village en avait élevé un qui s'avéra dangereux, puisqu'un jour il lui dévora un chevreau avec lequel il avait grandi.

Avant de repartir au sud pour un séjour de trois à quatre semaines, M'hend confia l'animal à sa jeune épouse. A son arrivée, il constata que son chacal n'était plus la maison, En cherchant à savoir où il était, son père le sermonna, lui faisant savoir qu'il s'en était débarrassé et qu'il n'avait pas intérêt à poser de question. En effet, alors que sa petite sœur dormait, le chacal lui arracha une bonne touffe de cheveux, la blessant à la tête.

En ce début de l'année 1958, M'hend faisait son premier voyage à destination d'Alger. En compagnie de son père, ils allaient voir un médecin. Amokrane était en congé de maladie de longue durée et son fils avait ses troubles de conscience. M'hend fit connaissance avec le train qu'il voyait pour la première fois, c'était une rame de couleur rouge appelée « Micheline ».

Les deux ou trois tunnels sur le tronçon et les vastes plaines s'étendant à l'infini, auxquels s'ajoutait le bruit de l'autorail, le rendaient encore plus hébété. A l'arrivée, la ville avec ses bâtiments pointés vers le ciel, ses lumières en lettre de feu, le bruit assourdissant du tramway, le laissaient hagard, perdu dans un monde qui n'était pas le sien. Avec son père, il découvrit tout un tintamarre, les repas du restaurant, les cafés, l'hôtel, les ballades etc. Le séjour fut très court, trois jours à peine et les voilà de retour au bercail, il avait presque 16 ans.

Amokrane, contraint par la maladie, rentrait définitivement de Paris en 1957. La guerre de révolution battait son plein, il fallait fuir pour sauver sa peau. Avec l'aide de quelques connaissances, Amokrane réussit à caser son fils dans un centre de formation juste après son premier voyage sur Alger. M'hend n'avait pas encore ses dix sept ans, âge requis pour suivre un stage de formation, l'important était de quitter le village, il le plaça dans un centre de préformation.

Débarquant de son village, M'hend ne parlait que très peu le français, n'ayant pas fini le cycle primaire à cause de la guerre. Quant à l'arabe algérois, il n'y comprenait absolument rien. C'était une aubaine pour certains camarades de sa section qui trouvèrent en M'hend de quoi s'amuser. Comme beaucoup étaient natifs de la Casbah, ils se moquaient de l'arriéré paysan, lui faisant subir toutes les brimades allant jusqu'à lui donner des coups. Il encaissait et souffrait en silence, il se souviendra longtemps de ses premiers mois d'apprentissage à Alger.

Dans cette section de préformation, on leur apprenait un peu de tout, enseignement général, travaux pratiques en atelier ainsi que le sport que M'hend refusait de pratiquer. A cause de son complexe de montagnard, il n'était pas question de porter une cuissette, c'était lui demander l'impossible. Alors, il préféra la punition à chaque séance de sport que de s'afficher en public avec un short.

Avec le temps, il apprit beaucoup de choses élémentaires, après six mois passés en préformation, sept mois en section de réserve, il changea de centre et entra en formation. Ayant acquis quelques connaissances, il se sentit en mesure de jouer le rôle de petit citoyen. Souvent trahi par son accent, mais assez dégourdi pour se débrouiller, il s'en tira très bien dans pas mal de domaines. Avec son indemnité de stagiaire, il se payait même un vélo avec lequel il sillonnait Alger.

M'hend n'était rien à côté des jeunes « Roumis » qu'il regardait passer avec envie sur leurs motos « Vespa », ils faisaient fureur. Drôle d'époque où chaque année arrivait avec ses nouveautés, être au top, c'était porter un pantalon en fuseau, une chemise à grands carreaux et des chaussures pointues. Les plus nantis portaient en bandoulière, un poste radio à transistors auquel s'ajoutait la coupe de cheveux imprégnés de brillantine et de gomina. Un peigne plat, à moitié apparent dans la poche, devait servir à arranger la mèche de cheveux en forme de tirebouchon pendant sur le front.

Quelques arrivistes essayaient d'imiter les gens à la mode, du moins sur le plan vestimentaire. Les pauvres bougres ressemblaient à des clowns lorsqu'ils tentaient de se mettre au diapason. Le corbeau voulant imiter le cri de la perdrix finit par perdre sa voix. Tel celui là qui se paya difficilement un pantalon tellement serré, qu'une fois mis, il ne put le sortir de ses pieds, il était si crasseux qu'il dut le déchirer pour l'enlever. M'hend était parmi les autres campagnards qui formaient un groupe soudé contre toute agression. Cette équipe de stagiaires finit par se faire respecter par les autres, elle s'améliora jusqu'à dépasser la mêlée et devenir une bande.

Apprenant l'arrivée au village d'un stagiaire, Malha alla lui demander des nouvelles de son fils. Avant de lui répondre, le stagiaire fit bouger sa tête pour faire balancer sa mèche de cheveux pour impressionner. Il mit un temps pour répondre : s'il est dynamique, s'il est capable, s'il se débrouille... Malha excédée : je ne te demande pas si mon fils est capable, espèce d'abruti, je te demande s'il va bien. Longtemps après, Malha se

souviendra de l'attitude du stagiaire qui se prenait pour un crack.

Quand ces jeunes apprentis citadins partaient au bled, ils en rajoutaient pour attirer l'attention des villageois. Ils poussaient le culot jusqu'à faire croire qu'ils avaient perdu leur accent pendant l'année ou les quelques mois passés en ville. Il fallait les voir comment ils se ridiculisaient en faisant les zouaves. Avec leur allure maladroite, ils tentaient de se faire passer pour des « Roumis ».

Durant sa formation, M'hend se révéla quelqu'un de doué, il finit son stage avec une bonne mention et les félicitations du centre. Il fut l'élève le plus apprécié de son moniteur, un Algérien civilisé, passionné de la grosse moto. Il avait gagné un prototype lors d'un tournoi de moto-cross. Souvent, il demandait à M'hend d'astiquer la belle « Norton » de plusieurs chevaux et de temps à autre, il l'invitait à faire un tour avec lui. Dès la fin du stage, son moniteur qui avait beaucoup d'estime pour

son stagiaire à cause de ses qualités, le plaça chez son ami installé à Bab el Oued pour y travailler.

La vie durant cette époque était difficile, son patron n'avait pas de commandes. Il lui donnait l'argent de poche et faute de travail, il l'envoyait sillonner le quartier avec des imprimés publicitaires qu'il glissait dans les boites aux lettres. Un matin, sans même attendre l'arrivée de son employeur, M'hend décida de mettre le double des clés sous le rideau. Il glissa une enveloppe avec un mot pour l'informer qu'il partait au sud. En fait, il retourna au village chez ses parents qui étaient dans une situation plutôt médiocre à cause du manque dû à la guerre.

Sa mère se débrouilla pour lui procurer un peu d'argent, allant jusqu'à vendre quelques bricoles sans valeur, juste de quoi couvrir le prix de son voyage retour sur Alger et subsister une semaine environ. M'hend se contentait des repas sandwich, à vingt centimes, composés d'un bout de pain avec quatre sardines ou quelques frites.

Il passa ses nuits dans des petits hôtels où ils furent plusieurs personnes à partager la même chambre, moyennant deux ou trois francs la nuitée. Depuis son expérience du bain maure moins cher, il n'y retourna plus à cause de la promiscuité.

Pendant cette période de misère, les gens fuyaient leurs villages à cause de la guerre, ils traînaient partout à Alger. Les bains maures se transformaient en dortoir la nuit et même leurs terrasses affichaient complet. Des paillasses, collées les unes aux autres, empêchaient les locataires de se déplacer sans se piétiner, une nuit coûtait cinquante centimes en terrasse et le double ailleurs.

Quelques personnes de son village avaient loué, en permanence, une baraque érigée au coin d'une terrasse d'un hammam. On lui proposa de prendre place avec eux pour le dépanner, il passa toute la nuit recroquevillé jusqu'au matin à cause des punaises. Il fut envahi à tel point, qu'il enjamba quelques locataires avant de rejoindre un robinet d'eau auprès duquel il passa la nuit.

Par le biais de ses connaissances, son père réussit à le placer dans une entreprise de bâtiment, comme apprenti mécanicien. Mais en fait, on lui faisait faire des travaux de manutention comme les autres manoeuvres. Le chef de parc était un espagnol dur et méchant, il n'avait aucune considération pour les ouvriers à qui il donnait, quelque fois, des coups de pied.

M'hend avait moins de dix huit ans, il se levait à cinq heures du matin pour ne pas louper le train qui le déposait chaque jour à Oued Smar. A chaque passage à la gare, il achetait son casse-croûte de midi et au retour du travail celui du soir.

A l'entrée du parc, il y avait une habitation, probablement de fonction, réservée aux cadres de cette entreprise du bâtiment.

Une dame avait remarqué M'hend, il se mettait à l'abri des regards pour prendre son bout de pain avec 4 sardines. Un jour, alors qu'il s'était adossé à un arbre

pour manger son casse-croûte, il fut interpellé par la dame.

- Eh ! Petit, lui lança-t-elle, il leva les yeux et aperçut la dame.

- Oui, c'est à toi que je parle.

Le pauvre, croyant qu'il gênait ou dérangeait, répondit :

- Oui madame, je m'en vais.

- Mais non pas du tout, viens voir, approche, lui dit la dame. Ensuite, elle lui demanda pourquoi il n'était pas avec les autres à la cantine. Il ne sut quoi répondre, la question était embarrassante, il rougissait de plus belles car il était d'un tempérament timide, mais elle l'avait certainement bien observé, elle lui demanda d'entrer et lui ouvrit la porte.

M'hend ne pouvait qu'exécuter, ce fut comme un ordre. Elle le fit entrer à la cuisine et l'obligea à se mettre à table, il était tellement gêné que le pauvre était dans tous ses états. Avant de sortir, la dame lui proposa de

passer chez elle tous les midis pour déjeuner. Hélas, c'était le premier et le dernier repas qu'il prenait chez la dame. De toutes manières il m'aimait pas ça, quémander sa nourriture n'était pas sa nature, il eut préféré avoir faim que d'aller chez des gens.

Le lendemain matin, deux camions de gros tonnage étaient stationnés à l'intérieur du parc et attendaient d'être déchargés. Le chef espagnol appela M'hend et lui ordonna de rejoindre les autres manœuvres pour aider au déchargement. Comme il faisait remarquer au grand chef que les charges étaient trop lourdes pour lui, la réponse fut menaçante avec le geste du coup de pied. M'hend répliqua qu'il n'avait pas intérêt à le toucher, qu'il n'était pas comme les autres, qu'il était là pour apprendre la mécanique et non pas décharger les camions. L'espagnol réagit violemment :

- Ah bon ! C'est comme ça, tu refuses le travail petit morveux, vas prendre ton compte et dégages. Un petit salaire de misère, il fut payé à l'heure par le comptable

qui était prévenu de son renvoi, ce fut la dernière matinée qu'il passa à Oued Smar.

A Alger, les bérets rouges harcelaient les gens, surtout les montagnards qui étaient tous considérés comme suspects. Un jour, en compagnie d'un proche, ils furent interpellés par des soldats parachutistes :

- Eh, vous deux, vos papiers !

Pour M'hend c'était clair, il fut mis de coté pour l'interrogatoire puisque sa carte d'identité portait le fameuse estampille. Son compagnon était natif de Biskra et habitait la même ville, alors le militaire indécis, le toisant à plusieurs reprises tout en relisant son nom, finit par dire :

- Mince alors, j'aurais juré que tu es montagnard aussi.

Avoir 18 ans dans une zone déclarée « Rebelle », n'était pas chose facile, il fallait sauver sa peau et aller chercher l'aventure sous d'autres horizons. Bien sûr, la première destination toute proche ne pouvait être qu'Alger, mais son « cachet type » lui collait à la peau. A chaque rafle

ou contrôle, il fut harcelé à tel point qu'il devait s'éloigner encore d'avantage. Il décida de quitter le nord pour rejoindre le sud, un territoire difficile à atteindre car pour s'y rendre il fallait un laissez-passer spécial délivré par la préfecture.

M'hend falsifia l'autorisation paternelle requise aux mineurs pour l'obtention du document et le préposé au bureau des services administratifs spécialisés ne remarqua rien. Donc, après 15 jours d'attente, le voilà détenteur du fameux papier lui ouvrant le passage vers une contrée lointaine. Il avait également menti à un proche pour lui dire qu'il venait de la part de son père, lui demander de lui prêter deux cents francs afin de se rendre chez ses oncles travaillant et domiciliés à Ouadhri. Il acheta un billet et tenta l'aventure sous d'autres cieux.

Partir par route n'était pas recommandé et de toutes façons, M'hend avait entendu parler de la frontière qui coupait les territoires du sud avec ceux du nord. Il décida de partir par les airs et fit son baptême de l'air en «

Brêguet », un avion à deux ponts avec quatre moteurs à hélices. Les voyageurs de première classe étaient assis à l'étage, lui était en dessous avec d'autres passagers en deuxième classe.

Avant le décollage, des bonbons furent servis, instinctivement il fit comme tout le monde. En altitude, les stewards proposèrent un repas aux passagers, M'hend refusa avec gentillesse le carton. Il avait très peu d'argent dans sa poche, les quelques francs qui lui restaient après l'achat du billet, ne suffiraient pas. Le carton repas comparé au casse croûte paraissait d'un grand luxe, la suite ne fut que regrets. Après avoir servi et débarrassé les boites, les stewards ne demandèrent rien aux passagers, une leçon que M'hend médita longtemps en se marrant de lui-même.

Assis à côté d'un hublot, admirant le paysage, il aurait aimé que le vol s'éternise. Le spectacle qui s'offrait à ses yeux était éblouissant. Pour la première fois, il découvrait le Sahara avec son immense étendue de

sable et ses dunes. Habitué aux collines de sa région, il fut impressionné par ce qu'il observait d'en haut.

Ce jour d'octobre 1960 fut pour M'hend une date mémorable. Au débarquement, il s'attendait à un contrôle militaire comme ce fut le cas à Alger, mais il n'en fut rien. Les voyageurs quittèrent l'aérogare où un autocar les attendait devant l'entrée pour les conduire à Ouadhri.

La ville lui parut étrange, la guerre n'était pas passée par cet endroit, il y avait plein de harkis en toute liberté. Employés à différentes tâches dans les casernes par la légion étrangère, ils y allaient travailler puis rentraient chez eux en fin de journée avec leurs armes. Incroyable contraste que M'hend découvrait dans cette ville du grand sud, il vit et assista à des choses invraisemblables.

Les harkis avaient un penchant pour la boisson, au coin du bar, ils déposaient leurs armes puis s'attablaient pour s'abreuver sans retenue. Dans cette zone du sud, M'hend alla de surprise en surprise, les gens avaient des

comportements bizarres, ils ne rataient jamais une prière à la mosquée mais buvaient avant d'y aller.

Le voila arrivé au centre ville où habitait son oncle Bachir hébergé par son beau père. Ce dernier avait tout un espace composé de locaux commerciaux et d'habitation, il y avait de quoi loger un bataillon. M'hend n'éprouva aucune difficulté à trouver l'adresse, ses oncles furent nombreux à s'établir à Ouadhri depuis fort longtemps, chacun avait son propre commerce. L'accueil était plutôt froid, il arrivait chez eux en intrus, mais ne le montrèrent pas au départ et lui-même ne fit pas attention, ce fut par la suite que les choses se gâtèrent.

Trois jours seulement passés chez son oncle, ce dernier lui fit savoir qu'il lui avait réservé un lit, pour plus de commodités, dans un petit hôtel situé juste à côté. M'hend devait partager la chambre avec quelqu'un du village travaillant là-bas. Quant à la nourriture, il allait chez son oncle pendant les heures de repas, sinon, il restait dehors devant le magasin. On ignorait sa présence mais lui n'avait pas compris qu'il dérangeait.

Au début du mois de Novembre de la même année, soit moins d'un mois plus tard, le hasard aidant, M'hend se rendit à la mairie qui servait en même temps de bureau de main d'œuvre.

Il tomba à pic sur une offre d'emploi et se présenta le jour même à l'organisme recruteur qui l'embaucha sur le champ. On l'invita à s'installer immédiatement, c'était une occasion inespérée, un hasard chanceux.

Le représentant de la société était absent, son intérimaire venait de renvoyer le secrétaire et il fallait le remplacer en urgence. A son retour, le représentant ne demanda pas qui était l'étranger assis à la place de son secrétaire. Après un long moment de discussion entre les deux, l'intérimaire présenta le nouveau secrétaire. Ensuite, il l'informa qu'il avait licencié l'ancien, un jeune du patelin, sans en donner les raisons. Le patron, un ex légionnaire d'origine britannique, naturalisé français, ne fit aucune remarque comme si rien ne s'était passé.

Pendant les quelques premiers jours de son embauche, M'hend n'avait pas eu l'occasion de mieux connaître l'intérimaire qui paraissait être un français de souche. Cependant, il avait un défaut, celui de boire sans arrêt, ce qui ne gênait personne. Après le départ de l'intérimaire, le représentant fit signer à M'hend son premier contrat d'embauche en qualité de Commis aux écritures. Ensuite, il lui expliqua les conditions de travail et son rôle dans l'exécution des travaux de bureau dans ce Relais. A la fin, il lui fit savoir que son ex secrétaire lui faisait des courses, qu'il obéissait à ses ordres et de conclure par la phrase suivante :

- J'espère qu'on va s'entendre tous les deux. Cette phrase, émanant d'un ex légionnaire, tête en boule rasée à zéro, sonnait faux dans les oreilles de M'hend.

De quelle entente voulait-il parler et à quoi faisait allusion le représentant, se disait-il avec appréhension. M'hend, fraîchement embauché ne pouvait qu'exécuter les ordres, Le patron l'envoya lui acheter quelques bouteilles de bière anglaise ainsi que quelques tablettes

de chocolat. Au retour, il l'invita à boire avec lui, M'hend refusa catégoriquement, lui faisant savoir qu'il venait d'une zone montagneuse et que chez eux c'était interdit. Le représentant n'insista pas, voyant en M'hend quelqu'un de rigide et de dur comme le roc de son patelin.

Sur cette importante base par son rôle, ils étaient cinq personnes au total, le représentant, lui-même, un ouvrier d'entretien, un gardien de jour et un veilleur de nuit. M'hend qui fut forgé par l'aspect de sa haute montagne avec ses us et coutumes intangibles, ne s'attendait pas à trouver un monde si léger et permissif à ce point.

Un jour de Ramadhan, alors qu'il rentrait au relais après quelques courses, il surprit un des ouvriers dans une attitude inhabituelle, il n'en revenait pas. La scène qui se jouait devant ses yeux, en plein mois de Ramadhan, par des acteurs tels l'ouvrier qu'on appelait « Ammi Ali » à cause de son âge, l'avait complètement abasourdi. Il se rendit compte, par la suite, que beaucoup de gens de

cette ville se comportaient de la même manière. M'hend finit par éprouver de la répulsion envers tout le monde, même ceux qui n'y'étaient pour rien.

Au relais, à côté de l'appartement du représentant, il y avait cinq chambres équipées et réservées aux agents de passage. M'hend occupa l'une d'elles et fut très content de quitter le petit hôtel. Son patron ne l'envoyait plus faire les courses depuis l'arrivée de Stéfán. Ce dernier, un jeune Suisse que le représentant présenta comme étant son filleul, les faisait à sa place.

Stéfán était arrivé avec une moto qu'il prêta, de temps à autre, à M'hend qui aimait se griser sur les routes rectilignes du sud. Son rêve, c'était d'en posséder une et parcourir les routes de sa vallée au pied de la montagne, ce fantasme de jeunesse resta inassouvi. Le jeune suisse se confiait souvent à M'hend, il lui raconta plein de choses, ventant le passé de son « papa ». Les deux finirent par sympathiser et devinrent presque des amis. Un jour, Stéfán était reparti comme il était venu à cause d'une petite dispute avec son parrain.

M'hend remit son premier salaire à son oncle qui décida de prélever une somme équivalente à sa pension alimentaire. Il fit savoir à son neveu que les temps étaient assez durs et par conséquent, il allait réfléchir pour définir plus tard le montant de la pension. En attendant, il retira quelques billets de sa paie pour les lui remettre et lui dit d'aller s'acheter un pantalon, une chemise et une paire de chaussures. M'hend, ayant trop de respect pour son oncle, ne souffla mot. D'ailleurs, comme tous les gens du bled, il se devait de remettre son argent à son tuteur, à défaut des parents absents.

Le lendemain matin, journée de dimanche, M'hend se promenait dans le jardin public, lorsqu'il aperçut son oncle venir à sa rencontre. Il faisait assez chaud et sa présence sur les lieux n'était pas fortuite, il était là pour lui dire quelque chose. M'hend eut une appréhension quand son oncle s'approcha vers lui et l'aborda en ces termes :

- Tiens c'est pas mal ce pantalon, et les chaussures te vont bien ? Sans attendre la réaction de M'hend, il enchaîna :

- A partir d'aujourd'hui, je ne veux plus te voir à la maison ni roder au tour !

M'hend, complètement ahuri, lui balbutia difficilement :

- Pourquoi, qu'ai-je fait de mal.

- Tu as une mauvaise conduite et tu es mauvais !

Tout en sanglots et sans mesurer la dureté des paroles aussi graves, il s'éloigna en prenant le chemin du relais. M'hend n'avait rien fait pour mériter cette salissure, trop de questions envahirent sa tête. Il resta éveillé toute la nuit, cherchant à trouver une cause ou une raison. Le lendemain dans la matinée, le gardien se présenta au bureau pour annoncer à M'hend que son oncle demandait à le voir.

Il sortit aussitôt, son oncle était devant le portail avec son visage qui laissait apparaître une mine mesquine, à

l'opposé de celle de la veille qui était agressive. Son oncle avait les larmes aux yeux quand il lui fit savoir qu'il était désolé de ce qui était arrivé, que ce n'était pas sa faute et qu'il regrettait son geste.

Il se justifia en invoquant son beau père qui avait des filles. M'hend n'avait rien compris de tout cela, il ne souffla pas le moindre mot, c'était trop tard.

Après cette très brève entrevue, il prit le téléphone et appela le beau père pour une explication. Ce dernier, très surpris, l'assura de toute son affection, lui faisant savoir qu'il ignorait tout de cette histoire et qu'il le considérait comme son propre fils. Devant cette énigme, M'hend pensa que son oncle avait inventé cette histoire ambiguë pour des raisons financières. Faire payer à son neveu sa pension alimentaire devenait gênant, ne pas le faire c'était s'encombrer de frais supplémentaires.

En effet, Bachir avait été presque adopté dès son jeune âge par Amokrane, cela méritait un peu de reconnaissance envers celui qui le prit en charge au-delà

des limites. Il fallait donc, trouver un moyen pour se justifier, Bachir savait que son neveu allait informer ses parents. Par conséquent, il n'hésita pas à prendre ses devants pour le discréditer en inventant des mensonges. Dans une lettre qu'il adressa au bled, il accusa M'hend de tous les défauts. Amokrane avait deviné qu'il y avait quelque chose de louche dans cette histoire, il écrivit une longue lettre à son fils dans laquelle il lui prodigua ses conseils.

Une autre provocation, d'une gravité extrême, faillit dérouter et déstabiliser M'hend. Peut-être que son oncle voulait le pousser à la dérive pour se donner raison. Ce jour là, Bachir n'était pas seul, il s'était fait escorté par son cousin.

Les deux compères interceptèrent M'hend dans une rue, ils lui enjoignirent de quitter Ouadhri sur le champ et le menacèrent. Ils rajoutèrent qu'il était indigne de faire partie de sa famille, qu'il était... etc.

M'hend ne répondit pas à la provocation, il informa son père qui ne tarda pas à lui répondre par des mots pleins de sagesse et de compréhension. Dans sa lettre, Amokrane écrivait qu'après tout, Bachir n'était pas le gouverneur du sud pour l'expulser, qu'il connaissait parfaitement ses gendres et que leur attitude ne l'avait ni étonné ni surpris.

Difficile d'encaisser les dernières paroles de son oncle, il voulait se venger contre ce qui l'accablait, du coup, il dévia de sa conduite pour devenir voyou au sens le plus large. Il s'était mis à boire, à défier les gens et à provoquer n'importe qui, il faisait le dur et cherchait la bagarre. Avec sa corpulence et l'âge aidant, il se sentait invulnérable. Ses oncles l'évitaient car il devenait dangereux, capable de tout. Il leur barrait le passage en s'attablant exprès dans une ruelle pour les provoquer à son tour mais ils rebroussaient chemin.

Cette mésaventure dura quelques mois, le temps d'effacer son comportement irréprochable qu'il considéra comme étant une lâcheté. Il voulait prendre

sa revanche en se montrant méchant et provocateur jusqu'à se tailler une renommée. Par la suite, il regrettera tous les torts qu'il avait causés arbitrairement à quelques personnes. M'end ne se gênait pas pour faire le « gangster » et cela fonctionnait très bien.

La fermeture du relais durant la période des congés fut une occasion pour rejoindre une importante base. Il allait quitter ce milieu malsain et cesser ses dépassements pendant deux mois. Muni de ses deux bulletins de paie préétablis que le représentant lui avait remis, il partait encore plus loin vers le grand sud. Arrivé sur place, il eut droit à certains égards, puisqu'il était le secrétaire du représentant investi de tous les pouvoirs par la société. Il fut affecté à la gestion du personnel en attendant de réintégrer son poste au relais dès sa réouverture.

A son retour de congé, le représentant informa la base du sud de son arrivée. M'hend saisit cette occasion qui se présenta pour demander s'il pouvait rester définitivement à la base, après que celle-ci eut donné

son accord. Le représentant ne demandait pas mieux, M'hend savait qu'il voulait se débarrasser de lui pour le remplacer. Et ce fut ainsi que commença sa carrière dans cet endroit fraîchement inauguré.

M'hend s'était construit au fil des 17 années passées au sud et grâce auquel il apprit beaucoup. A partir de ce moment là, venir en congé de récupération au nord ne posa aucun problème. Des laissez-passer spéciaux furent délivrés aux travailleurs pour une longue durée, ils permettaient la liberté de circuler à travers tout le territoire. M'hend voyagea partout sans soucis d'être ennuyé. Lors d'un barrage de contrôle d'identité, les militaires à qui il présenta le fameux document, le remercièrent en lui rendant ses papiers. Tous les autres passagers de l'autocar furent évacués les mains sur la tête et alignés en bas pour être contrôlés.

Les séjours se passaient normalement entre le nord et le sud, il récupéra toutes les 6 semaines pour 15 jours de congé puis repartait. Ce fut ainsi, durant tout le deuxième semestre de l'année 1961 jusqu'à ce jour du

19 Mars 1962, date du cessez le feu. Il fêta l'événement chez lui où il se trouvait en congé de récupération. La paix retrouvée, il revisita certains endroits de son enfance interdits pendant la guerre et s'offrit d'agréables moments en souvenirs des années de misère.

Ce printemps de 1962 fut la saison ayant laissé le plus de traces dans la vie de M'hend. Il retourna à son poste de travail après les 15 jours passés au nord. Au sud, la situation commençait à se gâter sérieusement, pas d'avion de relève, manque de ravitaillement et surtout la crainte d'être la cible de certains collègues partisans de l'armée secrète. Tous les Algériens étaient sur leurs gardes jour et nuit et il y avait de quoi s'inquiéter. Un caissier qui était dans la même section que M'hend, lui avait dit un jour, sur un ton mi-figue mi-raisin, tout en soulevant le pan de sa veste laissant apparaître un pistolet :

- M'hend, j'ai envie de t'abattre !

Par la suite, il s'avéra que le caissier était un élément dangereux parmi d'autres. Ceux qui avaient quelque chose à se reprocher et qui n'étaient pas partis, avaient subi la vengeance des collègues Algériens.

En effet, longtemps après, des découvertes macabres seront mises à jour, il s'agissait de compatriotes assassinés et enterrés dans le sable ou d'éléments suspects qui avaient disparu pendant la furie.

Les agents attendaient depuis quelques jours l'arrivée improbable d'un avion, la peur habitait les travailleurs et il fallait quitter cet endroit qui devenait très dangereux. Enfin, un avion atterrit, mais il ne suffit pas à embarquer tout le monde. M'hend faisant partie du service chargé d'établir la liste des passagers, il s'inscrivit parmi les prioritaires. A l'aéroport d'Alger, les chauffeurs de taxis n'étaient pas autorisés à sortir avec leurs passagers, les policiers les refoulaient sans aucune explication.

Un collègue connu pour ses sympathies avec les activistes de l'armée secrète, proposa à M'hend de monter avec lui dans sa voiture jusqu'à Alger, ayant flairé le coup, il refusa son offre. Avec cinq autres camarades, ils réussirent à se débrouiller pour atteindre Alger sains et saufs. Ils s'étaient entendus avec un chauffeur de taxi pour les récupérer à la sortie de l'aéroport, là où il y avait le plus de risques. Ils se dispersèrent pour éviter d'être regroupés et en attendant le taxi, ils s'éloignèrent de la route pour ne pas être ciblés. Ensuite, le chauffeur les ramassa un par un sur une bonne distance.

Ce jour du 2 Mai 1962, M'hend loua une chambre dans un hôtel, Rue de Chartres chez un compatriote. Auparavant, il était client d'un hôtel tenu par une française dans un autre quartier. Le cauchemar débuta l'après midi avec la bombe ayant fait un carnage parmi les dockers, plus de 200 morts.

Toute la nuit, des tirs se faisaient entendre du côté de Bab El Oued, d'autres tirs à l'arme lourde, tombaient sur la casbah.

Dès le matin, il s'esquiva vers le square, monta dans l'autocar à destination du chef lieu de sa région. Le chauffeur recommanda aux passagers de se cacher pour ne pas paraître à travers les vitres pendant la traversée d'Alger car les tueurs tiraient à coups de rafales sur les véhicules. Le conducteur fonça à vive allure sur toute la route jusqu'à quitter la périphérie de la ville et même au-delà. La voie était libre, presque pas de circulation ce qui rajoutait à la peur du danger.

Pendant ce temps et depuis le « cessez le feu », la campagne savourait les moments de paix, un bouleversement extraordinaire venait de se produire. Les gens voulaient brûler les étapes, s'émanciper en un temps record. Le jeudi 3 Mai 1962, avant même de rejoindre sa famille, M'hend croisa un groupe de « pseudos maquisards » au village. Pendant qu'ils échangeaient les salutations d'usage, Amara, l'une des

personnes du groupe, lui ôta son béret puis le jeta vers un précipice emporté à jamais par le vent. Il se sentit déshabillé comme nu, les mains sur ses cheveux, il courut à la maison se couvrir la tête. Les habitudes avaient prises sur M'hend, son béret le suivait partout, sur sa tête au bled et dans ses bagages en ville.

Sans attendre la proclamation de l'indépendance, quelques personnes qui rentraient du « maquis » arrivaient avec des idées nouvelles.

Pour eux, la civilisation devait commencer par se dénuder la tête et si possible oser porter une cuissette, une façon pour eux de s'ouvrir à la modernité. Amara, comme ses compagnons s'érigeaient en « mini état » au village perdu à travers les collines, ils décrétaient leur loi et les sujets citoyens exécutaient ce qui était ordonné. Ces « pseudos » qui ne débarquaient de nulle part, faisaient les manitous, les uns étaient à l'étranger, d'autres se cachaient ou se débrouillaient pour ne pas paraître jusqu'à ce jour du 19 Mars.

Amokane appela son fils M'hend en fin d'après midi pour l'informer que des gens voulaient le voir, il le conduisit au domicile de ses futurs beaux parents. Flairant le coup, il savait qu'il se tramait quelque chose mais suivit son père sans lui poser de question. Sur place à l'intérieur de la pièce, il trouva son futur beau père, Brahim (le frère de ce dernier) et trois personnes qu'il ne connaissait pas. Brahim fit les présentations, il s'agissait d'un chef de secteur, son adjoint et leur cadé.

Le scénario était préparé et bouclé d'avance à l'insu de l'acteur principal qui venait à peine d'arriver. Le chef, prenant la parole, lui fit savoir que son père désirait le marier et lui demanda s'il était d'accord. M'hend ne pouvait faire autrement que d'abdiquer, trop tard pour faire marche arrière, il n'était pas loin de boucler ses 20 ans. Ensuite, le responsable exigea la présence de la partenaire, une fille d'à peine 15 ans que son père tenta vainement de faire venir.

Il n'était pas question de se montrer devant tout ce beau monde, d'autant plus qu'il s'agissait de mariage et que son fiancé était présent.

Le responsable insista sur la présence obligatoire de l'intéressée, argumentant la « loi et le règlement » qu'il se devait d'appliquer strictement. Alors, Brahim oncle de la future mariée, très craint par toutes les femmes de la famille, descendit les quelques marches et la ramena toute tremblante et en sanglots. La scène n'était pas du tout à la joie, la pauvre fille était dans tous ses états, malgré cela, le chef insista en répétant à la malheureuse le règlement concernant le mariage. Le chef finit par ordonner l'union, prétextant une certaine gêne de la fille à cause de son âge, il fit remarquer qu'au fond d'elle-même, elle acceptait ce mariage, comme si le bonhomme lisait dans les pensées.

Le « règlement » exigeait une somme d'argent que les futurs beaux parents s'empressèrent de remettre au chef qui félicita les deux familles. M'hend garda en souvenir, la souche de cette feuille de papier quadrillé

remise à son père, écrite en arabe avec un stylo à bille et signée, elle faisait office d'un acte de mariage bénit par le « mini état ». Le lendemain, on célébrait son mariage, c'était une sorte de guet-apens.

En fait, à la naissance de celle qui allait devenir son épouse, M'hend avait 5 ans, lorsque sa mère alla rendre visite à la future belle mère qui n'avait qu'un fils unique suivi de 4 sœurs, plus celle qui venait de naître.

Malha trouva la malheureuse femme dans tous ses états, elle se lamentait sur son sort, pleurait à chaudes larmes la nouvelle venue. Alors, pour lui redonner un peu de courage, elle lui suggéra de l'en débarrasser en la prenant comme belle fille, encore une histoire bizarre à rajouter au palmarès. A noter tout de même la différence d'âge à peu près acceptable du futur couple.

A l'âge de 10 ans, M'hend voyait sa future pour la première fois lorsqu'il assista à une scène étrange. Sa « fiancée » âgée de 5 ans, portée sur les bras de sa grand-mère maternelle, accompagnée de toute la smala, fit

irruption à la maison. Il n'y comprenait rien du tout, mais savait parfaitement, qu'il était concerné par la mise en scène. Pas conscient de ce qui se passait, soudain, il fut envahi par un sentiment de honte, comme si on le prenait avec la main dans le sac.

Alors, il fila tout droit chez ses oncles maternels. Le voyant arriver, sa tante le félicita justement pour le taquiner et du coup sa honte fut ravivée. Puis, il courut vers leur champ le plus éloigné pour ne rentrer que très tard, avant la tombée de la nuit, l'obscurité lui faisait peur à cause des fantômes. Les mères et les grand-mères aimaient raconter aux petits, les contes anciens autour du foyer, par mauvais temps d'une nuit d'hiver. Elles adoraient faire peur aux enfants en leur racontant des histoires lugubres d'ogre et d'ogresse, de vampires etc.

Dès l'âge de 17 ans, ses parents voulaient le marier comme tout le monde, si ce n'était la peur du Lieutenant de l'armée qui avait interdit pas mal de choses.

Dans le but d'éduquer les gens, il avait interdit aux personnes de dormir dans la même pièce avec leurs animaux, à l'homme de monter sur son âne ou son mulet pendant que l'épouse, chargée d'un fardeau sur la tête, le suivait ou passait devant lui etc. Malgré cela, des mariages d'adolescents de moins de 16 ans, avaient lieu en cachette.

Ce lieutenant, surnommé « Boubrit » portait toujours suspendu à son ceinturon, une matraque pour donner des corrections, M'hend faillit en recevoir une sur la tête. Cette fois, grâce au lieutenant, il venait d'échapper à la corde jusqu'à ce Vendredi du 4 Mai 1962 où il enterrait sa vie de célibataire, « Boubrit » n'était plus là pour le sauver une seconde fois.

Juste avant le cessez le feu, alors qu'il se trouvait au village, M'hend croisa le lieutenant qui l'interrogea :

- C'est toi, le fils du parisien ?
- Non, mon lieutenant, mon père est paysan.

- Ne fais pas l'idiot, il paraît qu'il veut te marier, tu vois cette matraque, j'en ai de rechanges, je vais la casser sur ta tête, fais gaffe !

En effet, Amokrane voulait faire les choses normalement, il demanda au célèbre « Boubrit » d'autoriser le mariage. Vu l'âge de la fille, le lieutenant leur expliqua que la loi était applicable pour tous et qu'il fallait, dans ce cas précis, demander une dérogation au Président de la République, rien que ça.

Les parents avaient pris au sérieux la plaisanterie, ils firent établir une carte nationale d'identité à la fille, c'était en février 1962.

Après ce printemps riche en événements (son mariage et l'indépendance), l'été qui suivit secoua M'hend par un drame dans la famille. Un « psychopathe » assassinait Ali, proche parent d'Amokrane. La victime était pour tous les jeunes de la famille un confident, un grand frère ou un père comme ce fut le cas pour Bélaid, l'autre

jeune cousin, ayant perdu son père très tôt, il l'avait carrément adopté car la victime n'avait pas d'enfant.

Ali vivait à Biskra avec son épouse et le jeune cousin, un couple extraordinaire, ouvert à la modernité. L'indépendance fut une occasion pour eux de revoir le pays et en même temps passer quelques jours de vacances. L'horrible scène se déroula en présence d'un jeune du village, il ne se relèvera jamais du traumatisme subi et finira lui-même par devenir un élément dangereux.

L'assassin avait prémédité son coup, croyant que son crime allait rester impuni, il avait choisi la confusion qui régnait pendant la période transitoire, avant la proclamation de l'indépendance. Le tueur pria sa victime de lui donner un coup de main pour quelques petits travaux de terrassement, il voulait monter une cabane dans son champ. Pendant qu'Ali nettoyait les fondations, il lui assena froidement plusieurs coups de hache. Le jeune qui assista à l'horreur et qui était employé comme

journalier chez l'assassin, « perdit la boussole » sur le champ.

Après l'accomplissement de son forfait, l'assassin avait pris le chemin du retour et sur son passage, le plus normalement du monde, il osa informer Amokrane qui se trouvait au champ. Invoquant une raison des plus scabreuse, il alla jusqu'à justifier le crime dans sa tête. Amokrane était comme perdu, ne sachant pas exactement si c'était réel ou pas, il dit à l'assassin :

- Tu déraisonnes ou quoi ? C'est vrai ce que tu viens de dire ?

- Oui ! C'est plus que vrai, je l'ai tué et s'il revenait, je le tuerai mille fois ! Allez chercher son sale cadavre au lieu de poser des questions stupides.

Apprenant l'affreuse nouvelle, Malha courut d'abord vers M'hend, elle avait peur pour son fils, il fallait lui annoncer la nouvelle avec prudence, elle commença par lui dire :

- Tu n'as personne d'autres que tes parents, ton frère et tes sœurs. Ali est décédé !

A l'annonce de la nouvelle et pendant plus d'une semaine, M'hend ne quitta pas sa chambre, ne vit personne, il n'eut pas le courage d'entendre les pleurs ou d'assister à l'enterrement.

Cependant, le tueur ne put échapper à la prison, dans la mêlée, il fut placé avec des harkis par ceux qui géraient le « mini état ». Enfin, ils servaient à quelque chose dans ce malheur qui frappa la famille d'Amokrane. Dix ans plus tard, l'assassin prouva qu'il n'était pas harki, à quelques jours de sa libération du centre où il était interné, il récidiva en tuant un prisonnier.

Le voila cette fois, jugé et condamné à une peine de 10 ans supplémentaires pour le meurtre du harki. Quelques temps après sa libération, il fut de nouveau arrêté et incarcéré sur plainte de quelques personnes car il devenait un danger public et menaçait n'importe qui.

Jugé et condamné à perpétuité pour le meurtre d'Ali, il finira sa vie en prison.

A part ça, la vie continua son chemin pendant que M'hend s'oublia un peu. Fin septembre, il fut rappelé pour rejoindre le sud, l'activité venait d'être relancée après la période de flottement. Toutes les unités du sud étaient remises en route comme avant. Les quelques agents ayant activé avec l'armée secrète n'étaient plus là, mais les autres étaient toujours présents et continuaient à exercer normalement.

La vie sur cette base résidentielle du sud était paisible, sereine et même très agréable. A cette époque, le pouvoir de décision était aux mains de ceux qui dirigeaient cette importante société internationale. Ils savaient qu'ils allaient bientôt passer les commandes, donc, ne lésinèrent pas sur les moyens pour profiter au maximum de la manne providentielle qui se présenta devant eux.

Ils firent tout leur possible pour dépenser au maximum et gaspiller sans retenue, ils s'offraient des avantages en excès et en tout genre. Les conditions de vie au sud devenaient des vacances de luxe pour ceux qui se voyaient décamper bientôt. Ils allaient quitter l'eldorado qu'ils avaient mis longtemps à édifier.

Sur cette base de vie, il y avait trois catégories de travailleurs :

1 - Les collaborateurs (personnel administratif) et les ouvriers (personnel technique) qui avaient le statut de privilégiés.

2 - Les auxiliaires (personnel Algérien) dont la majorité était berbère.

3 - Les provisoires (personnel manutentionnaire).

Chaque catégorie avait ses quartiers à part, hébergement, restauration et loisirs. En arrivant pour la première fois dans cet endroit, M'hend avait le statut d'auxiliaire, il ne savait rien des conditions de vie sur cette base. On l'orienta vers l'intendance du quartier des

auxiliaires pour son hébergement. L'intendant était un espagnol, un ancien de la légion étrangère tout comme le représentant de Ouadhri. Chose étrange, les deux se ressemblaient et se connaissaient même.

L'intendant prit le téléphone, forma trois chiffres et dit à son interlocuteur :

- Bonjour, monsieur Bernard, je viens de recevoir le secrétaire de Monsieur John, c'est au sujet de la chambre, pourrions-nous l'héberger au quartier Coll.

- Mais Monsieur, il est là pour seulement deux mois et c'est quelqu'un de différent, il n'est pas comme les autres.

- Ah bon, bien Monsieur.

M'hend écoutait sans savoir ce qui se disait au bout du fil.

L'intendant lui fit savoir qu'il voulait l'héberger ailleurs, mais comme il avait le statut d'auxiliaire, le responsable du personnel refusa. Il lui attribua l'une des meilleures

chambres avec téléphone au quartier des auxiliaires. Plus tard, en découvrant la discrimination, M'hend se sentit diminué, il était ambitieux et avait sa fierté.

Quelques temps après, il commença à afficher son mécontentement, à tel point qu'il fut convoqué par le chef du personnel qui avait compris son problème. Alors, il lui proposa une mutation au service des Sports et Loisirs pour occuper la fonction d'Aide animateur. A partir de ce moment là, il se sentit à l'aise et encouragé car il allait enfin quitter son quartier de deuxième zone pour rejoindre celui de première classe.

Dans ce qui fut un désert perdu, poussait une base résidentielle qui n'avait rien à envier aux endroits les plus chics. Ce fut là bas que M'hend eut le privilège de rencontrer les plus grandes stars de la chanson, il y passa des moments inoubliables. Des gens arrivaient de partout pour visiter cet endroit féérique qui faisait la fierté de la société et de son personnel.

Toutes les disciplines sportives y étaient dispensées, karting, équitation, plongée sous-marine dans une piscine aux normes olympiques et même un aéro-club pour ceux qui désiraient apprendre à piloter. Des choses invraisemblables mais pourtant vraies, à moins que tout ça n'était qu'un rêve ? En effet, cette île qui jaillit en plein désert n'était qu'un mirage dans la tête de M'hend. Il devait avoir reçu un bon coup de soleil pour fabuler à ce point.

Il faisait parti du personnel chargé des sports et dépendait des relations extérieures. Ce service avait à gérer l'animation culturelle et toutes les festivités. Rien ne manquait, tous les équipements de haut de gamme étaient disponibles, les énumérer prendrait du temps. Il y avait tout pour se distraire, bibliothèque, discothèque, labo photos, les meilleurs magazines, tous les jeux connus de l'époque etc. Chaque jour, un film était projeté en deux séances, matinée et soirée, les meilleurs films en exclusivité.

Alors que M'hend accompagnait un groupe de touristes venus visiter la base et à la vue des affiches annonçant un film, un des visiteurs demanda à leur accompagnateur ce que voulait dire l'affichage. Il expliqua au touriste qu'il s'agissait du film du jour projeté en matinée et en soirée. Le touriste, très étonné et paraissant ne pas y croire, fit une réflexion :

- Ce n'est pas possible, ce film est annoncé à Paris mais pas encore en salles.

En passant par la piscine, une dame qui ne s'attendait pas à voir un tel joyau, fit cette remarque :

- On se croirait à Las Vegas.

En effet, l'endroit paraissait magique avec son bar, ses pelouses et terrasses, ses chaises longues etc. En sous sol, il y avait toute une infrastructure, machines et laboratoire pour le traitement de l'eau. Une équipe était chargée en permanence de la maintenance du matériel et des analyses.

L'eau était maintenue à une température choisie grâce au système de réfrigération. Les auxiliaires avaient leur piscine à part au milieu de leur quartier.

Comme la télévision n'existait pas, il n'y avait pas de relais pour la réception, on installa des magnétoscopes. La lecture se faisait sur un écran à partir d'un magnétophone, faisant croire à la télé. Cinq bars, deux discothèques et deux piscines, c'était beaucoup, excessif pour le nombre de personnes présentes sur la base.

Les touristes arrivaient par groupes, le circuit qu'ils devaient emprunter était toujours le même. La visite commençait par la salle des maquettes, une reproduction du champ pétrolifère avec toutes ses installations dans le détail. Du pupitre de commande, la maquette s'ouvrait pour montrer le sous sol, depuis la formation du pétrole jusqu'à son stockage. Toute une série de projection pour mieux expliquer le processus et faire connaître les alentours. Après la salle des maquettes, les endroits à visiter étaient nombreux, terrains et salles de sport, salles de jeux et de loisirs,

bibliothèque, discothèques, piscine, salle de spectacles, pépinière, complexe hydraulique etc.

M'hend n'était pas d'accompagnateur mais on l'appelait souvent pour prendre en charge un groupe de touristes. Ces derniers étaient tellement nombreux qu'on le sollicita aussi pour accompagner des artistes durant leur séjour. Les deux ou trois jours passés en compagnie de célébrités, goûtant les meilleures recettes de cuisine étrangère, le renvoyaient à la viande de chacal qu'il avait mangé par dénuement.

Entre les mets spécialement préparés pour l'occasion et les grillades d'autrefois, il y avait une bonne longueur. Comment était-ce possible, lui-même n'y croyait pas.

Les fêtes françaises ou algériennes étaient des occasions à ne pas rater, tous s'en donnaient à cœur joie. La plus grande fête célébrée en grandes pompes était la sainte barbe (fête des mineurs le 4 Décembre). Coté social, une société de secours issue de l'entreprise fut créée pour répondre à tous les besoins des « collaborateurs ». Cette

appellation n'était qu'un statut donné aux travailleurs pour plus de prestige. En parallèle, il y avait aussi les œuvres sociales, comme si la société de secours n'était pas suffisante. Cette dernière prenait en charge tous les caprices des agents, elle remboursait des dentiers ou des montures de lunettes en or massif.

Cette fin d'année 1965 fut la dernière qui marqua la base résidentielle. Les décideurs devaient céder leur place juste après. M'hend était souvent présent durant les fêtes, il savourait avec plaisir ce qu'on lui offrait et ça lui paraissait normal. Les festivités de cette année là étaient exagérées, en plus des troupes artistiques occidentales, algériennes, marocaines et tunisiennes qui se relayèrent sans interruption, il y avait des exhibitions d'ex champions du monde de sport.

Tout cela coûta des fortunes, l'apothéose fut l'arrivée d'un avion de 65 places rempli de femmes invitées et ramenées de Paris pour rajouter au décor.

Pendant ce dernier réveillon de l'histoire, il y eut de la casse, il fallait faire des dégâts et engendrer le maximum de frais. Tout le monde était saoul, y compris le chef du district qui s'était mis à danser avec n'importe qui. Les portières vitrées de la salle de spectacles volèrent en éclats ainsi que celles des bars. Au matin, il y avait une 2 Cv, soulevée et transportée, elle baignait au fond de la piscine etc.

A quelques jours d'intervalle, les fêtes se succédèrent. Les arbres de Noël étaient partout, le plus impressionnant fut placé devant le cinéma et monté avec une grue, un gigantesque sapin prélevé de la pépinière. Toute une série d'essais étaient réalisés par le service plantations, cotonniers, roses de toutes couleurs, de la noire à la bleue etc., même un petit parc zoologique y figurait. Cette base était dotée d'une centrale de climatisation, l'unique de l'époque en Afrique, d'un complexe hydraulique et d'une hôtellerie de prestige gérée par une importante société de ravitaillement maritime.

Comme dans un hôtel classé où le patron avait ses exigences, le service se faisait à l'anglaise, maîtres d'hôtel, chefs de salle, de rayons, garçons et commis de salle. Le menu ordinaire de tous les jours comprenait à midi, un hors d'œuvre varié, deux entrées, poisson et viande servis selon le désir de chacun, plat de résistance, salade verte, plateau de fromage et corbeille de fruits, boissons à volonté.

Une permanence était dressée en cuisine en dehors des heures de repas. Si quelqu'un, par le fait d'une insomnie à une heure du matin, voulait commander un steak de son choix, il n'avait qu'à le demander. Sinon, à partir de trois heures du matin, le « grand » petit déjeuner était servi. Ces occasions permirent à M'hend de mieux accepter et comprendre ce qu'il avait subi dans le passé.

En revoyant d'anciennes vedettes de grande envergure dans des émissions de télévision, M'hend se demanda si ce n'était pas dans un rêve qu'il accompagna, pendant deux ou trois jours, ces personnes si célèbres ridées comme lui par les années. A l'époque des années twist,

les fans de ces stars auraient fait l'impossible pour approcher leurs idoles. M'hend avait eu le privilège de vivre avec eux pendant leurs séjours au sud.

Le rêve ou la réalité et le cauchemar s'entremêlèrent dans sa tête, il fit un petit recul et replongea dans une autre vision, celle de ce début de l'année 1963. C'était au printemps et il venait d'arriver du sud. Sa jeune épouse approchant ses 16 ans, fut prise de douleurs durant la nuit, elle était à son terme. A cet âge, elle ne pouvait pas mesurer l'importance et la portée de l'événement. C'était pour eux deux une affaire d'adultes, donc il allait appeler sa mère quand sa jeune femme, l'ignorance aidant, le supplia de ne rien faire. Elle était gênée, plutôt honteuse de ce qui lui arrivait, et comme les douleurs se faisaient sentir de plus en plus jusqu'à devenir insupportables, tard dans la nuit, M'hend décida de réveiller sa mère.

Dès que Malha ouvrit la porte, sans lui dire quoi que ce soit, elle envoya un petit you-you, elle avait compris d'avance ce qui se passait. M'hend, se sentant lui aussi

gêné quelque part, sortit dehors. Comme il faisait nuit, il ne s'éloigna pas trop de la maison, mais en entendant sa jeune épouse lancer des cris de plus en plus fort, il fila assez loin. Au lever du jour, il était dehors et vers 9 heures il croisa une personne qui le félicita pour l'heureux événement, son premier garçon venait au monde.

Ce Vendredi, on rouvrait le marché hebdomadaire fermé pendant la guerre. Quelle chance pour Amokrane qui se fit une joie d'aller au plus vite faire les commissions, acheter de la viande fraîche pour la jeune maman qui en avait besoin, elle devait reprendre ses forces au plus vite. Aussi, elle devait garder le lit pendant les quarante premiers jours, c'était une habitude ancienne, une sorte de coutume que toutes les femmes aimaient respecter.

M'hend apprit que la jeune maman avait trop souffert, pour la consoler, Malha lui présenta le nouveau né, elle cria de rage : « J'en veux pas, jetez le ». La réaction était normale pour son premier accouchement, d'autant plus que le bébé était costaud. A l'époque, les femmes

accouchaient à leur domicile, il n’y avait rien d’autre que la matrone.

Des accoucheuses d’un autre âge qui n’avaient que leur expérience en cas de difficultés. On raconta qu’une vieille, assistant sa belle fille lors d’un accouchement, prit un couteau de cuisine pour séparer les doigts de la main d’un bébé. Le nouveau né avait les doigts collés les uns aux autres, elle l’avait charcuté et le bébé mourra quelques jours plus tard. Combien de malformés à la naissance avaient subi un autre sort, celui de les étouffer pour mettre un terme définitif à leur handicap.

La vie, dans ce patelin refusant obstinément de se développer, devenait de plus en plus insupportable pour M’hend qui menait une double vie, celle du villageois comme tout le monde avec ses us et coutumes et celle d’employé dans une société de renommée au sud. Ayant les yeux ouverts sur l’autre monde civilisé, il aurait aimé effacer son passé et recommencer une nouvelle vie si cela avait été possible.

Cependant, il n'avait pas d'autre choix que de déménager en ville, l'unique voie pouvant lui apporter un quelconque changement. Il opta pour la location de deux appartements attenants dans un petit immeuble de trois étages, tout le niveau du deuxième avec vue sur la mer. Le problème était son père, comment le convaincre de venir vivre en ville car pour le vieux, quitter sa terre natale et ses biens relevait de l'impossible. Les gens qui s'exiliaient avaient quelque chose à se reprocher, son père n'avait rien de tout cela, il s'entêta à demeurer chez lui dans sa propriété. Malgré son passé de « Parisien », il se comportait comme tout le monde au bled.

Cette campagne si envoûtante imposait ses lois, en effet, combien de personnes illustres vivant au top de la modernité en ville ou à l'étranger, se comportèrent en bons paysans avec burnous et chéchia, une fois arrivés dans leurs collines. L'expérience de M'hend avec son béret avait révélé un exemple convainquant de la nature de cette région.

Amokrane avait ses raisons de refuser de quitter son village et il ne voulait rien entendre, il se devait de rester là coûte que coûte, par principe. M'hend avait pris la décision de quitter le patelin, alors, il usa de ses moyens pour faire pression sur son père, menaçant de disparaître et de tout abandonner. Son père finit par céder en posant la condition de visiter le logement avant de prendre une décision. Comme il ne voulait pas d'une cohabitation, il promit à son fils de chercher lui-même un logement.

Amokrane passait des journées entières en compagnie de ses proches parents, petits commerçants du village, ils venaient d'acquérir une boulangerie à Alger. Ensembles, ils décidèrent de déménager leurs familles, ils louèrent deux villas sur la cote Algéroise. M'hend venait de repartir au sud pour un séjour, il avait appris la nouvelle par courrier. Dès le déménagement, son père l'informa en se donnant la peine de lui expliquer comment s'y rendre. Pour lui faciliter la tâche, il traça

dans sa lettre un schéma détaillé avec les arrêts d'autocars etc.

Le déménagement s'effectua par camion pour les deux familles entassées comme du bétail dans la benne bâchée pour éviter les regards. Ils n'avaient presque rien comme bagages, quelques effets vestimentaires inadaptés pour la ville, peut-être leurs réchauds avec les bouteilles de gaz, pas un meuble à part les sommiers et leurs lits.

Avant de déménager, Amokrane s'était contenté de l'achat d'une table et six chaises en bois qu'il installa dans la cuisine.

A son arrivée, M'hend n'éprouva aucune difficulté à trouver son chemin, son père l'avait bien orienté avec son croquis. La villa était très belle, elle venait d'être achevée par son propriétaire, un artisan qui la destinait à ses vieux jours, la clôture n'était pas encore faite, une simple barrière de barbelés l'entourait. M'hend fut très heureux de rejoindre sa famille en ville, mais à son

arrivée devant la villa, il fut envahi par un sentiment d'inachevé, déçu de voir toutes les persiennes fermées et son père aux aguets.

En voyant sa jeune femme, la tête dénudée, elle avait enlevé son foulard du bled et portait une robe qui n'était ni paysanne ni moderne, M'hend éprouva de la tristesse. Son épouse crut que l'émancipation se faisait comme ça, peut être qu'elle voulait faire plaisir à son mari en essayant de jouer la coquette pour mieux paraître. M'hend aurait préféré la voir naturelle comme au village, elle lui sembla plus ridicule en essayant d'imiter les citadines, alors qu'elle se rendait plus idiote. Il était passé par là et savait comment les autres percevaient ceux qui faisaient les zouaves, alors qu'ils n'avaient pas cette envergure, ils devenaient encore plus risibles.

Une seconde étape attendait M'hend, comment faire pour mener une vraie vie de citadin. Il devait avant tout inculquer à sa jeune épouse les choses les plus élémentaires, comment s'habiller, se tenir etc.

C'était une chose difficile à réaliser car son père n'était pas disposé à accepter certains usages liés à la modernité de la femme. Même sans cette raison, sa femme n'avait aucune prédisposition pour apprendre quoi que ce soit. N'ayant pas connu l'école, il lui sera difficile d'assimiler et de s'adapter à la vie courante.

Pendant la courte scolarité de M'hend, les élus du village avaient décidé d'ouvrir une classe pour filles. Les quelques éclairés qui avaient osé envoyer les leurs, déchantèrent en quelques jours sous la pression de la majorité. En effet, il n'était pas question d'école pour les filles, leur place était à la maison. Les quelques six filles scolarisées pendant quelques jours, faisaient la risée des élèves et même des grandes personnes, difficile pour les pauvres gamines de traverser le village sous tous les sobriquets qu'on leur collait.

A cette époque, bien que la femme berbère eut de tout temps secondé l'homme dans ses travaux et donc sortait normalement, il se trouvait d'autres femmes qui furent cloîtrées à la maison par leurs parents ou leurs maris.

Certaines d'entre elles n'avaient jamais franchi le seuil de la porte en plein jour et ce depuis leur petite enfance. Par de minuscules ouvertures en guise de fenêtres, elles ne pouvaient rien apercevoir au dehors. Lorsqu'elles elles étaient obligées de sortir pour des raisons de nécessité, cela se passait de nuit et bien entendu, accompagnées par des hommes.

A l'indépendance, ce fut l'euphorie générale, une sorte de folie collective. Les tabous furent spontanément mis de côté, tout le monde ou presque chantait, dansait en marchant un peu partout pendant plusieurs jours et nuits.

Tout était permis, même celles qui n'avaient jamais mis les pieds dehors firent partie des groupes. Dès lors, plusieurs d'entre elles s'étaient égarées, elles avaient perdu leur chemin pour finir leur fugue quelque part, dans les champs ou dans d'autres hameaux environnants. Quelques fugueuses ne furent signalées qu'après deux ou trois jours d'absence, incroyable spectacle que d'aucuns avaient exploité en leurs faveurs.

Pendant ce temps là, Amokrane s'était isolé à la maison, il ne sortit dehors qu'une fois le calme retrouvé. A force de crier, les gens avaient leurs gorges enrouées, ils étaient complètement épuisés par les marches nocturnes. Pour le taquiner, un proche parent lui fit remarquer :

- Bonjour mon oncle, pourquoi tu t'es cloîtré ces jours ci ?

- Je ne m'étais pas cloîtré, j'attendais que la folie vous passe.

- Pourquoi, nous sommes devenus fous, mon oncle.

- Non, vous n'êtes pas fous, mais il arrivera le jour où vous rechercherez un bout de tissu du « Roumi » pour l'inhaler en guise de remède, malheureusement pour vous, il sera introuvable.

En effet, sa juste prémonition se révéla quelques décennies plus tard par les chaînes devant les consulats et le nombre de fuyards. Amokrane était une source de

savoir et de connaissances qui firent de lui un homme sage et prévoyant.

M'hend constata avec regrets que son père ne parlait jamais de son passé, il aurait aimé le questionner sur quelques passages de sa vie, mais hélas, il n'eut pas ce réflexe au moment opportun. Ils discutaient plus de sujets d'actualités et de nouveautés que d'autre chose.

Son père était quelqu'un de bien, un homme sage et prévenant disaient de lui les gens. Il avait la maîtrise de sa langue maternelle, il parlait avec adresse et un certain art. M'hend l'écoutait attentivement lorsqu'il s'agissait de discussions sérieuses avec des personnes de sa génération. La conversation se passait avec des mots bien pesés, chaque parole était mesurée et comparée à une balle car elle pouvait blesser ou tuer.

Amokrane avait un problème avec son gendre, le fils de Ouali à qui il avait donné sa fille en mariage. Une affaire regrettable qu'il dut subir à cause de la pression familiale et celle de Malha qui s'entêtait à garder sa fille

auprès d'elle. Des demandes de prétendants de renom habitant en ville avaient été rejetées à cause de l'éloignement. Telle cette proche famille d'Alger, une grande famille civilisée qui leur proposait d'instruire et d'éduquer leur fille pour la destiner à leur fils. D'autres demandes, émanant de familles aisées habitant les environs, subirent le même sort. A force de faire le tri parmi les prétendants, Malha finit par opter pour le plus mauvais choix, elle l'apprendra à ses dépens.

La sœur de M'hend, comme toutes les autres filles n'ayant pas connu l'école, sera mariée très jeune avec son cousin qui n'était pas son égal physiquement. Il n'avait aucune qualité pour compenser ses nombreux défauts. Dernier de la classe depuis le préparatoire où il demeura jusqu'à son exclusion, en somme, à part la chique que son père lui donnait dès son enfance, il ne savait rien faire d'autre. Drôle de paradoxe, une union que M'hend pleura à chaudes larmes. Malgré son jeune âge, il se demanda pourquoi Ouali avait reçu l'aval de son père, par crainte ou par respect en apparence

envers son cousin ? Dans les deux cas, rien ne pouvait justifier une telle bêtise.

Le mariage fut célébré à la mode indigène, des enfantillages en tout genre, la mariée n'avait que 13 ans. Quelques années après, la famille d'Amokrane déménageait à Alger laissant leur pauvre fille au village. A chaque occasion qui se présentait, M'hend prenait plaisir à rappeler son rejet de l'union et ses pleurs, sa mère renvoyait ça au destin. Par la suite, l'union devint impossible à cause du complexe que développait le gendre. Il battait sa femme et la menaçait de mort avec un poignard. Ses crises de jalousie finirent par le rendre malade et dangereux. Alors, à chaque dispute, c'était M'hend qui fut chargé par son père d'aller régler le problème. Il en avait marre car elle n'était que sa sœur après tout, pas sa fille. Son père refusait de faire le déplacement, gêné de se retrouver en face de Ouali.

Cette fois, les choses s'envenimèrent, le gendre avait failli la tuer avec une massue. Apprenant la nouvelle, M'hend prit sa voiture et démarra hâtivement. Arrivé

sur place, il décida de ramener sa sœur et ses deux filles dont la dernière, un bébé de quelques mois.

La belle famille refusa de lui donner la fille aînée qui s'agrippa aux jupons de sa mère en pleurant. M'hend ordonna à sa sœur de le suivre, elle ne souffla pas un mot, timide et traumatisée, elle subissait la misère en silence.

Il fit monter sa sœur dans la voiture puis alla voir Brahim, le frère de son beau père à qui il expliqua la dramatique situation et le pria d'aller les convaincre de lâcher la pauvre petite. Le médiateur alla voir Ouali afin de le ramener à la raison, mais revint bredouille. Brahim était un homme raisonnable et sans détours, il conseilla à M'hend de démarrer en cette fin d'après midi d'hiver ou la neige commençait à tomber. La fille subira ce traumatisme pendant longtemps et peut-être gardera des séquelles toute sa vie.

Quelques jours après, Ouali vint reprendre sa belle fille. Après les salutations d'usage, il entama une discussion

sur le sujet épineux, grave pour Amokrane qui répondit à son cher cousin en ces termes :

- Tu connais l'histoire du bœuf qui, piqué par une mouche, leva sa queue et se sauva vers les buissons pour se retrouver en face d'un lion. Alors, le lion lui demanda de lui citer les trois vérités s'il voulait sauver sa peau et être pardonné. Le bœuf répondit au lion, roi des animaux :

- Première vérité : Si je savais te trouver là, je ne me serais pas sauvé à cause d'une mouche.

- Seconde vérité : Si tu me pardonnes cette fois, tu ne me reprendras plus jamais.

- Troisième et dernière vérité : Je ne pense pas que je vais échapper à tes crocs, tu finiras par me dévorer de toute façon.

Amokrane parlait avec métaphores, il avait ce secret des joutes oratoires pour dire les choses. Il se compara au bœuf ayant fait une gaffe en leur accordant la main de sa fille. Si son cousin acceptait la séparation, on ne le

reprendra plus jamais. Hélas, ce fut la troisième et amère vérité qui s'imposa, Ouali repartait avec sa belle fille.

M'hend avait beaucoup appris de son père, il l'admirait pour ses qualités qui firent de lui quelqu'un d'exceptionnel. Ses petites erreurs s'effaçaient très vite devant toutes les bonnes actions dont il était l'auteur. Même après sa disparition, son comportement exemplaire parla de lui. En effet, M'hend apprendra beaucoup sur son père, telle cette rencontre due au hasard lors d'un de ses passages à Paris.

Ils étaient un groupe, tous du même village, à être conviés à un couscous par un compatriote restaurateur au 15ème arrondissement. L'une des personnes, parmi les invités assez nombreux, présenta quelqu'un à M'hend et lui demanda s'il le connaissait. Il répondit qu'il n'avait pas eu le plaisir de rencontrer le monsieur. Alors, faisant signe de sa main vers la personne :

- Je te présente Monsieur Neoui et d'ajouter, le jeune homme c'est le fils de « Da Mokrane ».

Et quelle surprise ! M'hend n'en revenait pas car ce nom lui rappela l'adolescent Neoui quémandant sa nourriture auprès des gens du village, en échange de travaux champêtres ou autres. Tout petit, il était venu en compagnie de son père ouvrier saisonnier en quête d'un travail. Ils vivaient misérablement, ne parlaient pas le dialecte local et dormaient dans une sorte de préau qui servait d'abri, par mauvais temps, aux gens du village ou de passage.

Voilà qu'un jour au petit matin, l'enfant sanglotait à côté de son pauvre père décédé pendant la nuit. On ne saura jamais qui ils étaient ni d'où ils venaient. Une femme passant par là de bonne heure eut pitié du petit, le prit chez elle et l'adopta jusqu'à son adolescence.

Arriva le jour où en compagnie d'autres paysans, Neoui rejoignit Paris à la recherche d'un travail. Amokrane ayant déjà un certain statut, l'accueillit et le prit en

charge comme il l'avait fait pour d'autres en attendant de lui trouver du travail. A cette époque, Amokrane agissait par devoir et humanisme envers les proches.

Dès son arrivée à Paris, il récupéra d'abord son neveu Yahia perdu de vue depuis de longues années, laissant dans l'abondant sa mère et ses deux sœurs. Il avait sous sa protection son beau frère Bachir ainsi que son cousin. M'hend n'apprendra toutes ces bonnes actions que par l'intermédiaire des gens, car son père n'en parlait jamais.

Neoui, se sentant redevable envers M'hend, ne le lâcha pas et tenait à lui raconter son histoire tout en s'excusant s'il l'importunait. Il lui apprendra beaucoup de chose sur son père, comment il le protégea et l'aida au-delà des limites. A son arrivée, il avait reçu le même traitement que les autres qui étaient sous la protection d'Amokrane, hébergement et nourriture en attendant de lui procurer un emploi à l'usine où il travaillait.

Son recrutement ne posa aucun de problème car le chef responsable du personnel Algérien de l'établissement était son ami, lui aussi du même village. Ils avaient été ensemble chez le même employeur pendant les années trente. Amokrane fit une coupure avec l'usine, tandis que son ami restera jusqu'à sa retraite.

Au moment d'encaisser la paye, Amokrane était toujours derrière Neoui, tapant de ses doigts sur son épaule pour qu'il lui remette tout le solde. Ensuite, il lui donnait son argent de poche et gardait le reste. Neoui, fraîchement débarqué, pensait que c'était normal et que c'était le prix à payer pour l'avoir accueilli, ainsi il ne réclamait rien. Les frais d'hôtel et de restauration étaient réglés à chaque fin de mois par son tuteur.

Les mois et les années s'écoulèrent jusqu'au jour où Amokrane, atteint d'une maladie en 1957, devait les quitter. Avant son départ, lui raconta Neoui, il appela tous ses protégés pour le rejoindre dans son petit studio un dimanche matin.

Il les informa de son départ définitif et leur donna la dernière leçon de morale. Tout d'abord, s'adressant à Neoui en ouvrant un registre qu'il sortit du placard :

- Voila, ce que tu as gagné, ce que je t'ai remis et ce qui te reste. Puis il sortit d'un tiroir un pactole et le lui présenta en lui disant quelques mots. Hésitant un instant avant de tendre la main, Neoui n'y croyait pas.

- Je crois t'avoir suffisamment orienté pour que tu continues sur cette voie si tu es un homme, si par malheur la tentation t'emporte, je ne pourrais rien faire, tu le regretteras un jour.

Les conseils donnés à Neoui ne servirent à rien, sitôt après la leçon il oublia tout. En possession de tant d'argent, il n'hésita pas à s'en servir. Ayant goûté aux plaisirs, en un laps de temps il ne lui restera plus rien. De là, commencèrent ses déboires, de mauvaises fréquentations à autre chose, Neoui sombra dans la médiocrité. Les années passèrent, comment avait-il fait pour se ressaisir jusqu'à s'intégrer totalement et réussir

sa vie parisienne ? M'hend ne connaîtra pas la suite, il aurait aimé le savoir mais Neoui n'en dira pas plus.

A l'occasion de cette rencontre hasardeuse, Neoui tiré à quatre épingles, parlant un français sans accent, insista pour inviter M'hend chez lui. Il tenait à le présenter à son épouse ainsi qu'à ses enfants. C'était lors d'une rencontre fortuite au cours d'un après-midi de Dimanche.

Le cas de Yahia neveu d'Amokrane, était différent de celui de Neoui. Au début des années 50, il fut de retour au pays en compagnie de son oncle. Faisant une rentrée fracassante au village, ils étaient accueillis avec des youyous à cause de Yahia qui revenait après une très longue absence.

M'hend n'avait aucun souvenir de son cousin, parti depuis de nombreuses années sans donner signe de vie. Son père sua pour le retrouver. A chaque fois que Yahia était signalé quelque part, Amokrane partait aussitôt à sa recherche, mais il s'esquivait et changeait d'endroit.

Au bout du compte, son oncle finit par le coincer, il le ramena avec lui et l'avait toujours à l'œil. Surveillé de près, il le dirigea vers le bon chemin non sans peine.

Au village où Yahia retrouva sa mère et ses deux sœurs, on ne tarda pas à le marier, espérant ainsi le voir changer définitivement. Tout allait bien jusqu'au jour où son oncle, contraint par la maladie, devait rentrer définitivement. Dès lors, Yahia livré à lui-même, avait repris ses mauvaises habitudes, il ne donna signe de vie que pour répudier sa femme. Il écrivit une lettre dans laquelle il réclamait ses économies que son oncle avait en sa possession. Il les informa par la même qu'il coupait définitivement les liens avec toute la famille. Amokrane avait pris soins de placer l'argent à Alger au nom de son neveu. Son oncle fit la sourde oreille et Yahia le relança à travers une lettre par laquelle il dira, qu'après tout c'était son argent comme si son oncle voulait l'en déposséder. Fou de rage, Amokrane prit aussitôt le chemin d'Alger et lui mandata tout ses sous.

M'hend se procura l'adresse de son cousin, via un intermédiaire qu'il rencontra par hasard. Après une quinzaine d'années de silence, il adressa une lettre à Yahia qui répondit par courrier. M'hend travaillait à cette époque au sud, il aimait correspondre avec ses proches et en faisait un loisir. Lui et Yahia entretenaient des échanges régulièrement, son cousin lui racontait tout. Il était marié avec une française, ils avaient une fille et menaient une vie tranquille.

A travers ses écrits, M'hend sentait que son cousin était pris de nostalgie, à tel point qu'il lui demanda quelques plantes aromatiques de leur champ dont il avait gardé un souvenir. Il lui posta les plantes avec plaisir, allant jusqu'à lui envoyer par colis postal, des roses de sable. Cet échange de contacts fut tellement affectif que M'hend tenta de le faire venir en vacance avec sa famille. Il lui proposa toutes sortes de commodités. Yahia faillit mordre à l'hameçon mais changea d'avis par la suite, invitant M'hend à aller lui rendre visite en premier.

A cette époque où le visa n'était pas exigé pour les Algériens, le passeport n'étant pas suffisant, il fallait que M'hend obtienne une autorisation. Il constitua un dossier complet et son employeur avait la charge d'en faire la demande auprès de la tutelle. Pour cette fameuse autorisation de sortie, M'hend gardera un souvenir amère de la réponse qui lui sera donnée, un rejet pur et simple avec un « NON » inscrit sur toute la page de la lettre motivant son déplacement. Il n'était pas seul cette année là à recevoir une telle réponse, presque toutes les demandes avaient subi le même sort.

M'hend évacua l'espoir de rencontrer son cousin et de découvrir l'étranger. Quelques années auparavant, durant la libre circulation, il n'avait nullement éprouvé le besoin de visiter d'autres contrées. Il se sentait si bien chez lui qu'il encaissait en espèces les avantages que l'entreprise octroyait à ses employés pour des vacances à l'étranger. L'agent d'encadrement avait droit aux billets de voyage chaque année avec ses ayants droits, le travailleur une année sur deux.

Par ailleurs, il y avait deux avions de relève affrétés par la société chaque Mardi, le premier reliait Alger et le second Toulouse et Marseille. Libre à l'employé de faire le voyage de son choix. Un collègue épris de boisson, se retrouva à deux reprises de l'autre côté de la méditerranée, il s'était trompé d'appareil. Ceci, pour dire la simplicité avec laquelle on pouvait prendre l'avion et atterrir en France. M'hend ne pouvait deviner que plus tard, comble de l'ironie, les frontières lui seront interdites.

Son collègue de travail rêvait de découvrir d'autres parties du monde. Pour cela, il fit tout son possible pour gagner un concours qu'il obtint avec succès, seule alternative pour sortir. Recruté comme officier des transmissions à la marine marchande, il quitta le sud et s'embarqua pour l'aventure qui durait quelques fois, plusieurs mois en mer. Les premiers temps furent euphoriques, il sillonnait les mers et les océans à bord d'un grand paquebot.

De chaque coin du monde, il appelait M'hend pour le lui décrire et à chaque retour, il le gavait de cadeaux et souvenirs d'autres pays. Mais les longues traversées en mer avec leur isolement et l'éloignement, finirent par avoir le dessus, son rêve devint un cauchemar, il sombra dans la dépression.

M'hend nourrissait l'envie de sortir depuis quelques temps, il avait saisi l'occasion de l'ouverture des frontières pour s'acheter deux billets en première classe, un aller retour entre Alger et Marseille sur un bateau « croisières » et un autre par train jusqu'à Paris. L'événement était de taille, il sortait du territoire national pour la première fois et tenait à en faire bon usage. Enfin, il allait se rendre chez son cousin sans le prévenir car il voulait lui réserver l'agréable surprise. A son arrivée à Paris, après une nuit passé dans un hôtel classé d'un quartier résidentiel, M'hend se rendit dans l'après midi au domicile de son cousin Yahia habitant la proche banlieue parisienne.

Arrivé sur les lieux, il sonna à la porte mais il n’y avait personne. Son cousin, sa femme ainsi que leur fille devaient être au travail. En quittant leur immeuble, il demanda à une dame qui sortait de cet endroit si par hasard elle connaissait Monsieur et Madame Ben. A ce moment là, juste à coté, se trouvait un monsieur d’un certain âge, casquette sur la tête tenant en laisse deux chiens, il s’approcha de M’hend et lui dit :

- Vous cherchez Mr Ben ?

- Oui, répondit M’hend.

L’autre, curieux d’en savoir plus, posa la question :

- Mr Ben est quoi pour vous ?

M’hend répondit :

- Il se trouve que c’est mon cousin.

Très étonné, l’étranger aborda M’hend dans sa langue maternelle :

- Ainsi, vous êtes berbère, moi et Yahia sommes comme deux frères inséparables.

Ensuite, d'autres questions fusent après avoir su que M'hend arrivait du pays.

- Comment c'est au pays ? Est ce qu'ils se battent toujours pour les bornes délimitant la propriété etc.

Lui faisant remarquer que ces histoires étaient révolues et que tout avait changé, le monsieur lui dit alors :

- C'est à cause de ses histoires que j'ai quitté le bled, cela fait quarante ans que je n'y suis pas retourné.

Puis, il l'informa que son cousin et sa femme allaient rentrer après leur fille qui était employée comme infirmière dans un hôpital, ce que M'hend savait déjà. Ensuite l'homme s'excusa de ne pouvoir l'inviter à prendre un pot car il s'apprêtait à sortir avec sa dame pour aller en campagne.

Après s'être séparés et en attendant l'arrivée de ses cousin, M'hend profita de la journée pour découvrir et visiter le quartier.

A l'heure du déjeuner, il tomba sur un restaurant qui affichait une enseigne « Au soleil du pays » et il n'hésita pas à y entrer. Le patron se faisait passer pour un français, ses clients l'appelaient M. Pierre. M'hend ne douta pas un instant de son origine, il s'adressa à « Pierre » dans sa langue maternelle et la discussion tourna vite aux affaires.

A cette époque, il y avait pénurie de ciment et le restaurateur engagea la discussion dans ce sens. M'hend prit goût à ce jeu et se fit passer pour quelqu'un d'influent pouvant lui procurer la quantité nécessaire pour sa construction du bled. Une fois le déjeuner terminé et après avoir payé l'addition dans son intégralité, le restaurateur lui proposa un café offert par la maison. M'hend qui pensait que le restaurateur allait faire un geste, lui répondit qu'il ne prenait pas de café après le déjeuner.

Entre temps, l'homme à la casquette avait sûrement prévenu ses cousins de son arrivée. En fin d'après midi, M'hend prit place sur un banc public, juste en face de

l'immeuble où habitait son cousin. L'attente ne fut pas longue juste une demi-heure après, il vit la fille quitter sa voiture pour entrer dans l'immeuble. Il l'avait reconnue tout de suite car son cousin ne ratait pas une occasion de lui adresser leurs photos. M'hend se leva, marcha jusqu'à l'entrée puis monta les quelques marches du premier étage et sonna la porte.

Sans ouvrir, la fille lui dit à haute voix :

- Qu'est que c'est ?
- C'est le cousin M'hend.
- Que voulez-vous ?

Incroyable accueil qui lui était réservé, il avait tout compris mais il répondit quand même :

- Voir ou contacter votre papa.
- Papa n'est pas là, et je ne sais pas où il est !

Pour marquer le point et avant de redescendre, il la pria d'avoir la gentillesse d'informer son papa de son passage, tout en devinant qu'il le savait déjà.

Déçu et plein d'amertume, M'hend comprit le manège, il allait reprendre son chemin, mais après réflexion, il décida d'attendre pour voir la réaction de son cousin, il voulait aller jusqu'au bout de cette mésaventure. La surprise ne tarda pas, jetant un regard au loin, il vit son cousin arrivant tout droit, c'était bien lui avec son crâne dénudé. A la vue de M'hend, il esquiva vers une ruelle au coin de l'immeuble, s'attendant à ce scénario, M'hend fit quelques pas derrière lui instinctivement. Il n'avait rien à y gagner ni à y perdre, simplement, satisfaire sa curiosité et classer définitivement le contact qui le liait avec son cousin. Ce dernier fila encore plus vite pour disparaître au coin d'une rue.

M'hend avait gros sur le cœur, il était tellement dégoûté qu'avant de repartir, il tenait à marquer son passage en racontant cette histoire à la concierge qui l'écouta attentivement. Il lui relata ce moment qu'il attendait depuis 30 ans. La dame prêta l'oreille, elle semblait très étonnée et surprise.

M'hend se disait que peut-être, Yahia cachait ses origines, c'était une occasion à ne pas rater pour tout déballer et repartir tranquillement.

Son chemin le mena vers la station de métro, sans choisir une destination, peu importe l'endroit, il se retrouva à Neuilly par hasard. Il réserva une chambre dans un hôtel classé, la réceptionniste lui demanda avec un sourire de lui remettre une pièce d'identité pour les formalités. Il sortit de sa poche son passeport qu'il déposa sur le comptoir et quitta l'hôtel pour aller dîner. A son retour, l'accueil ne fut pas le même qu'avant, M'hend n'était pas le bienvenu en tant qu'Algérien. En demandant la clé de sa chambre, la dame le surprit en lançant : mais quelle chambre ? Il fut presque aussi contrarié qu'en allant chez son cousin. Il répondit calmement : celle que vous avez dans vos tiroirs avec mon passeport.

Sur son lit, il se retourna plusieurs fois, essayant de dormir mais la déception l'empêcha de trouver le sommeil. Alors, il en profita pour enquiquiner la dame

en faisant plusieurs va-et-vient entre sa chambre et la réception. Prétendant plusieurs choses, demander un annuaire ou un cachet d'aspirine...

Le lendemain, par une belle matinée de Dimanche, dans un kiosque situé en face, il alla acheter un guide de poche pour visiter la ville. A sa demande, le buraliste lui présenta un guide complet assez volumineux. M'hend lui fit savoir qu'il voulait une brochure pour mieux visiter Paris et qu'il était de passage pour deux ou trois jours au maximum.

Le buraliste, que quelques clients abordaient avec un : « bonjour Monsieur Michel », engagea une discussion avec M'hend très à l'aise dans son trois pièces :

- Vous n'êtes pas d'ici ?

Pour mieux satisfaire la curiosité de son interlocuteur, M'hend répondit :

- Non pas du tout, je suis étranger et je ne compte pas prolonger ma visite.

- Sans être trop indiscret, vous êtes de quel pays ?

- Algérie.

- Moi aussi je suis Algérien, mais cela fait plus de 45 ans que je suis là sans avoir revu le pays.

Grande surprise pour les deux, M'hend pensait discuter avec un français, et l'autre sentant le compatriote, entama une conversation avec des sentiments comme s'il s'agissait d'un proche. La sympathie s'installa et le vieux monsieur voulait le retenir le plus longtemps possible, allant jusqu'à lui proposer ses services s'il avait besoin de quoi que ce soit. M'hend le remercia infiniment, lui faisant savoir qu'il n'avait besoin de rien. Alors, l'autre lui tendit un billet de 100 francs pour conclure :

- Soyez aimable, acceptez s'il vous plait de prendre un pot à ma santé, c'est dommage que je sois pris par le travail et si vous repassez par les environ, ça me ferait plaisir de vous revoir, vous connaissez l'endroit.

Ce compatriote, aux allures d'un français, laissa M'hend pantois devant l'attitude de son cousin.

La première aventure parisienne de M'hend s'acheva après moins d'une semaine, il voulait visiter les lieux que son père fréquenta, mais tout avait changé. Puteaux était devenu La Défense, plus de trace d'hôtels ni de restaurants ou de cafés, même les rues avaient disparu. En reprenant les documents qu'il conserva avec soins en souvenir du passé énigmatique de son père, il apprit que celui ci habitait à un endroit du quai national pendant les années trente. De 1952 à 1957, il avait la même adresse sur ses papiers, une surprise pour M'hend. Il se demanda ce que représentait cette adresse retrouvée après une rupture avec l'émigration, une coupure de plus d'une décennie, encore une question sans réponse.

La moitié de la vie d'Amokrane se déroula en France, l'autre moitié au pays, deux mondes différents à l'opposé l'un de l'autre. Pour celui d'outre-mer, avec sa face cachée, M'hend ne sut pas grand-chose et c'est regrettable car plus intéressant. Quand à l'autre peut

reuisant avec le chômage, le manque, la maladie et surtout le passé avec toutes ses histoires, il n'y avait rien d'autre de spécial.

Mais il y eut quand même, cette période juste après l'indépendance où la famille de M'hend déménagea à Alger. Son père avait sa pension d'invalidité convertie en retraite, ce n'était pas grand-chose à l'époque où le dinar valait presque le double du franc. Néanmoins, M'hend gagnait beaucoup d'argent au sud, sa famille faisait partie des gens aisés à qui la vie souriait.

Amokrane se sentait comblé avec son fils aîné qui le gavait d'argent, son deuxième fils qui poursuivait ses études dans un établissement privé de renom, sa benjamine et son petit fils qui furent choyés et gâtés. Le seul grain de sable était sa grande fille restée au village, il fallait l'aider et par conséquent, toute la belle famille devenait une charge.

En quittant son patelin, M'hend se lança le défi de n'y retourner que quand il se sentirait prêt à y aller comme

il le désirait. En effet, après deux ans de préparation, il se vit en mesure de s'y rendre comme il l'avait souhaité. Il voulait faire sensation, c'était normal pour son âge. Son ambition était de mieux réussir, devenir riche en se lançant dans le commerce. Son père fit obstruction à ses projets, pas question de quitter le sud qui rapportait beaucoup d'argent.

Lors d'une discussion à ce sujet avec son parent propriétaire d'une boulangerie qui fonctionnait à plein régime, il se vit proposer l'échange de son salaire contre la boulangerie. Ce n'était qu'une plaisanterie pour dire que l'apport d'un commerce n'était rien, comparé à sa paie. M'hend mit de côté son désir d'ouvrir un magasin, il décida de profiter de ce qu'il avait comme moyens.

Il séjournait au sud le plus longtemps possible, il voulait travailler plus pour pouvoir améliorer son standing. Depuis quelques temps, il désirait s'acheter une voiture, un obstacle de plus à franchir car son père n'était pas d'accord. Pour le convaincre, M'hend chargea sa mère et les autres membres de sa famille afin de faire pression

sur lui. Il finit par céder mais posa ses conditions, la voiture devait être choisie et achetée par lui-même, celle que M'hend avait en vue ne l'arrangeait pas.

Par le biais d'un parent connaisseur en mécanique, Amokrane négocia une voiture chez un garagiste de vente, achat et reprise. La voiture avait peu roulé mais M'hend voulait une plus petite et neuve. Son père pensa à l'utilité et à l'économie d'argent, il choisit donc une voiture d'occasion assez spacieuse pour embarquer toute la famille. Qu'à cela ne tienne, M'hend était heureux au volant de sa première bagnole noire, avec un intérieur en faux cuir et des pneus aux flans blancs, c'était le chic de l'époque.

Il aimait montrer sa joie et n'hésitait pas à inventer des déplacements, rendre visite à ses connaissances ou tout simplement se balader. En allant rendre visite à son cousin employé dans un centre de formation, il apprit que son ex moniteur était dans le même centre. Ne s'attendant pas à cette surprise, M'hend demanda à le voir.

Son ex moniteur fut ravi de revoir son ex stagiaire sept ans après, il lui posa un tas de questions sur ce qu'il avait fait pendant tout ce temps. A propos du métier que M'hend avait mis de côté, son ex moniteur lui donna raison puisque le résultat fut meilleur. Il donnait l'impression d'avoir bien réussi sa vie en si peu de temps, sa voiture était là pour le démontrer et peut-être qu'il faisait des jaloux parmi ses camarades.

L'occasion se présenta à M'hend pour se rendre au bled, sa sœur venait d'accoucher d'une fille. En compagnie de sa jeune femme et leur petit, il prit la route vers son douar. A leur arrivée, ils croisèrent sur leur passage deux femmes qu'ils connaissaient bien. L'une d'elle chuchota à l'autre : Qui sont ces personnes étrangères ? Et l'autre de répondre : Tu vois bien c'est des « roumis ». Alors, M'hend souriant s'annonça et les deux bonnes femmes s'excusèrent avec humilité.

En effet, ceux qui quittèrent leur patelin deux ans auparavant, n'avaient rien à voir avec le couple moderne qui débarqua comme des touristes. La jeune femme

s'était métamorphosée, elle n'était plus celle qui rentrait dans son nouveau foyer avec un foulard sur la tête et comme bagages, une caisse en bois peint que les mariées emportaient avec elles en guise de valise.

Ce jour du voyage, elle était habillée à la mode, cheveux coupés, robe courte et chaussures à talons, ce qui rajoutait à la confusion. M'hend venait de casser un tabou en se montrant comme cela, il se sentit à la fois gêné et fier d'avoir atteint le but qu'il s'était fixé, mais resta modeste comme toujours. Ils furent accueillis avec égards, ce qui les embarrassa beaucoup.

La voiture faisait le bonheur de toute la famille que M'hend sortait souvent pour des virées, parfois ils allaient rendre visite à la famille, son père restait seul pour garder la maison. Pendant quatre ans l'automobile servait la famille, M'hend voulait l'échanger et il proposa à son père de la vendre.

Amokrane ne vit aucun inconvénient au contraire, c'était faire des économies supplémentaires. Ce qu'il ne savait pas, c'était la surprise que son fils allait lui réserver.

M'hend profita de l'absence de son père parti au village, pour se payer une auto. Il allait faire son marché du dimanche à El Harrach lorsqu'il tomba sur une belle occasion, une voiture appartenant à un petit industriel français. C'était un vrai bolide qui venait d'arracher les 24 heures du Mans dans sa catégorie, on l'a surnommait la soucoupe volante, un rêve de jeunesse.

De retour, Amokrane vit la voiture garée devant la villa, quand il apprit que c'était celle de son fils, il piqua une grande colère puis jura qu'il n'y mettrait jamais les pieds dedans. Ensuite il sermonna toute la famille, la soupçonnant d'être complice. M'hend était dehors mais ne tarda pas à rentrer, son père l'accueillit sur un ton rageur :

- Dis donc, pour qui tu as acheté cette voiture, est ce pour toi tout seul ou pour la famille, quant à moi, je jure que je n'embarquerais jamais dans ta « bagnole » !

M'hend lui fit savoir qu'il n'allait pas la garder, que c'était une occasion à ne pas rater et qu'il pouvait en tirer bénéfice, car Amokrane aimait beaucoup l'argent. Les deux devaient se rendre au bled pour l'histoire du gendre, M'hend prit sa voiture et son père le chemin menant vers l'arrêt d'autobus. Son fils se sentit diminué, il ne tarda pas à liquider sa bagnole rouge qui faisait des envieux.

Pour se rattraper, il choisit une grosse voiture avec ses six cylindres et ses dix chevaux, elle était plus grande que la première et ne pouvait que plaire au vieux à qui il réserva la bonne surprise.

Son père fut ravi de voir stationner la nouvelle acquisition et après le coup d'œil sur l'extérieur et l'intérieur, il finit par dire :

- Ca, c'est de la voiture et c'est du solide, justement je dois me rendre au bled, tu vas m'y déposer demain si Dieu le veut.

M'hend au volant et son père à côté, tous les deux étaient heureux de prendre le départ. Arrivés à la maison et sans attendre, Amokrane ôta son burnous et s'apprêta à sortir quand son fils lui demanda où il allait dans cette tenue ?

- Je vais descendre visiter nos champs.

Un pistolet était suspendu à son ceinturon, l'arme pointait par dessous sa veste, un gros calibre à ne pas montrer et pourquoi faire se demanda M'hend ?

- Attends un peu, c'est quoi ça ? Amokrane, surpris donna une explication :

- C'est Amer qui l'a acheté et m'a demandé de l'essayer s'il fonctionne bien.

Les arguments pour Amokrane ne manquaient pas, son fils avait bien compris que c'était le sien. Il fit mine de

croire à l'invention de son père pour ne pas le gêner, mais lui recommanda quand même de se montrer plus discret.

Depuis, que de chemin parcouru, l'évolution s'effectua progressivement, au fil des années elle s'étendit partout et pour tout le monde. Plus tard, dans bien des domaines et sans exagérer, le village natal de M'hend, ce hameau qui accusait un retard immense, prit une longueur d'avance sur la ville, laissant derrière lui ses us et coutumes.

En ce début d'année 1971, M'hend déménageait avec sa femme et ses enfants. Ils repartaient vivre au village : d'une part, pour offrir plus d'espace à ses parents et à son frère qu'on venait de marier et d'autre part, avoir plus de liberté. En partant, il n'avait rien emporté avec lui, sauf sa voiture et leurs effets personnels. Pour le complément de bagages, c'était son cousin qui l'accompagna avec son véhicule.

L'argent, il en gagnait suffisamment pour se rattraper et bien mener ma vie. Il n'avait rien comme économies, c'était son père qui gérait la maison. La fête de son frère avait coûté de l'argent, M'hend ne rentra pas dans les détails, il ne se souciait guère de ces futilités.

Depuis le mariage de son frère cadet, la vie devenait insupportable, la promiscuité et la mésentente finirent par le décevoir. Il décida de partir, non pas pour abandonner les siens, mais pour une question de commodité. Pour aborder son père, il lui proposa de l'autoriser à réintégrer le village pour construire une nouvelle maison, la leur était délabrée.

Son père ne vit aucun inconvénient, il pensa que son fils n'irait pas jusque là, que c'était une idée en l'air. M'hend déménagea aussitôt et son père fut choqué, il ne s'attendait pas au départ spontané de son fils avec sa famille. Il se sentit malheureux sans ses petits enfants, à l'exception de l'aîné qui était déjà scolarisé.

La vie au bled s'était nettement améliorée, la vieille maison familiale était un vrai gourbi, M'hend devait la rendre habitable en attendant de trouver une solution. Cet endroit présentait des risques, pendant les travaux de restauration, tout un chargement d'un camion de sable entreposé la veille, avait littéralement disparu au matin. Le sous-sol était sillonné d'une multitude de failles. En effet, d'une ouverture béante, on entendait un souffle, comme si une rivière coulait à grands flots en dessous, il s'y dégageait un air frais, presque glacial. Le maçon tenta d'y faire une exploration, c'était en été et il faisait très chaud. M'hend lui suggéra d'abord d'y jeter une énorme pierre qu'on entendit, pendant un certain temps, dévaler à perte de son l'énorme puits.

En plus, il se passait des choses étranges en ces lieux. La maison n'était pas électrifiée, ce fut donc en 1971 que M'hend fit installer le compteur. Avant même d'effectuer le branchement à l'intérieur, arriva Boualem comme à l'accoutumée, il aimait lui rendre visite assez

souvent. M'hend se faisait un plaisir de lui offrir quelque chose. A la vue du compteur électrique, il lui dit :

- Vous autres, les gens habitant sur les hauteurs des collines, vous êtes mieux que nous. Cette chose là, en faisant signe vers le compteur, fera de la lumière mais tu ne paieras pas grand-chose où très peu.

Evidemment, on ne faisait pas attention à ce que disait Boualem, il n'était pas comme tout le monde, il était différent. Bizarrement, le compteur ne marquait rien du tout et après constatation, les services d'électricité procédèrent au remplacement du compteur qui s'avéra non fonctionnel comme le premier. Au bout du quatrième remplacement et après un contrôle minutieux, on laissa carrément tomber.

Durant la décennie que M'hend passa au village, il ne payait que l'abonnement, pas de consommation. Bien plus tard, alors qu'il ne restait plus que des ruines de sa maison, M'hend voulait prendre des photos à l'endroit même. L'appareil numérique se dérégla

anormalement, les images étaient floues. Il pensa à un fort champ magnétique, mais il n'en était rien, il ne trouva aucune réponse à cette énigme.

En arrivant dans la vieille maison, M'hend craignait pour ses enfants, la première chose qu'il fit, était de leur raser la tête pour éviter les poux. Ses enfants n'ayant pas connu cela, s'y prêtèrent volontairement jusqu'au petit qui ne brancha pas. Une fois le rasage terminé, le benjamin mit sa main sur sa tête, puis accourut vers la glace de l'armoire et piqua une crise. Comment lui rendre ses cheveux longs et blonds dorés, il fit pitié à son père qui tenta de le consoler par tous les moyens sans résultat.

M'hend appela tous les petits cousins pour les gaver de chocolat, de biscuits et autres friandises. Ils étaient tellement contents qu'il leur promit la même chose le lendemain, à condition de venir à jeûne. Il leur faisait croire que s'ils prenaient quelque chose, il le verrait et ils n'auraient rien du tout. Pendant trois jours consécutifs, ils pointaient devant la porte à attendre.

Il leur donnait d'abord une dose d'un vermifuge en sirop, puis remettait à chacun son paquet préparé la veille. Au bout du quatrième jour, ils étaient là comme les jours précédents, il les renvoya gentiment en leur disant qu'il n'y avait plus de marchandise, qu'il allait se ravitailler. Quinze jours après, il rappela les petits pour recevoir le rappel car ils étaient infestés de parasites, ses enfants furent traités de la même façon.

M'hend fit tout pour que ses enfants n'aient pas à subir ce qu'il avait enduré étant enfant. Pour une petite blessure ou une quelconque maladie d'un de ses enfants, il s'affolait. Le traumatisme qu'il avait subi était si fort qu'il en garda les séquelles. Il se souvint d'une fin de journée à la sortie de la classe alors qu'il jouait avec ses camarades. En allant ramasser un ballon et dans sa course il tomba dans un gouffre la tête en bas. Le choc fut tellement violent qu'il ne se rappela que l'éclair d'un flash, ensuite plus rien. Retrouvé, il fut ramené à la maison avec une déchirure sur le crâne et comme soins, il eut droit à des préparations locales. Peut-être que ses

troubles de conscience avaient pour origine cette chute, il se posa souvent cette question.

Sa crainte fut à son comble quand il découvrit que la vieille maison était infestée de scorpions, il en trouvait presque chaque jour, M'hend était angoissé et avait peur pour tout le monde. A la fin des travaux, il acheta une bonne quantité d'un produit anti-scorpions, puis désinfecta l'intérieur et l'extérieur. Un jour, son benjamin faisant ses premiers pas, s'était agrippé au poêle à mazout, il jouait avec une couleuvre, essayant de l'attraper de sa main. Sa maman qui rentrait le saisit pour l'éloigner puis s'attaqua à la couleuvre et la tua. Pour cela, elle avait un courage à faire rougir certains hommes, M'hend admirait sa qualité de tueuse de serpents, elle en avait bon nombre à son actif.

Un jour, M'hend échappa à la mort par miracle, victime d'une erreur. Par un temps de pluie et de brouillard, il s'était rendu chez l'épicier du coin pour quelques achats en début de nuit. Il portait un imperméable vert avec un capuchon sur la tête. L'épicerie était suffisamment

éclairée mais dehors l'obscurité était presque totale. En sortant du magasin, il mit ses mains dans ses poches, baissa légèrement la tête à cause de la pluie puis activa la pas pour rentrer vite chez lui. Quand soudain, il fut sonné par un coup violent au niveau du front. Il vit un éclair puis tomba en arrière projeté sur le dos.

Il se releva et retourna au magasin qui était derrière lui à quelques mètres. La main sur son front déchiré et ensanglanté, il demanda vite un miroir. Sidérés par ce qu'ils voyaient, les gens qui se trouvaient à l'intérieur lui demandèrent ce qui lui arrivait.

M'hend croyait sincèrement qu'il s'était cogné contre un mur formant un angle donnant sur la ruelle. La blessure était sérieuse et son pouce retourné, il se fit accompagner à la maison, mit un foulard autour de sa tête et se dirigea vers l'hôpital pour suturer la plaie et recevoir des soins.

Au matin, on retrouva la moitié de ses lunettes de vue sur le palier d'un escalier attenant à la ruelle, à une

hauteur d'environ deux mètres. Les objets qu'il avait dans sa poche étaient projetés et éparpillés sur le bas coté. Avec tout cela, il pensa sérieusement et naïvement qu'en effet, il avait heurté le mur avec sa tête. Aucune autre explication ne put être donnée à cet accident.

A son retour du sud après trois semaines, il se posa quand même la question : comment avait-il fait son compte pour se causer autant de dégâts ? En faisant la reconstitution, passant et repassant plusieurs fois, il constata qu'il était impossible de toucher le mur puisqu'il y avait un obstacle qui gênait. C'était donc autre chose et en y réfléchissant, il conclut que c'était un coup d'un gaucher qui l'avait assommé. Et partant de là, il finit par trouver une réponse claire et nette à ce geste malheureux.

Une personne attendait quelqu'un qui se trouvait dans l'épicerie, celui là même qui l'avait accompagné à la maison et qui portait un habit de même couleur que lui. M'hend avait eu la malchance de sortir avant et à cause

de la pluie qu'il recevait en plein visage, involontairement, il prit l'allure de l'autre.

Cette personne avait un comportement très critiquable envers la famille de celui qui s'arma d'un gourdin ou d'une barre pour l'envoyer sur la tête de l'innocente victime. En fait, il y avait deux gauchers dans cette famille, un frère et un fils et c'était l'un ou l'autre. M'hend ne cherchera pas à savoir lequel car de toute façon il n'était pas visé. C'était un simple accident qui aurait pu tourner mal et que l'auteur aura dû regretter.

Quelques années s'écoulèrent, La vie au sud devenait de plus en plus difficile. La vache laitière s'était tarie, un nouveau mode de vie avait remplacé l'ancien. A l'époque chacun avait sa chambre affectée, les agents portaient avec les clefs dans la poche. Par la suite, les chambres furent doublées, deux personnes par box, c'était gênant de partager la même chambre avec n'importe qui. Il fallait faire la chaîne pour prendre son

maigre repas. A l'occasion d'un jour de fête, on poussa le culot jusqu'à remettre des tickets représentant une consommation au café, l'ex bar du personnel. La vie se dégradait au fil des mois, il n'y avait plus à rien à espérer. Une vie impossible pour M'hend qui quitta le sud sans regrets, laissant ses souvenirs d'un Eden noyé dans la piscine à l'eau saumâtre. Il regagna Alger par le biais d'une mutation difficilement obtenue.

Depuis son retour au nord, M'hend aura à connaître des moments difficiles. La malchance le suivait partout, ce fut une période de turbulences qu'il traversa. Tout avait commencé quand il aida son frère qui venait de terminer ses études supérieures.

Pour l'encourager à se lancer dans la vie, il lui offrit une voiture avec laquelle il eut un accident grave. Ce jour là, en compagnie de leur mère, il était venu le chercher à l'aéroport. Après avoir vu son frère, M'hend alla à la rencontre de sa mère qui l'attendait dans la voiture. Il lui fit savoir qu'il passerait plus tard à la maison car il n'était pas seul et ne voulait pas fausser compagnie à son

camarade. Les deux collègues avaient prévu de partir ensembles jusqu'au village.

Cette nuit là, il y avait un peu de brouillard et sur une autre route à la sortie de l'aéroport, M'hend et son copain aperçurent un accident au loin. Pressentant quelque chose, il dit à son compagnon de s'arrêter. Ce dernier lui fit remarquer qu'il se faisait tard, M'hend l'obligea à s'arrêter. Il se dirigea vers l'endroit en courant et vit sa mère enveloppée dans ses habits, gisant au milieu de la chaussée et son frère allongé, la tête contre le bord du trottoir.

M'hend, horrifié à la vue de ce qui se présentait devant lui, fit le tour de la voiture afin de s'assurer qu'il s'agissait bien de ses parents, comme si sa conscience rejetait la réalité. Il faillit paniquer et perdre son contrôle mais se ressaisit. Sa mère lui semblait morte, quant à son frère, il sentait qu'il était encore en vie, il appela de toute sa voix son camarade qui le rejoignit. Ils placèrent d'abord son frère sur la banquette arrière, entre temps, d'autres usagers aidèrent à évacuer sa

mère dans un taxi puis ils firent signe au véhicule de les suivre.

Pourquoi M'hend alla en direction de l'hôpital de Belfort au lieu d'aller vers celui de Rouïba, tout proche, il ne le saura jamais, son instinct le guidait. A Belfort, il appela son voisin « médecin » qui ne tarda pas à arriver. C'était grave, après avoir constaté leur état, ils furent évacués en ambulance vers l'hôpital Mustapha au service de neurochirurgie. Après plusieurs jours de coma profond et tous les traumatismes, ils quittèrent le service de réanimation.

C'était un camion qui les avait percutés de plein fouet, le choc était si violent que sa mère, assise sur la banquette arrière, fut éjectée par le pare brise et son frère par la portière. Pendant leur convalescence, M'hend se consacra entièrement à s'occuper d'eux. Sa souffrance morale était exagérée, il avait trop d'affection pour son jeune frère, il était prêt à sacrifier ses enfants, ses parents et même sa vie pour le sauver. Pourquoi tant de

sentiments envers un frère, il se posa la question une multitude de fois sans trouver de réponse.

A cause de cet accident, il jura de quitter le sud au plus tôt, il accepta à son détriment un sous poste à Alger. En fait, il fut imposé d'office à un service qui ne voulait pas de lui, si ce n'était la médecine du travail qui certifiait sa sursaturation après 17 ans de présence au sud. Sa mutation au nord devenait impérative. Sans cette inaptitude certifiée à exercer au sud, il n'aurait jamais été accepté dans cet environnement hostile, entaché de clanisme et de magouilles. Il était l'intrus qui venait déranger « cette famille » soudée par des liens d'affinité et autres.

Auparavant, il eut à connaître pas mal de déboires lors de changement de statut, de reclassement du personnel et autres occasions. On le cassait carrément par opportunisme car M'hend, qu'on surnommait le rebelle, refusait d'adhérer à leur conduite d'arrivistes de tout bord et d'un certain milieu. Ils débarquèrent en force

pour prendre le dessus sur les anciens par jalousie. Un ancien collègue lui dit un jour :

- L'ex entreprise a disparu, il fallait disparaître avec.

Il avait raison, mais pourquoi leur céder sa place, il était là bien avant leur arrivée. C'était un peu sa seconde maison, il s'était instruit et formé sur ces lieux dégradés mais toujours présents pour lui rappeler les bons souvenirs de l'ex société.

Le poste qu'on lui proposa en 1978 était inférieur à celui qu'il occupait en 1963. Il n'y avait pas d'autre place pour lui, croyant qu'il allait refuser et se retrouver dehors. Des commis de salle, laveurs de pipettes ou plantons furent propulsés au rang de chef de département et même directeur. On pouvait comprendre qu'il réveillait en eux bien des complexes, un ex garçon de salle ayant servi M'hend à table fut nommé directeur, une raison majeure pour vouloir l'éjecter à tout prix.

M'hend, comme le clou de Jeha « Il y est, il y reste », devait avoir le dossier le plus chargé en matières de

requêtes. Durant toute son ancienneté, la seule fois où sa demande fut prise en considération c'était pour changer de secteur.

Lors d'une rencontre avec un ancien ami et collègue voulant à tout prix lui faire changer de place et à force d'insister, M'hend accepta sa proposition. Cet ami, devenu dirigeant avait saisi un responsable d'une autre structure pour le convaincre de le prendre dans sa direction.

Une semaine après avoir lancé sa demande de mutation, une lettre de sa hiérarchie l'invitait à se présenter à cette autre structure pour entretien. Après l'avoir reçu, le responsable lui insinua qu'un esprit de clan régnait également chez eux et qu'il fallait y adhérer. On lui fit savoir qu'un poste de travail lui sera créé dans les plus brefs délais, le cadeau était trop alléchant. M'hend mit en doute le costume sur mesure qu'on lui taillait, il demanda un temps de réflexion.

Dès son retour au siège et après avoir réfléchi à la proposition qu'il rejeta par principe, il oublia la rencontre et l'offre dont il ne voulait pas. Malgré sa position de sous-employé, il gardait la tête haute mais en subissait les conséquences. Comment se comporter avec un chef « parachuté » d'un service aussi important dans le domaine de la recherche documentaire. Ce chef presque analphabète, ne sachant pas faire une addition, embêtait tout le monde. Parfois M'hend le suivait dans sa bêtise en prenant la chose du bon côté, un moyen de casser la monotonie pour en faire un amusement comme par exemple :

- Alors y a sidi, trois et deux ça fait ? Réfléchit quelques secondes puis :

- Pourquoi cinq ?

Pour se payer sa tête et lui semer le doute, M'hend répondait :

- C'est vrai pourquoi cinq.

Un jour, un monsieur bien dans le domaine se présenta dans le cadre de son travail pour prendre contact avec le service. M'hend l'accompagna au bureau du chef et sur le coup, à peine le temps d'échanger quelques phrases, le monsieur ressortait complètement abasourdi, répétant sur son passage :

- C'est démentiel !

Quand la mauvaise humeur de M'hend prenait le dessus, il répondait sèchement au chef qui se mettait en boule. Une fois, ce dernier lui proposa de régler avec la manière forte le problème, il provoqua M'hend en l'invitant à le suivre dehors pour se bagarrer. Comme il y avait des témoins, ce fut l'occasion pour en faire un rapport et informer qui de droit pour une faute aussi grave, passible de licenciement dans le règlement intérieur. L'affaire fut classée sans suite car le clan s'étendait à tous les niveaux de la hiérarchie. M'hend devenait tellement vulnérable, qu'il lui fallait trouver une issue.

Il avait acquis la sympathie des médecins de l'entreprise où il trouva un écho qui lui fut d'un grand secours, il était en de bonnes mains. Le premier médecin lui recommanda d'aller se reposer et respirer l'air des montagnes, il lui fit la promesse de le couvrir une année puis rédigea sur place un certificat de trois mois de repos renouvelable. Au bout du sixième mois de congé de maladie, la sécurité sociale demanda au médecin de justifier son acte.

Il expliqua à M'hend qu'il ne pouvait plus rien faire. Par conséquent, il lui suggéra une prolongation d'un mois de congé de maladie, à condition de se faire hospitaliser plus tard au centre psychosocial de Chérraga. Ceci pour justifier le mois de congé supplémentaire et relancer ainsi les arrêts de travail. La proposition tombait à pic, M'hend en avait besoin car il couvait une dépression. Pour être admis dans ce centre, il fallait en faire la demande et attendre.

En plus du harcèlement professionnel subi, se greffèrent d'autres problèmes familiaux qui le déprimèrent

d'avantage. Deux jours après sa prise de fonction à Alger, pendant qu'il dînait à la maison où il pensait se réinstaller seul, sa femme et ses enfants vivaient au village, son père lui annonça soudainement :

- M'hend, j'ai juré quand tu es parti que tu ne reviendras ici que comme invité.

Il pensa d'abord à une plaisanterie, mais son père lui confirma que s'en était pas une et que c'était sérieux. Il fut tellement surpris qu'il ne put avaler la cuillerée de couscous qu'il avait dans la bouche. M'hend posa quand même la question :

- Invité pour combien de jours ?

- Deux ou trois jours, lui répondit son père.

Cette nuit là, dans son coin où il ne gênait personne, toutes les images du passé défilèrent devant ses yeux, il ne dormit pas un instant.

Le lendemain, après une journée passée au travail, il alla à la rencontre d'un cousin possédant un studio à Alger. Il

lui demanda s'il pouvait l'héberger quelques temps et lui raconta son histoire. En fin de journée, M'hend fit exprès d'arriver assez tard à la maison pour prendre son cabas et s'en aller, mais avant de partir, il voulait s'assurer de la réaction de son père. L'accueil qu'il lui réserva le conforta dans son opinion, il était exclu et rejeté sans qu'il sache pourquoi. Le doute qui planait dans son esprit se dissipa lorsque son père le questionna :

- Pourquoi tu as tardé ?

- J'étais à la recherche d'une chambre où dormir.

- As-tu trouvé ?

- Oui.

- Où ça ?

- Dans un hôtel.

- C'est bien.

Après cette discussion, M'hend savait que c'était fini, d'autant plus que son frère ne souffla aucun un mot.

Peut-être qu'il était absent ou bien qu'il s'était caché. Sans attendre, M'hend prit son cabas qu'il avait préparé la veille et s'apprêta à sortir quand son père lui demanda où il allait, il répondit :

- Rejoindre ma chambre d'hôtel.

Ainsi allèrent les choses de la vie, il se rendit cette nuit là chez son beau frère qui habitait à quelques encablures. Sa belle sœur qui lui ouvrit la porte, fut surprise de le voir débarquer à une heure aussi tardive. Elle lui demanda la raison de sa venue, il expliqua qu'il venait pour y passer la nuit. Elle fut tellement étonnée qu'elle pensa que le pauvre divaguait ou qu'il était soul.

Visiblement, Amokrane n'était pas bien, lui qui était si bon avait subitement changé. Il avait une pension de retraite qui arrivait à la poste du village, M'hend avait l'habitude de lui ramener son argent que lui confiait le facteur mandaté par son père. Quelques jours plus tard, muni du mandat, il se présenta à la maison pour le lui

remettre. Arrivé devant le portail, sa belle sœur qui se trouvait dans la cour lui fit savoir qu'il était sorti.

M'hend demanda où il pouvait le rejoindre, elle lui répondit qu'il se trouverait à la boulangerie de la place. A peine retourné, sa belle sœur l'informa que son père était en colère contre lui, et d'ajouter que s'il lui disait quelque chose, il fallait l'accepter et ne pas lui en vouloir.

Après avoir fait quelque pas, il vit son père descendre la rue, M'hend alla à sa rencontre pour le saluer et lui remettre son argent. Il était à quelques mètres quand il leva sa canne en vociférant des insultes, traitant son fils de tous les noms. Ses oreilles refusaient d'entendre les mots qui sortaient de la bouche de son père. Il préféra s'en aller vite et rejoindre des parents boulangers pour les charger de remettre la commission à son père.

Pendant ce temps, sa mère était chez lui au village, toujours en convalescence, plusieurs mois après son traumatisme crânien dû à l'accident. Amokrane chargea

un parent pour conduire Malha au bled et la déposer comme un objet non recommandé chez son fils ou dans le cas contraire chez son frère, lui faisant savoir qu'il n'était pas question qu'elle revienne. Quelque chose ne tournait pas en rond dans la tête d'Amokrane.

Après avoir exclu son fils M'hend, voilà que son épouse subit le même sort. Qu'avaient-t-ils fait pour mériter cela ? Rien du tout, l'argument invoqué pour se justifier auprès des proches ne tenait pas. Il reprocha à M'hend d'avoir emmené sa petite sœur au bled pour passer quelques jours de congé auprès de sa maman.

Sa toute petite sœur avait presque le même âge que son fils aîné. Elle présentait son grand frère M'hend comme étant son père à ses camarades d'école, elle était fière de son frère qui donnait une bonne impression. Son père avait presque soixante ans quand elle arriva au monde. Elle supportait mal cette différence d'âge, heureusement que son frère était là pour atténuer son complexe. M'hend ne faisait aucune différence entre sa

petite sœur et son fils, d'ailleurs elle le jalousait comme un frère cadet.

A l'occasion d'un Aïd, des parents obligèrent M'hend à aller voir son père, il était d'accord à condition que cela se fasse en leur présence. Arrivés chez Amokrane alité à cause d'une petite maladie, M'hend passa devant et se dirigea vers l'intérieur. Il s'arrêta devant la porte ouverte de la chambre de son père qui se retourna légèrement en ouvrant les yeux :

- Que viens-tu faire ici ?

- C'est pour te présenter les vœux de l'aïd et embrasser ta tête.

- Tu t'es rappelé ma tête, dehors !

Personne parmi les présents n'insista par crainte d'en entendre plus, les jeux étaient faits.

Tout cela faisait que moralement M'hend était au plus mal. Son poste de travail au sud perdu, il tenta une réintégration sans résultat. A Alger, il n'avait pas où

loger et sans l'intervention de quelques proches, son père menaçait de l'expulser de la maison natale etc. Il se sentit déprimé et afin d'éviter une aggravation, il ne lui restait plus qu'à se faire hospitaliser au centre psychosocial de Cherraga pour un séjour de deux mois. Avant son départ, il informa sa femme et lui conseilla de ne rien dire à personne puis la chargea de répondre aux gens qui chercheraient à le voir, qu'il était reparti au sud.

Arrivé à Alger, il appela son frère pour lui fixer un rendez-vous et l'informer également. Ils se retrouvèrent à l'hôtel où M'hend avait loué une chambre la veille de son hospitalisation. Pendant la rencontre, ils ne firent aucune allusion à ce qui s'était passé. Une quinzaine de jours après son admission dans ce centre psychiatrique où il y avait des gens de toutes catégories, chacun avait ses raisons de se retrouver là, son frère demanda à le voir. M'hend pensa qu'il était venu pour s'enquérir de son état. Mais non, c'était pour l'informer que leur père

était gravement malade. Avant de repartir, son frère rajouta :

- Je sais que ça ne te touche pas mais il faudra que tu viennes quand même.

Donc, il n'était pas là pour rendre visite à son frère mais parce que son père le harcelait pour le lui ramener. Comme il ne pouvait pas y aller le jour même sans autorisation médicale à cause de son traitement antidépresseur, il se rendit le lendemain au chevet de son père. Ce dernier était couché à moitié paralysé, levant les yeux vers M'hend, il articula difficilement :

- Mon fils, où étais-tu tout ce temps, je t'ai attendu si longtemps, pourquoi tu m'as abandonné ?

Très ému, M'hend avait presque les larmes aux yeux.

- Je suis là père, je suis là...

Incroyable, il retrouvait son père d'autrefois, tout à l'opposé de l'autre personnage.

Depuis, chaque semaine M'hend demandait une permission et allait rendre visite à son père jusqu'à sa sortie de Cherraga. Par la suite, il reprendra son travail, réintégrera la maison et partira chaque fin de semaine au village voir sa famille. Une petite lueur d'espoir pour M'hend qui frôla de justesse la dérive. Il crut longtemps en la famille, il était sincère au fond de lui-même, il ne faisait aucune différence entre ses enfants et ses neveux.

Pendant l'accident de son frère, il avait dit à la femme d'un médecin qui leur rendait visite : « Si seulement c'est arrivé à moi, pas à mon frère, il ne mérite pas cela ».

La femme avait répondu : « Non Monsieur, il ne faut pas dire cela, c'est de la lâcheté de votre part ». A force d'être bon, on finit par devenir mauvais aux yeux des autres, il l'apprendra à ses dépens.

A l'entreprise ça n'allait plus, rétrogradé, surveillé de près, harcelé même, M'hend en avait marre, une fois de

plus, le voilà reparti pour un congé de maladie de longue durée. Entre-temps, son frère déménagea pour aller travailler et vivre ailleurs. Ses parents vivaient seuls, il leur fallait quelqu'un pour les assister, ce qui poussa sa jeune sœur à quitter le lycée en terminale. Brillante élève, même sa directrice avait essayé plusieurs fois de la reprendre, allant jusqu'à contacter des proches pour leur demander de faire quelque chose.

De passage à la maison, M'hend constata que sa mère avait déposé une marmite sur le poêle à mazout, elle n'avait plus de gaz pour la réchauffer, il eut très mal et fut terriblement attristé. La villa était délabrée par manque d'entretien, la situation de ses parents devenait critique. Les proches voyaient mal l'abondant fait aux vieux et à la benjamine. M'hend décida de revenir avec sa famille vivre auprès de ses parents et sa petite sœur.

Quelques années plus tard, sa sœur se maria, ses enfants scolarisés, sa femme s'occupait du ménage et surtout de ses parents. Assisté par son épouse, M'hend lavait son père comme un bébé en le mettant dans la

baignoire et ce jusqu'à la fin de sa vie, il mourra dignement et proprement. Tout semblait rentrer dans l'ordre si ce n'était le côté travail où il se débrouillait pour ne pas sombrer dans le pire.

Avant de ramener sa famille, il se donna la peine de mettre un peu d'ordre dans la villa qui était en mauvais état, il n'avait pas de moyens pour entreprendre de gros travaux, il se contenta de quelques bricoles. Il ne pouvait pas savoir ni imaginer qu'un jour cette villa allait devenir sa propriété.

Curieux destin lié à cette habitation, son ex propriétaire la destinait pour ses vieux jours, quand la famille de M'hend l'occupa, elle venait à peine d'être finie. La clôture n'était pas encore posée, il y avait juste quelques potelets et trois fils de barbelé qui l'entouraient. Il manquait la deuxième couche de peinture à l'intérieur comme à l'extérieur. Celui qui s'était donné tant de peine à réaliser son rêve, une villa sur la cote, ne l'habita pas un seul jour. Il avait un petit appartement au centre du bourg, il ne pensait pas abandonner son ouvrage

pour toujours. Avec cet espoir de rester en Algérie, il choisit son locataire pour préserver en l'état son bien. Quelques temps après, il dut déménager de son petit appartement pour aller s'installer chez sa fille à Oran et ce, jusqu'à son départ définitif.

La villa passa de main en main, depuis l'office du tourisme jusqu'au dernier organisme gestionnaire de tous les biens vacants. Le contrat de location fut établi au nom de Amokrane jusqu'à son décès, M'hend eut beaucoup de peine à transférer le contrat au nom de sa mère Malha. Il y eut beaucoup de changements successifs, chaque organisme gérait à sa manière les différents loyers et les conditions de logement.

Un jour, on sonna à la porte, c'était pendant le carême et M'hend alla ouvrir, il y avait devant l'entrée un étranger et sa voiture garée un peu plus loin, le porte bagages chargé de valises. Ca ne pouvait être que des touristes pensa M'hend et que voulaient-ils ? L'étranger, visiblement gêné se présenta :

- Bonjour Monsieur, j'espère qu'on ne vous dérange pas, je suis le gendre de M. Jules, voici ma fille et mon petit fils. Mon beau père est très malade, il est presque mourant et il m'a demandé une photo souvenir de la maison si c'est possible.

- M'hend très ému, les invita à entrer et à prendre autant de photos qu'ils voulaient, il leur proposa un rafraîchissant qu'ils refusèrent par respect au Ramadhan.

Une dizaine d'années après, M'hend ramena une voiture achetée à Paris, il ne fit pas attention à la « Sarl Mitidja » chez qui il conclut l'achat pour une petite réduction. Il ne fit pas non plus attention au concessionnaire exclusif de la marque « Société anonyme Jules frères ». Ce ne fut que plus tard qu'il se rendit compte du hasard, une plaque apposée sur la malle de sa voiture portait le nom de l'ex propriétaire de sa villa.

Ce hasard poussa la curiosité de M'hend à chercher sur Internet pour en savoir plus et surprise, il découvrit un

site entièrement consacré à son quartier. Dans la partie « Messagerie », il rédigea un message dans lequel il expliqua ce destin.

L'information fit boule de neige, il fut contacté par le fils de l'ex propriétaire décédé entre temps, ainsi que par d'autres habitant du quartier jusqu'en 1962. Ils lui demandèrent d'échanger des contacts et des photos s'il le voulait bien, ce qu'il fit avec plaisir.

Pendant que M'hend occupait la villa dont le contrat de location revenait de droit à sa mère après le décès de son père, il entretenait la maison selon ses moyens assez dérisoires. Il aimait la propreté et faisait comme si c'était son bien sans avoir une quelconque arrière pensée, ni la prétention de l'acquérir. Arriva la cession des biens immobiliers, il entreprit des démarches pour l'acquisition de la villa au nom de sa mère, croyant bien faire. Son frère, ayant appris la nouvelle qu'il interpréta à sa manière, arriva en compagnie de son épouse pour reprocher à son frère de jouer au « malin ».

Ce jour là, M'hend était alité à cause d'une grippe, voyant arriver son frère en compagnie de deux parents, il fut tout de même ravi de les recevoir. En fait, son frère était venu régler des comptes, M'hend était loin de deviner le but de la visite. Difficile de comprendre ce qu'il voulait, il cherchait des histoires, tournant autour du pot puis finit par lui reprocher d'avoir commencé les démarches sans l'informer. M'hend avec toute sa sincérité n'alla pas par trente six chemins, il fit savoir à son cher frère qu'il n'avait encore rien fait, juste quelques papiers d'état civil pour la procédure. Son frère continua de le harceler.

M'hend, enroulé dans son burnous, épuisé et fatigué proposa à son frère toutes les solutions, allant jusqu'à lui suggérer de lui laisser la place et repartir d'où il était venu. Il fallait juste attendre la fin de l'année scolaire pour embarquer sa famille. Il ne voyait aucun inconvénient dans toutes les possibilités envisageables. Son frère persista, M'hend excédé par autant de questions mal à propos et la forte fièvre, éclata en

sanglots, ne pouvant plus se retenir il lui dit avec les larmes aux yeux :

- Je pensais que tu étais venu me rendre visite et t'inquiéter de mon état de santé, au lieu de cela, tu viens me harceler avec tes reproches injustifiés, auxquelles je ne comprends rien du tout.

Sur ces paroles, son frère se leva dans un état de colère et avec sa femme, ils quittèrent la maison, ils n'avaient plus rien à se dire.

Comment les choses se déroulèrent par la suite, M'hend ne trouva aucune explication, même une partie du terrain attenant lui fut cédée avec la maison sans en faire la demande. Simplement, il avait l'habitude de le défricher de ses roseaux et autres ferrailles. Peut-être que les soins qu'il apporta à son père durant les derniers moments de sa vie y étaient pour quelque chose. Après le décès d'Amokane, sa pension fut reversée à son épouse Malha qui avait décidé d'aller vivre au bled pour aider sa fille aînée.

Les mandats arrivait en Dinars et le change ne valait rien, jusqu'au jour où bloquer son argent pouvait rapporter le double, l'ouverture d'un compte devises n'était pas autorisé à l'époque.

M'hend pria sa mère de bloquer son argent et mandater un de ses enfants ou son gendre, le mari de la benjamine ou même quelqu'un d'autre. Par la suite, le change prenait de l'ampleur, elle alla voir son fils cadet qui n'en voulait pas ou qui ne voulait pas se donner de la peine. Alors elle jura que son argent continuera à arriver en Dinars.

La construction de la maison de sa fille aînée terminée, Malha regagna Alger pour vivre auprès de son fils M'hend, tout en gérant elle-même son argent. Quel gâchis, se disait M'hend qui avait de bonnes idées mais qui fut, malheureusement, le bouc émissaire de sa mère. Chaque fois qu'elle éprouvait de la mélancolie à cause de son fils cadet, elle se rabattait sur son fils aîné qui encaissait tout.

Malha adorait son premier petit fils Kamel, elle savait qu'il allait gaspiller son argent à cause de sa jeunesse, mais tant pis, elle décida de le mandater. M'hend, très content de la bonne nouvelle, orienta son fils pour l'ouverture d'un compte devises. Ce jour là, elles étaient deux vieilles, Malha et une proche parente, à formuler deux demandes auprès de la même banque qui ne tarda pas à leur répondre. La parente avait reçu normalement son numéro de compte et la réponse pour Malha fut négative avec en note : « Inutile d'en refaire la demande ».

Kamel avait les larmes aux yeux quand il annonça la mauvaise réponse à sa grand-mère. Les deux étaient tristes et Kamel ne voyait qu'une solution, celle de tout remettre aux mains de son père. Malha avait juré que son fils M'hend n'y toucherait pas, mais comme ses sentiments envers son petit fils étaient plus forts, ne pouvant supporter de le voir pleurer, elle décida de jeûner pendant trois jours à cause du serment. M'hend ne se fit pas prier pour « battre le fer tant il est chaud »,

immédiatement, il embarqua sa mère vers le consulat pour la légalisation de la procuration.

Il jura à son tour que cet argent tombé du ciel, ne servirait qu'à la construction à la mémoire de celui qui avait trimé autrefois dans les hauts fourneaux. Quelques années après, Kamel devenu cadre supérieur, cherchait à échanger une somme d'argent contre des Euros supplémentaires pour sa mission. La devise était très demandée et son père lui proposa le change. A la vue des billets tout neufs de 200 Euros, il lui posa la question :

- Ne me dis pas que c'est l'argent de mon grand père ?
- Oui, c'est bien cela, personne n'y a touché depuis la banque, sauf moi et toi maintenant.

Kamel était très ému, il tenait les billets à la main tout en réfléchissant un long instant, il devait se remémorer ses grands parents qui le chérissaient tant.

Pendant sept ans, M'hend travaillait par à-coups, il profita de ses connaissances dans le milieu médical pour

se gaver de congé de maladie. Sa paie était entière et même meilleure que pendant sa présence au travail où on lui comptabilisait les heures de retard. On lui demandait de justifier ses absences sinon on cherchait par tous les moyens à le licencier. Il aimait le travail et s'il donna le minimum, ce fut par acquis de conscience. Chaque occasion qui se présenta au « clan » était un moyen de le déclasser un peu plus. Des médecins furent intimidés pour l'avoir aidé. Lors de l'application du statut général, il se vit rétrograder d'une manière flagrante. Il ne saura jamais pourquoi ils lui collèrent le statut d'invalidé de deuxième catégorie alors qu'il était en exercice.

Une histoire invraisemblable mais pourtant réelle, sans savoir quoi que ce soit, une convocation émanant de la sécurité sociale, l'invitait à se présenter au contrôle médical « service invalidité ». Il pensa que c'était au sujet d'un mois de congé de maladie pour lequel il n'était pas payé, car entre-temps, la société ne prenait plus en charge les journées de maladie. Il se présenta à

ce service et on l'orienta vers le bureau du Médecin Chef. Il se retrouva en face d'un monsieur d'un certain âge qui le pria de s'asseoir. Après confirmation sur son identité, il lui posa des questions bizarres :

- Avez-vous des troubles de mémoire ?

Il répondit :

- Grâce à Dieu, non.

- Enfin, il vous arrive d'oublier ?

Il répondit encore :

- Pas plus que vous, comme tout le monde.

Puis le Médecin chef voulait enchaîner, ce qui fit lever M'hend qui répliqua :

- Je n'ai pas de temps à perdre, qu'on me paie ou pas cela m'est égal. Au revoir.

Bien sûr, les deux n'étaient pas sur la même longueur d'onde. M'hend pensait simplement à ce mois de congé

alors qu'il s'agissait d'autre chose. Il allait claquer la porte quand le docteur se leva et lui dit :

- Ecoutez, on est là pour votre bien, attendez une minute, revenez s'il vous plait.

Le médecin griffonna quelque chose sur le dossier qu'il avait sur son bureau, appela son secrétaire puis le lui jeta carrément en lui disant :

- Cette affaire me dépasse.

M'hend ressortit comme il était venu. Cette histoire l'étonna au point que le lendemain il retourna se renseigner. Le secrétaire médical lui montra gentiment ce qui était mentionné sur le dossier : « Invalide 2ème catégorie pendant les périodes précitées », ce qui voulait dire qu'il était déclaré invalide mais en exercice. Il n'avait rien compris en tout cas pas grand-chose. Renseignement pris, on lui fit savoir qu'il avait épuisé ses droits aux assurances maladie comme tous les travailleurs et ainsi, il devint invalide d'office.

Une histoire abracadabrante ! Ce statut particulier lui sembla bizarre, M'hend réfléchit puis se demanda pourquoi ne pas exploiter cette voie. Il alla raconter cette histoire à son médecin qui lui conseilla de cesser de travailler. Il lui délivra un certificat d'inaptitude qu'il déposa le lendemain matin et par la même cessait d'exercer. Il prit tout son temps pour ramasser ses affaires et dire au revoir à quelques camarades.

Voilà comment il était parti pour sept ans d'invalidité sans l'avoir cherchée mais qu'il accepta avec plaisir. Plus de cauchemars, M'hend avait encaissé beaucoup de coups bas. Même dans un de ses rêves où plutôt cauchemar, il se vit déposséder de son couffin rempli de denrées pour ses enfants, un des responsables du « clan » le lui avait confisqué et M'hend l'implorait pour le lui rendre.

En allant encaisser son premier mois de salaire en tant qu'invalidé à la sécurité sociale, on l'informa par gentillesse et honnêteté, que la société avait diligenté le chef du social « un hadj de surcroît » pour le saboter.

C'est-à-dire, qu'ils tentèrent de lui appliquer le règlement antérieur au Statut, ce qui lui aurait fait perdre beaucoup d'argent. Le préposé, en utilisant le terme : « les salauds », le pria de patienter le temps de préparer la notification d'invalidité. On le chargea de déposer lui-même l'exemplaire destiné à l'entreprise pour mettre fin à toute tentative de remise en cause.

A l'issue de sept ans passés chez lui à se reconstituer, les circonstances aidant, il décida de réintégrer sa place pour prendre sa revanche. La reprise ne posa aucun problème, la sécurité sociale ne demandait pas mieux, deux certificats médicaux suffisaient. Il était armé, assez fort moralement et financièrement pour affronter la « bande » et par la même réclamer ses droits. Les mêmes têtes étaient là, à croire que la vie s'était arrêtée pour eux durant les sept ans, rien n'avait changé.

Après un entretien avec le chef de département « ex planton », ce dernier ne trouva pas mieux à lui proposer

que le sous-emploi qu'il avait quitté, lui faisant remarquer que s'il obtenait de bons résultats, il serait reclassé au poste pour lequel il fut confirmé en 1963. Une aberration de plus et il n'espérait pas mieux puisqu'il attendait ça. De suite après, il rédigea une lettre qu'il adressa aux ressources humaines, une requête assez sèche par laquelle il exigeait le rétablissement de tous ses droits. Il nota que dans le cas contraire, il allait user de tous ses moyens réglementaires jusqu'à obtenir satisfaction. La réponse ne tarda pas à arriver et M'hend avait tout prévu, il fallait qu'ils mordent l'hameçon, on eut dit qu'ils faisaient exactement ce qu'il attendait d'eux, les ester en justice.

Pour que sa requête soit recevable, il devait passer par l'inspection du travail. Lors d'une confrontation dans ce mini tribunal de réconciliation, il allait repartir bredouille. Car là aussi, il découvrit qu'entre les inspecteurs du travail et le représentant de la société, un

ancien caissier n'ayant pas froid aux yeux, il y avait des affinités.

Si ce n'était l'un des cinq inspecteurs qui prit la parole pour leur faire remarquer qu'il n'était pas d'accord. Une fois en possession du compte rendu, M'hend prit contact avec un avocat qui saisit la justice.

Le premier jugement rendu par le tribunal compétent fut en sa faveur et la cour de cassation confirma le précédent. Pendant ce temps qui dura quatre ans, M'hend s'était taillé un statut particulier. A partir du moment que le bras de fer était engagé, on ne pouvait rien faire contre lui, sauf la sourde oreille aux décisions des tribunaux. Ce fait joua en sa faveur, la société fut condamnée à une astreinte journalière jusqu'à exécution du jugement qui le rétablissait dans ses véritables fonctions. En plus d'une régularisation rétroactive depuis plusieurs années, il fut décidé des dommages et intérêts.

Cette affaire avait failli ternir l'image de la société, elle échappa à son cadre et le scandale fut évité de justesse, tous les jugements rendus furent exécutés. M'hend était devenu l'ami des laissés pour compte et le conseiller de ceux qui brûlaient d'envie de faire comme lui. Pendant ce temps, il savoura sa revanche et se faisait un plaisir de prolonger le statut qu'il s'était taillé. Il allait et venait quand il en avait envie avec la tête haute. De la fonction d'aide employé, il se retrouva du jour au lendemain propulsé à juste titre au rang de cadre.

La loi sur la préretraite entrainait en application à partir de juillet 1997, il n'hésita pas un instant à saisir cette occasion pour la demander et partir sans regrets après 36 ans d'ancienneté.

Dans ce milieu de magouilles et d'esprit mal sain, M'hend eut à connaître plusieurs descentes à cause de son nom et de ses origines. Tout n'était que délit de faciès, malgré tout il finit par remonter la pente et termina sa carrière avec fierté.

Quelques mois après sa mise à la retraite, il s'attela à reprendre les travaux de sa construction qu'il avait entreprise au village. Tout allait bien jusqu'au jour où il fut surpris par un cancer de vessie, là où il ne s'y attendait pas. Avec son hypocondrie, il faisait souvent des examens médicaux à titre préventif. Cette fois c'était sérieux, le moment fut éprouvant quand on lui confirma sa maladie, il se voyait partir mais se résigna à son destin.

La veille de l'intervention chirurgicale, alors qu'il voulait faire quelques achats en ville, il fut accosté par un homme normalement habillé qui lui demanda honteusement :

- Achète-moi un chou, les enfants n'ont pas de quoi manger.

M'hend mit sa main dans la poche pour lui donner quelques sous, mais le bonhomme jura qu'il n'acceptera pas d'argent, alors il lui demanda :

- Où est ce que je vais te trouver le chou ?

- Là, juste devant.

A quelques mètres de là, pendant qu'ils allaient vers le maraîcher, le bonhomme lui chuchota à l'oreille :

- N'aie pas peur, rien ne t'arrivera.

Presque importuné par les paroles de l'étranger, M'hend qui avait autre chose à faire lui dit à haute voix :

- Qui te dit que j'ai peur et de quoi aurais-je peur ?

L'autre répondit doucement par des paroles bizarres :

- Tes aïeux ne voudront pas de ça, ils prient pour toi.

Devant le magasin, il invita le bonhomme à prendre tout ce dont il avait besoin. Il ne choisit qu'un chou qu'il mit dans un sachet qu'il sortit de sa poche. M'hend étonné, insista pour lui payer autre chose et l'étranger lui chuchota encore à l'oreille :

- Alors un kilo de sucre pour les enfants.

Juste à coté du maraîcher, se trouvait un marchand à qui M'hend demanda du sucre et du café que le bonhomme

accepta. Le temps de sortir l'argent pour payer, l'étranger n'était plus là, à croire qu'il s'était volatilisé.

L'intervention chirurgicale avait réussie, M'hend suivait son traitement poste opératoire. Son épouse était au village pour la cueillette des olives et entre deux séances de vaccin, il allait la rejoindre.

Un jour, il dérapa dans un virage, fit un vol plané et tomba sur une espèce de matelas de ronces très dense. Il fit plusieurs tonneaux pour ensuite s'immobiliser dans un ravin en pleine forêt. En bas, il constata qu'il n'avait pas la moindre égratignure et immédiatement, il crut réellement au destin et le souci de sa maladie était déjà loin.

Ce signal providentiel lui permit d'oublier son mal et penser à autre chose. Une expérience de plus qui lui donna à réfléchir, à mieux voir et apprécier les choses de la vie.

Malha était également hypocondriaque, elle avait une peur bleue du cancer car sa mère décéda à la suite de

cette maladie. En apprenant que son fils avait le cancer, elle s'imaginait malade elle aussi. Malgré son cancer, il s'occupa de sa mère pour lui faire plaisir et céder à ses caprices. Devant le médecin qui examinait Malha pour une maladie imaginaire car jusque là, elle avait une santé de jeune fille, M'hend fit allusion à sa maladie et le médecin étonné, ne dira pas un mot.

Cinq années passèrent depuis la maladie de M'hend, sa mère qui paraissait en très bonne santé, commença à se plaindre de mal avaler, elle aimait beaucoup la bonne chaire et ça passait mal. Son fils l'emmena chez le médecin de famille qui ne décela rien de particulier, mais dira que pour la tranquilliser, il serait préférable de lui faire une radio, M'hend s'exécuta sur le champ. A la vue des résultats et avant de les montrer au médecin il eut un choc, ce premier examen montrait quelque chose de grave. Ensuite, il fallait lui faire toute une série d'analyses qui confirmèrent un cancer de l'œsophage avec métastases généralisées. M'hend savait que c'était

fini pour sa mère, ce qu'il appréhendait le plus, c'était comment sera la suite.

Accompagné par sa belle fille, elle même médecin, munis de tout le dossier, ils allèrent consulter un cancérologue. M'hend attendait dans la voiture devant le pavillon, quelques instants après, sa belle fille le rejoignit et lui dit de monter au bureau du spécialiste qui demandait à le voir.

Ce dernier le pria de s'asseoir puis lui demanda s'il avait quelque chose à lui dire. M'hend répondit :

- Docteur, c'est à vous de me dire ce que je dois faire.

Le médecin l'informa que dans ce cas la chirurgie était exclue, mais la chimio et la radio thérapie pouvaient être envisagées. M'hend posa la question :

- Que peuvent apporter ces méthodes ? Pas grand-chose, répondit le spécialiste. Il se sentit soulagé, sa mère n'allait pas souffrir d'avantage du traitement contraignant pour rien. Le médecin lui conseilla le

traitement classique en cas de douleur et le mit au courant de l'évolution de la maladie.

Malha était atteinte d'un cancer foudroyant qui l'emporta en quatre mois. Pendant cette période, elle ne souffrit pas un instant. Bien entourée par toute la famille, elle ne savait pas ce qu'elle avait, son fils usa de tous les subterfuges pour la tranquilliser, il lui disait qu'il s'agissait d'un goitre sans gravité.

M'hend devait marier son troisième fils, sa mère l'appela pour lui dire qu'après la fête, elle lui donnait deux jours et pas plus pour l'emmener enlever ce goitre qui la gênait.

Le mariage eut lieu dans la joie et à l'arrivée de la nouvelle venue, M'hend ne manqua pas de la conduire vers la chambre de sa mère avant de rejoindre son appartement.

Malha leva ses mains et fit une prière devant la caméra, un souvenir de plus. En effet, deux jours après elle décédait dans une atmosphère de fête. Incroyable mort

en beauté, même son enterrement fut exceptionnel, tout le monde avait remarqué le départ de Malha dans la gaîté comme dans ses dernières années de vie.

Une année plutôt, M'hend décidait de prendre quelques jours de vacances et partir en France, sa mère lui recommanda de prendre avec lui son épouse car Malha l'aimait beaucoup. Elle les chargea de lui ramener un magnétophone. Elle avait une belle voix et aimait raconter les histoires anciennes. M'hend chercha pour trouver le magnétophone à cassette, les nouveaux modèles ne pouvaient pas convenir à sa mère, il finit par le trouver.

A l'insu de tout le monde, Malha avait enregistré une cassette pendant qu'elle était malade. Elle avait chargé sa belle fille de remettre le magnétophone à son fils en cas de décès. Il y avait à l'intérieur une cassette que M'hend n'osa pas écouter juste après sa mort. Il attendit longtemps pour connaître le contenu, il s'agissait de quelques chants et bénédictions. Le moment venu, M'hend demanda à son fils aîné de mettre cela sur un

disque avec une compilation de photos et images de sa mère. Ce que son fils réalisa avec soins car il fut le chéri et le préféré de sa grand-mère.

Entre Kamel jeune adolescent et Malha, il y avait une grande complicité, juste après qu'elle l'eut gavé d'une somme d'argent, il revint en pleurant lui raconter qu'on le lui avait volé dans un autobus, elle le tranquillisa en lui remettant le double. Il fut en quelque sorte l'enfant des grands parents, c'était eux qui s'occupaient de lui dès sa naissance, sa maman était trop jeune pour l'élever ou pour comprendre son rôle de jeune mère. Elle était entièrement soumise à sa belle mère qui décidait pour elle, même en ce qui concernait les moindres détails strictement personnels. Une fois, pour la tirer de son profond sommeil afin de donner le sein à son premier bébé, elle n'hésita pas à la frapper avec une canne. Trop jeune pour comprendre, elle se souviendra longtemps de ces moments d'innocence.

A l'occasion d'une fête de l'Aïd, M'hend se rappela un vœu qu'il avait formulé étant jeune. Dans cette même

villa dont il fut chassé comme un malpropre, ce souhait se réalisa effectivement avec énormément de retard mais pas comme il l'avait espéré dans un premier temps. Il avait rêvé d'une maison de campagne où habiteraient ses parents et qu'à l'occasion d'un Aïd, toute la famille réunie autour des parents fêterait l'événement. Ce vœu s'exauça, non pas avec les parents, leurs enfants et petits enfants mais avec M'hend devenu lui-même grand père pour qui se réalisa le rêve.

Entouré de sa nombreuse famille dans la même maison dont il devint propriétaire malgré lui, oubliant pendant quelques moments son pessimisme, il se sentit comblé.

De temps à autre, il s'offrait quelques moments de méditation sur la terrasse du troisième étage qu'il fit construire juste à côté de sa villa. En se remémorant son passé tourmenté, il formula des vœux pour que les autres aient une vie meilleure.

Dans les collines verdoyantes où s'étaient enfouis tant de mauvais souvenirs, M'hend aura vécu, aussi, des moments agréables chargés de souvenirs inoubliables. Comment associer deux événements aux antipodes l'un de l'autre, les mettre en symbiose, quand ils visaient les mêmes objectifs et avaient les envies, celles de se faire plaisir pour manger. Entre la viande de chacal et le méchoui d'un mouton, il serait malintentionné de faire l'amalgame et pourtant ces deux faits avaient pour cadre le même lieu.

Avec quelques décennies d'écart, M'hend faisait partie d'un groupe de copains qui organisaient périodiquement des méchouis le temps d'un week-end. C'était au mois de Juin pendant la pleine saison des cerises. Lui et ses amis voulaient se faire plaisir et épater quelques connaissances dont des personnes étrangères exerçant au titre de la coopération.

Certains convives devaient arriver d'Alger, d'autres se trouvaient sur place, ils étaient environ une vingtaine de personnes pour trois moutons. Les préparatifs

débutaient la veille, presque toujours au même endroit dans un terrain privé surplombant une rivière. Ce lieu fut autrefois un bordj avec sa source, ses bassins et ses vergers, le tout appartenait à un caïd de grande réputation.

Il fallait commencer par monter un banquet avec des branchages taillés et cloués, le tout recouvert de feuilles de fougères. Cette plante envahissait les alentours, il y en avait tellement que les organisateurs s'offraient le luxe d'en disposer sur l'herbe d'énormes quantités. Elles servaient de matelas pour ceux qui restaient sur place jusqu'au matin.

Les moutons étaient emmenés tôt le matin, le temps de les préparer et de les embrocher, le bois spécialement choisi fut réduit en braises. M'hend avait la charge d'acheter cinq kg de beurre, trois pinceaux ainsi que trois manches à balai pour le badigeonnage. Au passage il ramena une grande quantité de fruits. Les boissons étaient mises au frais dans l'un des bassins d'où jaillissait une eau tellement pure à ne pas couper la soif. Au fur et

à mesure que les invités arrivaient, l'ambiance qui y régnait ressemblait à une fête avec de la musique et autres accessoires. L'organisation était impeccable car préparée par des chevronnés des repas champêtres.

Pendant que les uns s'activaient à faire rôtir les méchouis, d'autres préparaient les brochettes ou la salade algérienne autour d'un apéritif. Un festin auquel le cadre y rajoutait beaucoup avec cette nature sortie des contes de fées. Dans l'après midi, les vapeurs éthyliques commencèrent à monter, les quelques éméchés firent un petit somme, tandis que d'autres allèrent cueillir des cerises ou faire un plongeon dans la rivière. Parmi le groupe, il y en avait même qui s'amusèrent à tirer une cible avec des fusils de chasse, mais ceux là n'étaient pas amateurs de Bacchus.

Un ancien émigré habitait en reclus dans son champ au bord de la rivière pas trop loin de là. Mouloud vivait du fruit de son braconnage, il piégeait les sangliers qu'il vendait aux coopérants travaillant dans les environs. Comme d'habitude, il s'arrangeait pour signaler sa

présence aux alentours avec discrétion. A chaque méchoui en fin d'après midi, on avait l'habitude de l'appeler avec courtoisie pour prendre les restes pour ses trois chiens et par la même, lui offrir quelques bouteilles. Quelques instants après, il fut de retour avec une énorme cuisse de sanglier sur son épaule : « J'ai pensé que ça ferait peut-être plaisir à vos amis », les coopérants furent ravis de repartir avec le beau cadeau.

M'hend ne tarda pas à rentrer car sa petite famille l'attendait et avant de remonter, il avait rempli un couffin de fruits divers pensant gaver la chèvre que son épouse éleva par plaisir. A son arrivée, il déposa le couffin devant l'entrée en disant à sa femme que c'était pour la chèvre. Prise de colère, elle renversa tous les fruits par une fenêtre donnant sur leur champ en répétant que sa chèvre n'aimait pas les restes. Normal qu'elle eut cette réaction, son mari n'avait pas cette habitude de la mettre à l'écart de ses sorties.

Dans ces endroits d'une beauté incomparable où se succédèrent tant d'évènements, il revit par moment

quelques épisodes de son passé qui l'aida à se reconstruire. Autodidacte, il s'était instruit tout seul, agent polyvalent et grand bricoleur, il toucha à tous les domaines de la vie courante. Un jour, en écoutant une cassette d'un chanteur populaire, il se demanda comment l'artiste se débrouillait pour trouver des paroles aussi « profondes ». Alors il essaya de composer lui-même quelques poèmes, il prit un crayon, du papier et commença par décrire une situation vécue qu'il raconta avec sa sensibilité.

Il précisa qu'il ne s'agissait point d'inspiration, mais qu'il était question d'une recherche de mots qu'il finit par trouver. Les poèmes furent écrits dans sa langue maternelle, il essaya de les traduire en français mais il constata qu'ils perdaient tout leur sens. Au fur et à mesure que M'hend composait ses poèmes, il me les récitait et me demandait mon avis, s'il fallait continuer ou non. Ses poèmes étaient aussi profonds que ceux du chanteur, et à mon avis, ils méritaient d'être publiés.

J'étais le seul ami intime de M'hend, il disait que la vraie amitié n'existe que dans les contes anciens. Avec moi il se sentait à l'aise car nous avons des points communs. J'étais au courant de tous ses secrets, il ne me cachait rien et c'était réciproque. Il me rappela une anecdote que je connaissais déjà sur l'amitié des anciens.

Il était une fois, un père qui voulait tester son fils et en même temps lui donner une leçon sur l'amitié. Il lui posa la question s'il avait un ami, le fils répondit qu'il en avait plusieurs. Le papa avait préparé un scénario en enveloppant dans une couverture un mouton entier qu'il mit dans un coin. Il appela son fils pour lui dire d'aller chercher de l'aide auprès de ses nombreux amis, afin de l'aider à enterrer en cachette le cadavre d'un homme qu'il venait de tuer.

Le fils s'exécuta, croyant vraie la mise en scène. Il fit le tour de ses amis et à chaque fois qu'il informait l'un deux, on lui claqua la porte au nez.

Alors le père lui fit savoir qu'il n'avait qu'un seul ami chez qui il l'adressa. Aussitôt informé au milieu de la nuit, l'ami se hâta de s'habiller pour arriver au plus vite. Sans saluer son ami ni poser de question, il demanda simplement où était le cadavre qu'on lui montra du doigt.

Il mit le corps sur son épaule et s'apprêtait à sortir, quand le père le rappela pour lui dire de le déposer par terre et d'attendre un moment. Le père déroula la couverture pour montrer à son ami le pseudo cadavre, il découvrit un mouton puis éclata de rires. Une agréable farce qu'ils partagèrent ensemble avec leurs familles.

M'hend faisait souvent un détour par des anecdotes ou dictons lorsqu'on discutait de certains sujets. Il avait une manie de contourner la conversation, il aimait s'exprimer indirectement comme dans ses poèmes. Deux décennies passées ensemble au sud puis au nord, permirent de consolider notre amitié. M'hend, qu'on surnommait « bouboule » à cause de sa mine grassouillette, habitait à Oran où il s'était lancé dans le

commerce pendant qu'il travaillait au sud. En retraite et à l'abri du besoin, il avait tout pour vivre heureux sans son pessimisme qui ne le quittait jamais.

Depuis quelques temps, on s'était perdus de vue à cause des aléas de la vie et surtout de l'éloignement, chacun de son côté vaquant aux obligations familiales. Il disait qu'il aurait aimé être comme tout le monde, ne pas souffrir de sa façon de voir les choses.

Sa différence n'était pas acceptée par tous, il comprenait très bien les gens, mais se sentit incompris. En exemple, il me cita une anecdote :

Le sultan d'un pays apprit qu'une pluie allait tomber, et quiconque boirait de son eau serait pris de folie. Il ordonna à son peuple de s'abstenir de faire des réserves d'eau et les informa du risque qu'ils encourraient. Prenant cela pour une farce, tous burent de cette pluie. Aussi, il avait prévu de remplir un flacon et de le garder à toutes fins utiles. Tous ses sujets devinrent fous sauf lui, ils ne faisaient que pleurer leur sultan « malade ».

Chaque matin, ils se regroupaient devant son palais, implorant Dieu de donner vite une guérison à leur sultan.

Ne pouvant supporter d'être le seul normal parmi tous, il décida de devenir comme eux, il prit sa fiole et but un coup puis devint fou comme tout le monde. Son peuple accueillit la nouvelle avec soulagement, dansant et chantant de plus belles à l'occasion de la guérison de leur sultan.

Sacré M'hend qui se compara au sultan. En fait, c'était une de ses façons d'afficher sa différence que les autres ne comprenaient pas très bien. Loin d'être prétentieux, il voulait simplement épicer la discussion du moment.

Mon ami « Bouboule » avait une curieuse manière de poser des énigmes qu'il fallait décrypter, il ne disait pas clairement les choses. Je lui posais la question de savoir pourquoi il parlait sans discontinuer. Il me répondit par ce récit assez amusant :

Ils étaient un couple d'idiots ayant préparé un joli couscous avec de la viande. Ils avaient soif et comme leur gargoulette était vide, ils décidèrent que celui qui parlerait le premier irait puiser l'eau à la fontaine. Ils étaient là, bouche cousue quand vint un mendiant qui frappa à la porte entrouverte. N'ayant pas entendu de réponse, il entra et vit le couple assis autour de la « meïda » bien garnie. Il leur demanda l'aumône, aucun des deux ne souffla mot ni ne brancha. Il leur demanda encore s'il pouvait manger car la faim le terrassait, toujours pas de réponse non plus. Alors, il se rassasia et avant de repartir il enfila les os pour en faire deux colliers qu'il attacha autour de leurs coups. Il fallait bien les récompenser.

Soudain, un chien flairant la viande approcha et avala tous les restes puis sauta sur le cou du bonhomme. A ce moment là, sa femme craignant pour son mari, lança un cri. Son époux content d'avoir gagné le pari sauta de joie et jura que c'est elle qui irait chercher l'eau. M'hend

avait raison de ne pas se taire, même si le silence est d'or.

Fin